

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				

PER  
B-139

B-139

*O. Hamel*

La Bonne Littérature Française est vue et lue par plus de 100,000 personnes.  
Annonceurs s'il vous plaît en prendre note.

**PRIX - - - 10 CTS**

# LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PUBLICATION MENSUELLE

CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET

No 12

LE ROMAN

# D'une Jeune Fille Pauvre

PAR

ELIZA GAY

DECEMBRE 1894.

*L. G. Colson*  
*St Bonaventur*  
*1000*

*Marie-Fernande!!!*

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

LEPROHON & LEPROHON

ÉDITEURS:

25, RUE ST-GABRIEL, Montréal, Can.

N. B.—Voyez le bon de 25 centins à la fin de ce volume.

MAISON FONDÉE EN 1870.

# LAPORTE, MARTIN & C<sup>IE</sup>.

**EPICIERS EN GROS**

IMPORTATEURS DIRECTS DES PAYS DE PRODUCTION.

Seuls agents au Canada pour les Célèbres Cognacs,



PHILIPPE RICHARD,  
CHAS. COUTURIER,  
F. MARION & C<sup>IE</sup>,

QUALITÉ  
INSURPASSABLE

Echantillons et Prix envoyes sur demande.

**No. 72, 74, 76 et 78 RUE ST-PIERRE,  
MONTREAL.**

---

FUMEZ LE

## Cigare de L'Union



FAIT A LA MAIN. TOUT HAVANE

Le meilleur Cigare a 5 Cts

MANUFACTURÉ PAR

**VILLENEUVE & C<sup>IE</sup>**

767  
B 12 17  
**LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE**

—>✦<—  
PUBLICATION MENSUELLE  
—>✦<—

**No. 12.**

Abonnement - - - \$1.25 Par Année



**LE ROMAN**

**D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE**

— PAR —

ELIZA GAY

—>✦<—  
DECEMBRE 1894  
—>✦<—

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS:

25 Rue St-Gabriel, - - - Montréal, Can.

# La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

La plus complète et la meilleure marché de toutes les publications du Canada. Cette publication forme une collection précieuse des meilleurs écrivains contemporains. Chaque volume renferme la matière d'un ouvrage de 350 pages et, dans son nouveau format, donne de \$10 à \$12 de littérature par année, pour \$1.25. Le volume 10 centins.

## NUMEROS PARUS

- 1er Numéro paru : "Follement aimée ou le Torpilleur 29," par P. Maël, *épuisé*.
- 2e Numéro paru : "Les Mystères de Montréal," par Auguste Fortier.
- 3e Numéro paru : "Le Martyr de l'Amour," par Pierre Zaccane.
- 4e Numéro paru : "La Roche qui pleure," par Chs de Valois.
- 5e Numéro paru : "Le Remords d'un faussaire ou le Désespoir d'une femme," par M. Du Camfranc.
- 6e Numéro paru : "Rêves Dorés," par M. Maryan.
- 7e Numéro paru : "Le Drame de l'hôtel Woronzoff," par Marie Maréchal.
- 8e Numéro paru : "Les fiançailles de Lorette," par Ph. Saint-Hilaire.
- 9e Numéro paru : "Le Sacrifice d'un fils," par Ernest Daudet.

## 10me NUMERO PARU

### LE COUREUR DE DOT

Par DUCAMPFRANC.

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié "LE REMORDS D'UN FAUSSAIRE" un œuvre du même auteur, qui a paru avec un remarquable succès dans le 5ème numéro de "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" et qui a obtenu un des plus grands succès dans toutes les parties du Canada ainsi qu'aux États-Unis. Ils trouveront dans LE COUREUR DE DOT.

Comme dans cette dernière œuvre la même noblesse de sentiments, la même grandeur de caractère le tout agrémenté d'un style gracieux et brillant.

LE COUREUR DE DOT foisonne d'aventures tragiques, de situations attendrissantes, d'événements inattendus.

Les lecteurs et surtout les innombrables lectrices de "La Bonne Littérature Française" nous sauront gré certainement de leur avoir donné un chef-d'œuvre de ce genre.

## 11me NUMERO PARU

Un volume de \$1 pour 10 Cts

### Souffrance et Bonheur

PAR PIERRE MAEL

11ème numéro de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE. Il est inutile de faire l'éloge du célèbre écrivain Pierre Maël aux lecteurs de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE qui ont déjà eu l'occasion d'apprécier ses qualités d'émotion de drame et d'imagination.

### SOUFFRANCE ET BONHEUR

est surtout un roman intime, un drame de famille aux péripéties poignantes. Ce roman rencontrera auprès de nos lecteurs, le même grand succès qui accueillit déjà les feuilletons de Pierre Maël, conçu, dans le même genre. *Honneur et Patrie, Quand on aime*, et pour en citer de plus récents : *Follement Aimée ou le Torpilleur 29*, et *Pilleur d'Epaves*. Ce volume est en vente au complet chez tous les libraires et marchands de journaux, pour la modique somme de 10 CENTINS.

Abonnement - - - - \$1 25 par année

**Leprohon & Leprohon**

Éditeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises.

25, Rue Saint-Gabriel, Montréal, Canada

Tous ces ouvrages sont au complet et seront envoyés franco, par la malle, sur réception de 10 centins en argent ou en timbres-postes. Nous prenons aussi l'argent ou timbres américains.



## LE ROMAN

# D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE

### I

#### UN PHÉNOMÈNE D'OPTIQUE.

A des déserts, des déserts encore, comme à l'Océan l'infini. Et, pourtant, que d'illusions flottent devant le regard du voyageur ! Il oublie et la fatigue d'une longue course, et le soleil brûlant, cette terre de feu, la soif qui le dévore ; il va, il marche toujours ; il touche au but, et le but s'éloigne encore, il s'éloigne sans cesse, et le voyageur poursuit sa course insensée sans voir qu'il est le jouet d'un mirage. Ainsi allait le duc de Valdepine, non dans les plaines désolées ou sur les flots des mers, mais dans la vie qu'il côtoyait en visionnaire, et à laquelle il semblait ne pas appartenir, tant ce qui l'entourait attirait peu son attention. Il vivait de recherches, comme d'autres d'amour et de poésie, d'ambition et de débauches, de dévouement et de sacrifices.

Archimède, absorbé par son problème, l'était assurément moins que ce pauvre duc qui, s'il ne cherchait pas le principe des corps flottants, ou le secret des miroirs incendiaires, n'en était pas moins attaché à son idée, c'est-à-dire à son illusion. Le duc, fils d'un artisan, aurait été inventeur ; peut-être se serait-il brisé à l'obstacle ; s'il l'avait franchi, il serait arrivé à une haute fortune. Il était né gentilhomme, et, n'ayant pas à se préoccuper de grossir l'héritage de ses pères, il le gaspilla.

Enfant, il construisait des machines de carton, et essayait de remettre en vigueur les jeux de la jeunesse antique. Adulte, il fondait l'or et l'argent pour les travailler à sa guise, et fournissait à ses parents ravis quantité de bijoux, de boîtes, de tabatières dont l'exécution, affirmaient-ils, avait un véritable cachet artistique. Homme, et resté orphelin, chaque jour lui fournissait une idée nouvelle, et ses aïeux n'auraient guère reconnu leur demeure seigneuriale, tant la hache, le marteau, le progrès s'était abattu sur elle. Des résultats obtenus, il n'en faut point parler. Le duc ne comptait pas : c'était l'affaire

de son intendant. Une de ses tantes *vieille douairière*, qui commençait à s'inquiéter sérieusement des tendances *roturières* de son cher neveu, le maria, et crut l'avoir sauvé. Malgré son antipathie bien prononcée contre les d'Orléans, elle fit solliciter pour le duc, et obtint une place dans le corps diplomatique. Et voilà notre inventeur, suivi de la jeune duchesse, lancé dans le tourbillon de la politique, et y apportant d'inviolables principes, des croyances austères et cette soif d'inconnu qui le suivait partout.

La route était semée d'écueils surtout pour un homme de cette trempe et de ce caractère. Il vit de près le mal qui rongait la société, et voulut se poser en réformateur. C'était un tort ; on le lui fit sentir, et il dut reprendre la vie de château avec sa tranquillité monotone. Ne pouvant réformer les hommes, il résolut de transformer la science agricole. Il entassait à ce sujet notes sur notes, compulsait les écrits les plus anciens, les ouvrages les plus modernes ; dressait des plans ; garnissait des infolio ; faisait construire des machines à vapeur ; se mettait en rapport avec les académies et les académiciens ; nourrissait une nuée de subalternes qui, en flattant ce qu'ils appelaient sa manie, savaient se rendre indispensables.

Voilà comment, au bout de dix ans, maître Survit, l'intendant, déclara au duc, qui d'abord ne le comprit pas, que le château et les terres étaient tellement grevés, qu'il ne trouvait plus un centime de crédit, et qu'il fallait vendre si l'on voulait éviter l'expropriation.

— Et cela, murmura le pauvre duc, au moment où mes fermes-modèles allaient donner les plus beaux résultats.

Force fut de se résigner.

La position liquidée, il ne restait que l'hôtel de la rue de Varennes, situé à Paris, évalué 350,000 francs et sur lequel était en partie reconnue la dot de la duchesse.

Le duc et sa femme résolurent d'aller vivre à Paris, de diminuer le train de leur maison, et de réparer, si c'était possible, par une sage économie, le désastre qui était venu les surprendre. Ils ne gardèrent qu'un vieux domestique, François, dont la famille n'avait jamais quitté celle du duc, la bonne de leur fille et une cuisinière.

Le duc avait promis de se corriger. Il ne fut pas plutôt installé dans son hôtel, qu'il enferma dans son cabinet, ne parut, comme par le passé, qu'à l'heure des repas, et continua ses laborieuses et patientes recherches. Sa femme qui, désormais, comprenait la position qui lui était faite, essaya d'être prudente et économe pour lui, elle s'inquiéta de tant d'assiduité et d'une préoccupation si grande. A ses questions, il répondait invariablement :

— Ma chère Alix, ne vous tourmentez point ; je veux que notre fille soit une des plus riches héritières de France. Je rachèterai le château et tout le reste, seulement, maître Survit sera chassé. Cet homme nous a trompés, chère.

Et sur ce, il rentrait dans son cabinet ou sortait pour aller à ce qu'il appelait ses affaires. La duchesse, élevée dans le respect profond de la famille, et la crainte de déplaire à son mari, essayait furtivement la larme qui débordait de sa paupière, et se réfugiait dans la prière comme dans un sanctuaire, où l'adversité ne pouvait l'atteindre.

## II

### UNE FEMME COMME ON EN VOIT TANT.

La duchesse de Valdepine était alors une femme de trente trois ou trente quatre ans. Blonde, petite et frêle, elle avait toujours l'air de chercher autour d'elle un appui. Elle était passée des bras de sa grand'mère aux pieds des autels, où, toute joyeuse et fière, elle avait prononcé, sans le comprendre, son premier, son unique serment : elle avait quinze ans. Son mari était devenu pour elle l'idéal du beau et du bon. Elle l'aima avec la naïveté de son âge ; s'inclina devant son intelligence, et vécut joyeusement des quelques sourires qu'il lui donnait et de l'atmosphère d'élégance dont il l'entourait. Il la traitait en enfant gâtée, et ne l'associa jamais à ses travaux, la fleur, disait-il, ne devant vivre que de caresses et de rayons.

Alix le laissait faire sans se préoccuper d'un avenir que nul ne lui avait appris à redouter ou à prévoir ; sans songer que le temps apporte souvent à tous ses contingent

d'épreuves, et que les folles prodigalités, aussi bien que les entreprises hasardeuses, conduisent fatalement à la ruine.

Elle avait vingt six ans lorsque maître Survit parla, pour la première fois, devant elle, d'affaires, de règlements de comptes, d'hypothèques, d'intérêts à payer, etc. etc., et étala sous ses yeux ce qu'elle appelait le grimoire des hommes de robe. Instinctivement, elle devina alors le malheur, et, couvrant sa fille, sa Fernande, de baisers fiévreux, elle versa de véritables larmes, et se réveilla femme et mère, prête à la lutte, forte contre le danger, se sentant au cœur une énergie inconnue, ayant soif de savoir et épouvantée du gouffre qu'elle entrevoyait vaguement devant elle.

Mais on ne réforme pas facilement sa nature à cet âge. Le duc avait sur elle un ascendant immense. De son côté, elle avait en lui une foi robuste qu'aucune catastrophe, n'aurait pu ébranler. Elle redevenait bientôt elle-même ; souffrit beaucoup des déceptions du duc, en accusa avec lui le hasard et les hommes, et le laissa maître de sa fortune comme il l'était de sa destinée.

C'était une faute. La pauvre femme ne comprit pas que cette faute pouvait devenir un crime ; qu'elle était mère, et qu'elle devait sauvegarder les intérêts de son enfant ; que sa fille aurait un jour le droit de lui demander raison de sa faiblesse, et que la folie de son mari devait infailliblement aboutir à une ruine absolue. Avec lui elle espérait ; mais le temps passait, et leur position, loin de s'améliorer, empirait tous les jours.

Peu à peu, la jeune femme dut renoncer à son luxe, à ses réceptions, au monde. Elle le fit sans murmure, et, pour ne pas préoccuper son mari et l'opinion publique, elle mit ce changement, cette retraite, sur le compte de sa santé. Le fait est que cette lutte l'usait sourdement, et que sa physionomie, souriante quand même, se revêtit, par moments, d'une expression désolée qui faisait mal à voir. Le duc poursuivait ses recherches, et parlait de colonisation en homme qui croit avoir trouvé une mine inépuisable, une source abondante de prospérité pour lui-même et pour tous.

Il était si certain du succès, qu'il décida de quitter la France et d'aller s'installer, lui et sa famille, au Brésil, au milieu des colons qu'il y aurait amenés. Et là-dessus, avec sa puissante imagination, il développait ses plans, et faisait revivre l'âge d'or pour ceux qu'il appelait son peuple. La duchesse fit une objection, ce qui ne lui était jamais arrivé depuis son mariage. Le duc se contenta de lui baiser la main, de la traiter d'enfant gâtée, et il la quitta pour faire ses préparatifs.

### III

#### UN INTÉRIEUR DE COUVENT.

Ce même jour, le duc sonnait à la porte de la maison d'éducation où sa fille terminait ses études. Introduit, il eut avec la supérieure un long entretien, à la suite duquel celle-ci, le saluant gravement, pénétra dans les cours où les pensionnaires prenaient leur récréation. Rien d'aussi animé que ces groupes joyeux. Ce n'étaient que frais sourires, qu'appels éclatants, gazouillements, courses folles, mutins visages, tableau charmant que rien ne venait assombrir, et qu'un beau soleil d'hiver éclairait vivement comme pour mieux en faire ressortir les détails.

—Fernande ! appela la supérieure.

Une jeune brune, à l'œil profond et noir, s'élança aussitôt vers elle.

—Venez, mon enfant, murmura la supérieure.

La jeune fille la suivit. Un quart d'heure plus tard, lorsque Fernande reparut dans la vaste cour, ses yeux étaient pleins de larmes, et elle se laissa tomber avec tristesse sur un banc. Entourée, elle eut peine à répondre à toutes les questions qui se pressaient sur les lèvres de ses compagnes.

—Mes amies, mes pauvres chères amies, je pars, je vous quitte pour toujours, pour toujours, sanglotait-elle.

—Qu'est-ce ?

—Qu'arrive-t-il ?

—On vous marie ?

—Que vous êtes heureuse !

Et les paroles ne tarissaient pas. Fernande pleurait toujours.

—J'étais si bien ici, soupirait-elle.

—Vous voulez rire, chère ! belle jouissance d'être enfermées à notre âge, alors que d'autres s'amuse, dansent, n'ont à s'occuper que de la toilette qu'elles mettront pour le bal. A votre place, je sauterais de joie.

—Et moi aussi !

—Et moi aussi !

Allons, Fernande, du courage, nous nous retrouverons dans le monde. En attendant, venez nous voir souvent, et nous raconter les merveilles qui vous auront frappées.

Fernande ne répondait guère.

L'heure du travail sonna, et vint interrompre ces commentaires. La jeune fille embrassa ses amies, et se dirigea à pas lents vers le parloir où son père l'attendait.

—Mon enfant, lui avait dit la supérieure avant de la reconduire à son père, vous quittez cette maison ; je ne sais ce qui se prépare pour vous hors de ses murs, Dieu veuille que ce ne soit pas des épreuves trop fortes pour votre jeunesse. Vous saurez lutter, j'en suis sûre. Je suis sûre aussi que le sacrifice ne vous épouvantera pas. Oh ! je vous connais bien ! Allez. Qu'est-ce qui me fait vous parler ainsi ? Je ne saurais l'expliquer. Il me semble que la souffrance est-là, et que la route que vous allez parcourir sera douloureuse. Ne pleurez pas ma fille, laissez-moi vous bénir, et si jamais vous vous sentez accablée, revenez, vous trouverez mon affection et mes conseils.....

En route, son père lui fit connaître ses projets de départs, projets qui l'avaient forcé, disait-il, à la retirer aussi précipitamment des Oiseaux, et qu'il avait révélés à la supérieure.

#### IV

##### LE LEGS DE LA DUCHESSE.

Lorsque Fernande pénétra dans l'hôtel de sa famille, elle fut surprise de ne pas voir sa mère, et de l'air de contrainte qu'elle crut lire sur toutes les physionomies. Émue, presque inquiète, elle ouvrit la porte du salon ; il était désert ; elle courut à la chambre de la duchesse et ne put retenir un cri en apercevant sa mère étendue sur son lit, pâle et sans mouvement.

—Qu'y a-t-il ? demandait tranquillement le duc, de la pièce voisine.

—Morte ! ma mère est morte ! s'écria Fernande en se précipitant sur la duchesse.

A cette plainte déchirante, le duc accourut et s'arrêta immobile, pétrifié.

—Que se passe-t-il ? interrogea-t-il ? d'une voix étranglée.

—Mon père, je comprends tout maintenant, sanglotait Fernande. Pourquoi ne pas le révéler ; pourquoi me cacher le véritable but de ma sortie, m'avoir privée de son dernier baiser !... Mon Dieu, faites un miracle ! mon Dieu, rendez-moi ma mère ! épargnez-la, épargnez-moi ! que ferais-je sans elle ?

Et mille autres touchantes supplications que la jeune fille entrecoupait de caresses.

Dieu voulut-il faire le miracle ? La duchesse se réchauffa-t-elle à ces chaudes étreintes ? Le fait est que, peu à peu, son corps perdit de sa rigidité, que ses bras se nouèrent lentement autour du cou de sa fille et que ses lèvres murmurèrent quelques mots que nul ne put saisir. Alors seulement le duc revint de sa stupeur et songea à interroger la femme de chambre. Celle-ci ne savait rien, sinon, qu'après la visite d'un inconnu, la duchesse s'était trouvée mal, et que, depuis une heure, tous les soins avaient été infructueux pour la rappeler à la vie. Le médecin, mandé à la hâte, arriva sur ces entrefaites. Il s'approcha de la malade, et, après un rapide examen, sortit de la chambre en faisant signe au duc de le suivre. A peine furent-ils seuls que le praticien, se tournant vers le duc, lui dit :

—Monsieur le duc, si madame la duchesse a quelques dispositions à prendre, elle doit se hâter.

—Se hâter ! et pourquoi, docteur ?

—Je vous dois la vérité ; votre femme est très-mal.

—Ce n'est pas possible !

—Aussi mal que l'on puisse être.

—Vous vous trompez, docteur. Voyez de nouveau, je vous en prie.

—A quoi bon.

—Vous la condamnez, elle que j'ai laissée ce matin en parfaite santé ? non ! non ! ce n'est qu'une syncope, une crise passagère... sa douleur de cœur.....

—Je ne me trompe pas, scanda l'homme de la science. La duchesse vient d'éprouver une secousse violente qui a brisé en elle tous les ressorts vitaux. Dans deux heures votre fille sera orpheline. Evitez-lui le spectacle de cette agonie.

La porte s'était ouverte sans bruit, et Fernande, blanche et pâle, était là clouée au sol comme la statue de la désolation. Aux derniers mots du docteur, elle s'élança vers lui, et l'enveloppant de son regard, et lui serrant le bras avec une sauvage énergie :

—Est-ce bien vrai, docteur, ce que vous dites là ? demanda-t-elle d'une voix vibrante. Ma mère va mourir ?

—Oui, mademoiselle, balbutia le médecin.

—Alors ma place est auprès d'elle.

Le docteur lut une si grande fermeté dans son accent, qu'il s'inclina devant la jeune fille et murmura :

—Allez, mademoiselle.

—Et vous n'essayez rien pour la sauver ? insista-t-elle.

—C'est inutile,

Ces deux mots sonnèrent comme un glas aux oreilles de la pauvre enfant. Le duc, dans un fauteuil, s'arrachait les cheveux.

—Courage, mon père ! Venez, que ma mère ne se doute de rien.

Et, saluant le docteur, elle entraîna son père dans la chambre de la duchesse. Celle-ci s'était fait asseoir sur son lit ; elle était calme, presque souriante. Elle fit signe à son mari et à sa fille d'approcher ; congédia du geste les domestiques, et, après avoir longuement embrassé Fernande et serré la main du duc, elle leur dit d'un ton tremblant et faible :

—Mes amis, je sens que le terme approche et que je vais vous quitter. Pardonnez-moi si je n'ai pas été assez forte à l'heure où le malheur tombe sur nous... Hugues, mon pauvre ami, vous êtes ruiné. J'aurais voulu pouvoir vous le taire ; impossible ! Ne vous désolez pas, notre Fernande saura mieux que moi être à la hauteur de sa tâche. Fernande, je vous lègue votre père. Et vous, mon ami, souvenez-vous que vous avez une fille à protéger. Elle n'a plus rien que vous.... Plus rien....

—N'est-ce pas assez, ma mère ?

—Chère enfant !... aime ton père- et, quoi qu'on dise, vénère-le. Il a toujours été trompé. Tu vois en lui la victime de beaucoup d'intrigants, le martyr de l'intelligence. Sois fière de lui, ma fille, et ne t'épouvante pas de la pauvreté qui t'attend.... Je t'ai deshéritée, ma Fernande.

—Alix ! exclama le duc, je ne souffrirai pas.....

—Les moments sont précieux, mon ami, laissez-moi parler puisque je le peux encore. Oui, j'ai deshérité Fernande, et ce que j'ai fait, elle l'aurait fait comme moi.

—Et pourquoi ? interrogea le duc.

—Parce que je n'ai pas voulu que la signature du duc de Valdepine fut déshonorée.

—Je ne l'avais pas en dehors !... à moins... ce serait infâme !

—Oui, oui, ami ! c'est infâme ! L'homme à qui vous avez tendu la main, que vous avez secouru dans l'infortune, cet homme s'est enfui après avoir mis en circulation les billets que vous avez souscrits pour lui.

—J'ai des contre-lettres.

—Qu'importe ! C'est vous qui êtes le souscripteur, c'est vous que l'on attaque. Ne vous tourmentez pas ; tout est réglé. Les créanciers seront intégralement payés, seulement, cet hôtel si fortement grévé déjà, va être mis en vente judiciaire, à moins que vous n'acceptiez les 375,000 francs qu'en offre un acquéreur inconnu. Ce serait le parti le plus sage. Tout liquidé, il restera à Fernande 25,000 fr. C'est peu, sans doute, ce n'est rien, mais le travail ne déshonore pas, et ma fille a du courage. N'est-ce pas mon enfant ? Dis-moi que tu me pardonnes d'avoir disposé sans toi de ce que je possédais, de t'avoir faite pauvre.

—Ma mère, je vous admire.

—Chère petite ! Je frissonne à ce mot ; pauvre !... toi pauvre !...

—Duchesse, votre sacrifice est inutile, et je ne l'accepte pas. Il y aurait lâcheté de ma part.....

—Point de révolte, mon ami. J'ai été bien imprévoyante, bien coupable.....

—C'est vous qui vous accusez ! Fernande ! Fernande ! je suis un misérable, maudis-moi.

—Mon père !

—Moi, ton père ! Et qu'ai-je fait pour toi, pour ta mère ? Rien ! Rien ! J'ai gaspillé ma fortune et ma vie, et mes folies te coûtent ta mère... Tu le vois bien, je suis un monstre ! Détourne-toi de moi ; chasse-moi de ta présence ; traîne-moi devant les tribunaux ! J'ai volé sa confiance, son patrimoine, son bonheur.....

—Mon père, calmez-vous, de grâce !

—Mon ami, écoutez-moi, murmurait la mourante. Je n'ai été qu'une mère aveugle, une femme nulle, incapable. Aujourd'hui, et c'est trop tard, je comprends le rôle de la femme dans la famille. Il y a dix ans, je pouvais tout sauver ; c'est ma faiblesse qui a tout perdu. Que mon erreur te soit une leçon, Fernande. Que vas-tu devenir ? que va devenir ton père ? J'ai peur pour toi, pour vous deux... Seigneur, ne les abandonnez pas ! Pitié pour l'orpheline ! Prenez mon inutile vie, mon Dieu, et donnez-leur en échange la tranquillité, sinon la joie... Ma fille, ma Fernande aimée, on m'a toujours dit que le monde est pervers. Je n'en ai connu que les sourires et n'ai jamais voulu croire à la perfidie et à la méchanceté. Si tu allais y souffrir ! Qui sait ce qu'entraîne la pauvreté !... Garde-toi, mon enfant. Mon ami, gardez bien cette chère âme. Elle est blanche et pure, oh ! que rien ne vienne la ternir !... Ne pleure pas, chère mienne, je n'aurais pas le courage de mourir, de renoncer à toi, et pourtant, je n'en peux plus... j'étouffe... Soutiens-moi, Fernande... Bien ! je suis mieux ainsi... Hugues, faites prévenir mon confesseur... qu'il se hâte !... Seigneur, ayez pitié de votre servante !... Fernande prie avec moi. Tu es un ange... Fernande... j'ai froid... réchauffe-moi sous tes caresses... que va devenir ton malheureux père... Ecarte de son passage ceux qui l'ont dévoré jusqu'à ce jour... Pauvre ! Pauvre ! quelle solitude va se faire autour de vous... Comment supporterez-vous ce fardeau, si nouveau pour vous : la pauvreté ?... Mon Dieu, écartez de mes lèvres le murmure ! que je vide le calice jusqu'à la lie ; qu'il n'y reste pas une goutte de fiel pour ces chers êtres que j'abandonne !... Mon Dieu, venez à mon aide ! Hâtez-vous, Seigneur, de me secourir !... Ils tardent bien à venir...

Elle pâlisait visiblement. Sa fille retenait son souffle ; elle ne pleurait plus, mais son œil avait une fixité étrange. On aurait dit que, pas cette puissance de concentration, elle espérait arrêter le souffle de la mourante. Le prêtre parut.

Qui ne connaît cette cérémonie touchante de la dernière heure ?... Après sa confession, la duchesse appela de nouveau son mari et sa fille ; elle ne parlait qu'avec difficulté ; sa respiration devenait entrecoupée, haletante. Elle remit à Fernande une petite croix d'or enrichie de pierreries en murmurant :

—La croix, chère enfant, voilà ton héritage. Conserve celle-ci, c'est une relique de famille. Voilà deux cents ans qu'elle existe. Sur elle, se sont posés les derniers regards de chacun des miens. Conserve aussi cet anneau ; c'est celui de mes fiançailles... Adieu, mon enfant... Mon Dieu, bénissez-là comme je la bénis... Hugues, et toi, ma bien-aimée, venez plus près, plus près encore que je vous vois, que je vous sente...

Le silence était si profond, qu'on devinait ces mots plutôt qu'on ne les entendait. La respiration de la malade était devenue sifflante ; son œil vitreux ; une écume rosée colorait ses lèvres ; sa main étreignait doucement celle de son mari et de sa fille. Elle poussa un profond soupir, bégaya les noms du duc et de Fernande, et son souffle expira sur la croix que sa fille lui faisait baiser.

La duchesse n'existait plus.

L'orpheline et le duc étaient tombés à genoux devant la couche funèbre. Leur muette douleur avait l'éloquence du désespoir. Quand ils se relevèrent, le prêtre avait clos les yeux de la morte, et il récitait lentement l'hymne des trépassés.

## V

## FERNANDE HOMME D'AFFAIRES.

Deux ans se sont écoulés depuis la mort de la duchesse. Fernande, pour éviter à son père l'humiliation de la vente des meubles, s'en est chargée elle-même, et pendant huit jours, malgré ses désolations, elle a dû subir le contact d'une nuée de trafiquants qui cherchaient à la voler à qui mieux mieux. Lorsqu'elle sentait le courage lui échapper, elle baisait la croix de sa mère, priait cette sainte martyre de la soutenir dans l'épreuve, et, fortifiée, elle reprenait sa lourde tâche.

Elle avait fermé sa maison à tous les importuns, et n'avait voulu recevoir que le confesseur et le médecin de la duchesse.

Du reste, à la nouvelle de la catastrophe, les amis prudents étaient restés tranquillement chez eux, se promettant, pour la plupart, d'éviter la rencontre du malheureux duc et de sa fille, dont la détresse, devenue publique, excitait trop leur sensibilité.

Nous ne dirons rien de ces pénibles heures où la pauvre Fernande se défaisait de tant d'objets chers à son souvenir. Elle ne murmurait pas une plainte ; mais, à sa pâleur bistrée, au tremblement qui agitait, parfois, ses lèvres, on sentait la lutte qui se faisait en elle, et une indicible pitié vous montait au cœur à la vue de tant de jeunesse, d'énergie et de souffrance.

Le vieux François, le seul des domestiques qui n'eût pas voulu la quitter, essuya plus d'une larme du revers de sa main calleuse, en comprenant, en partie du moins, les sacrifices qu'elle s'imposait et les révoltes de sa fierté.

C'est elle encore qui avait reçu les hommes d'affaires, qui s'était mise au courant de la situation, qui avait vérifié les comptes. Tout terminé, le duc n'avait eu qu'à signer, ce qu'il avait fait, sans deviner l'ingrat labeur auquel sa fille venait de se soumettre.

De leur ancienne opulence, Fernande n'avait conservé que le cabinet de son père, sa chambre, celle de sa mère, un peu d'argenterie, le nécessaire, enfin ; le reste avait été impitoyablement sacrifié, même ce que la duchesse avait conservé de ses bijoux. La jeune fille se trouva, les règlements faits, à la tête de 30,000 francs qui furent placés en rentes sur l'Etat et en obligations de chemins de fer. C'étaient 1,600 francs de revenus, l'achat des titres ayant été fait dans de bonnes conditions.

Aidée de François, elle alla s'installer à Passy dans un appartement très-exigu, et, pour que son père n'eût pas trop à souffrir de sa nouvelle position, elle essaya de s'occuper. Ce n'était pas chose facile.

A dix-huit ans, élevée comme elle l'avait été, elle n'avait pas de grandes ressources. Elle fit tour à tour de la broderie, de la tapisserie ; elle dut y renoncer. Elle voulut donner des leçons soit de musique, soit de français, toujours à l'insu de son père ; elle ne réussit pas davantage, et deux ans passèrent dans ces essais infructueux.

Le duc, enfermé dans son cabinet, servi avec la même exactitude par François, ne se doutait pas de ce qu'il en coûtait à sa fille d'adresse industrielle, de patiente économie pour lui procurer le peu dont il croyait devoir se contenter. Il partageait son temps entre la lecture et les promenades, se disant pour se consoler, que cet état de choses ne pouvait durer, et que l'auteur de sa ruine lui rendrait, un jour ou l'autre, l'argent qu'il s'était si déloyalement approprié ; qu'il était parti pour fonder, sans doute, l'établissement qu'ils avaient projeté ensemble, et que, les colons installés, les bénéfices réalisés, il lui écrirait d'aller le rejoindre pour partager sa bonne fortune. Il vivait dans cette douce espérance.

C'était pourtant un homme intelligent que le duc de Valpine ; mais quelle est la riche nature qui n'a pas son côté faible ! Il était si probe, qu'il ne pouvait croire à l'improbité d'autrui. Son esprit avait trop soif d'inconnu pour pénétrer les détails de la vie, les besoins de chaque heure. Il regardait sans voir ce qui se passait autour de lui, et il aurait été surpris d'apprendre que ceux qui l'entouraient, redoutaient l'avenir, cet avenir qu'il illuminait toujours de ses chimères. Les prétendus inventeurs qui, autrefois, accouraient vers lui pour lui soumettre leurs plans et lui demander ses conseils, s'étaient retirés dès qu'ils avaient compris qu'ils ne pourraient plus puiser dans ses coffres. Quelques pauvres diables étaient bien venus le relancer jusqu'à Passy, mais François ne leur avait jamais donné accès auprès du maître, et de guerre lasse, ils n'avaient plus paru.

Fernande, de ce côté, jouissait donc d'un peu de repos. Ce n'était qu'un moment d'accalmie.

## VI

## LA DERNIÈRE RESSOURCE D'UN CHERCHEUR.

Le duc sortait tous les jours. Où allait-il ? Nul ne s'en inquiétait, et lui-même ne songeait guère à le dire. Un soir, il s'attarda plus qu'à l'ordinaire. Lorsqu'il rentra, Fernande put remarquer, dans sa physionomie, une préoccupation peu ordinaire. Elle voulut l'interroger. Il répondit évasivement à ses questions, et se retira dans son cabinet.

— Qu'a-t-il ? Que lui est-il arrivé ? Se demandait Fernande avec un vague effroi. Quelle est la nouvelle déception qui a pu le troubler de la sorte ?

Et elle se perdit en conjectures. On entendait le duc fouillant dans son bureau, remuant des papiers, s'agitant beaucoup. Un silence se fit, et la jeune fille put ouïr le bruit d'une plume sur le papier. Le duc écrivit longtemps. A qui écrivait-il ? Mystère.

Enfin, il se retira dans sa chambre, et Fernande, tremblante, voulant s'assurer qu'il n'avait besoin de rien, allait pénétrer auprès de lui, lorsque, en traversant le cabinet, elle aperçut sur le bureau un pli cacheté de noir. Emue, elle regarda la suscription et eut peine à retenir un cri en voyant que cette lettre, de l'écriture de son père, était à son adresse. Elle courut s'enfermer dans sa chambre, et, le cœur angoissé, elle déchira fiévreusement l'enveloppe, et lut avidement mais non sans efforts, les lignes suivantes :

“ Je suis un grand coupable, ma pauvre enfant ; je suis fatal à tout ce qui m'entoure. Je ne reviens pas sur un passé que tu connais et qui m'accuse, mais j'ai à te parler du présent, de l'avenir. Ils m'épouvantent l'un et l'autre. Oh ! ne me maudis pas ! ce que j'ai fait, j'ai cru le faire pour ton bien : j'aurais dû me méfier de moi-même. L'expérience l'âge, les revers, la pauvreté, rien n'a pu me guérir. Poussé par mon mauvais génie, une fois encore, j'ai voulu tenter la fortune ; elle m'a écrasé de nouveau. Avec les 6,000 francs que j'ai retirés du seul diamant qui me restât, j'ai acheté des fonds étrangers ; j'ai joué à la bourse. Heureux d'abord, j'ai voulu réaliser de plus gros bénéfices et j'ai étendu mes opérations. C'était insensé, je l'ai compris à cette heure qui engloutissait mes faibles ressources. J'ai perdu 50,000 francs. J'ai pu en payer 18,000 ; je suis à découvert de 32,000. Me voilà déshonoré. O ma fille, pardonne-moi comme ta mère me pardonne sans doute, pardonne-moi une lâche mort, et laisse-moi t'embrasser une dernière fois.

“ Adieu, ma fille, oublie ton malheureux père, oh ! oui, bien malheureux ! Demain, où serais-je ? Toi qui as la foi, prie pour moi qui ne sais pas prier.”

H. DE VALDEPINE.

A ces dernières phrases, une terreur sans nom s'empara de la jeune fille. Elle se précipita dans la chambre de son père, courut à son lit, et, avec un cri impossible à rendre, l'appela par son nom. Le lit n'était point défait ; la chambre était vide ; le duc avait disparu. François, que le bruit avait attiré fut aussi étonné de l'état de Fernande, que de la disparition de son maître. Mis au courant en peu de mots, il sortit aussitôt suivi de Fernande, et tous les deux commencèrent leurs recherches. Mais les heures s'ajoutaient aux heures, et le duc ne se retrouvait pas. Vaincue par la fatigue et l'émotion, la jeune fille dut se faire reconduire chez elle.

— Qui sait, se dit-elle, s'il n'aura pas voulu me revoir !

Et elle hâta le pas, se raccrochant à cette idée comme à une espérance. La petite maison était silencieuse et déserte. Au moment où ils allaient y pénétrer, François et Fernande crurent entendre un soupir, une plainte, peut-être. Ils se dirigèrent du côté d'où partait ce bruit, et, aux rayons blafards de la lune, ils distinguèrent une masse noire étendue dans l'ombre. Ils s'approchèrent : c'était le duc baigné dans son sang. Il respirait encore. Le danger décuple les forces. Fernande souleva ce cher fardeau, et, aidée de François, elle le transporta jusqu'à son lit. Le duc était immobile, mais il respirait toujours. La jeune fille écarta les plis des vêtements ; le duc était blessé à la poitrine.

— Vite, un médecin !

En attendant, elle étanchait le sang qui s'échappait de la petite plaie béante, et priait

ardemment le ciel de lui conserver son malheureux père. Elle resta là pendant la douloureuse opération de l'extraction de la balle ; là, pendant les heures de fièvre. Elle ne quitta pas d'un mois ce chevet, et le médecin déclara que si le duc revenait à la vie, il le devait plutôt à sa fille, qu'à ses propres soins. Le duc survécut à sa blessure, mais se traîna longtemps languissant et faible, et fut longtemps aussi à rappeler ses souvenirs. Lorsqu'il put rassembler quelques idées, et qu'il voulut questionner Fernande, celle-ci, mettant un doigt sur sa bouche, lui ordonna le repos.

## VII

## LA DEVISE D'UN NOBLE COEUR.

Ce jour-là, appuyé sur François et sur sa fille, le duc avait pu descendre dans le jardin, de quelques pieds carrés, qui dépendait de l'humble logis. Installé sur un vaste fauteuil, à l'ombre d'un acacia boule, il savourait avec délices l'air pur qui venait caresser son visage, et passait ses doigts amaigris dans la chevelure de Fernande, assise sur un tabouret. On était en automne ; la température était tiède ; quelques feuilles se détachaient comme à regret de leur tige, et les fleurs de la saison épanouissaient de tous côtés leurs couleurs effacées. Il y avait des chants dans l'espace, des murmures sous l'herbe, une ineffable harmonie partout, quelque chose de reposé et de doux qui allait à l'âme.

Fernande ne parlait pas ; son père se taisait. L'arrivée du facteur vint interrompre ce silence plein de charmes.

— Une lettre ? interrogea le duc.

— A mon adresse, mon père. Vous permettez ? continua Fernande, en brisant le cachet et parcourant le pli.

— Qui t'écrit ?

— Hier, c'eût été mon secret, aujourd'hui je vous permets de lire.

— Je ne comprends pas.

— Voyez ?

Et elle lui tendit le papier. A mesure que le duc lisait, une émotion croissante envahissait son visage, et de grosses larmes roulaient sur sa moustache grise.

— Et tu as fait cela sans me consulter ! soupirait-il. Tu t'es dépouillée pour sauver l'honneur de ton père !

— *Fais ce que dois*, mon père, répliqua Fernande. N'est-ce pas là notre devise ? Une Valdepine ne doit pas oublier son écu.

— Tu aurais dû me laisser mourir.

— Oh ! père, père ! vous outragez le ciel en parlant de la sorte ! Croyez-vous que j'aurais laissé flétrir votre mémoire ?

— Noble fille ! que n'ai-je appris à te connaître plus tôt ! J'étais aveugle, vois-tu, et tes pieux soins ont arraché le bandeau qui obscurcissait ma vue. C'est trop tard.

— Ne dites pas cela, mon père ; il n'est jamais trop tard, lorsqu'on a la volonté et l'intelligence. Le travail ne déshonore pas ; je travaillerai.

— Toi !

— Moi ! Il faudra bien que la chance arrive. De son côté François travaillera. A nous deux nous ferons aller le ménage.

— Et vous espérez que j'accepterai ! Non ! non ! ma fille ! J'ai fait la faute, à moi l'expiation. Je chasserai mon orgueil ; je foulerai aux pieds mes préjugés ; j'oublierai que je suis duc et que j'ai jusqu'ici parlé en maître ; j'irai trouver un de ceux que j'ai protégés, je lui révélerai ma situation, et si la reconnaissance existe, il me donnera un emploi ; quelque modeste qu'il soit, je l'accepterai. Il n'est rien que je ne fasse pour toi, ma Fernande.

— En attendant, mon père, il faut vous soigner, ne pas vous préoccuper. Vous savez que le docteur défend la moindre fatigue, le poumon pourrait s'engorger. Du calme donc ; laissez faire votre fille, et, puisque vous connaissez son secret, que vous avez confiance en elle, permettez-lui d'aller terminer les affaires et de préparer l'avenir.

— Il le faut ? Soit. J'aurai mon heure. Quand iras-tu chez maître X.....

— Tout de suite.

—Seule ?

—Eh oui ! N'ai-je pas l'air assez raisonnable, et ne suis-je pas majeure ?

—Depuis trois jours, il vaut la peine d'en parler !

—Si. Grâce à ma majorité nous voilà débarrassés enfin.

—Et te voilà plus pauvre.

—Chut ! il ne faut pas le dire !

Et la charmante enfant, baisant son père au front, courut mettre ses vêtements de sortie.

## VIII

### LES DEBOIRES D'UNE FILLE PAUVRE.

La lettre que venait de recevoir Fernande était de l'homme d'affaires chargé de régler les comptes de son père. Ne pouvant disposer de ses fonds avant sa majorité, elle avait dû attendre jusque-là et payer des intérêts énormes. Sa situation régularisée, son fondé de pouvoirs réclamait une dernière signature ; c'est pourquoi Fernande allait à Paris. Un autre motif l'y amenait aussi : ses capitaux étant insuffisants, elle devait se défaire de quelques bijoux qu'elle avait conservés pour parfaire le compte. Tant qu'elle avait été en présence de son père, la jeune fille avait conservé un air souriant et serene qui était loin de son cœur. Ses faibles ressources s'épuisaient rapidement, et elle voyait avec effroi arriver le moment où elle n'aurait plus rien pour subvenir aux plus pressants besoins. La maladie de son père avait fortement grévé son budget. Que d'objets étaient passés en cachette entre les mains de la marchande à la toilette ! Ce fonds n'était pas inépuisable. Il fallait donc trouver du travail, gagner quelque chose, coûte que coûte.

A peine tout terminé avec maître X..., la jeune fille se mit en quête d'ouvrage. Inutilement elle frappa à plusieurs magasins. Son hésitation, sa mine embarrassée, sa timidité paralysante lui valurent plus d'un brusque renvoi, plus d'un sourire méprisant et railleur.

—Si j'allais chez quelques amies de ma mère, pensa-t-elle, peut-être trouverais-je des leçons ou des travaux quelconques !

Et elle se dirigea vers le noble faubourg, résolue à tenter toutes les épreuves.

De ce côté encore, elle ne fut pas plus heureuse. Les concierges l'arrêtaient à la porte les laquais la toisaient de la tête aux pieds, analysant son costume et cherchant à voir ses traits sous son voile de crêpe. Son nom donné, ils disparaissaient pour revenir bientôt portant cette invariable réponse :

—Madame est sortie ! ou madame ne reçoit pas ! et accompagnant la jeune fille jusqu'au seuil avec une politesse ironique ou une insultante familiarité.

Chez la marquise de \*\*\* la pauvre Fernande entendit la maîtresse de la maison dire à sa femme de chambre :

—C'est la fille de ce fou de Valdepine ? J'ai assez de mendiants comme cela. Dites que je suis souffrante et que ma fille n'est pas visible.

Fernande, le rouge de la honte et de l'indignation au front, avait disparu lorsque la soubrette revint transmettre les ordres de sa maîtresse. La malheureuse jeune fille rentra chez elle l'âme navrée. Elle eut pourtant le courage de sourire à son père. Seul, le vieux François comprit ce qu'il y avait en elle de désolé et d'anxieux. Lorsque le duc fut couché, il alla la trouver dans sa chambre.

—Mademoiselle a du chagrin, lui dit-il, sans préambule.

—Il y a longtemps, mon bon François.

—Aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

—Qui te le prouve ?

—Parbleu ! moi qui le vois. La preuve, c'est que mademoiselle pleurait quand je suis entré.

—Eh bien ! oui, autant vaut l'avouer tout de suite ; oui, j'ai du chagrin, un chagrin dévorant, immense. François nous sommes à la veille de manquer de pain.

—Seigneur Jésus ! Et l'avoir de mademoiselle ! Et les dentelles, les bijoux de madame !

—Je n'ai plus rien.

—Mademoiselle a tout payé, alors ?

—Tout... là-bas... Ici.....

—Mademoiselle ne doit rien.

—Tu te trompes, François... Et le pharmacien... les fournisseurs...

—Réglés.

—Par qui ?

—Par qui ? Par qui ! Par moi, puisqu'il faut lâcher le mot. Me croit-on un Iroquois, un rustre, un sans cœur ! Je savais bien ce qui cuisait dans la marmite. J'avais quelques sous gagnés au service de monsieur le duc, je les ai dépensés, voilà. N'en parlons plus.

—François, comment jamais...

—Mademoiselle, ce qui est dit, est dit, et ce qui est fait, est fait. Il me reste de bons bras, et si monsieur le duc veut le permettre, lorsqu'il pourra se passer de mes soins, je tâcherai de gagner quelque chose... Allons mademoiselle Fernande, ne vous tourmentez pas. On est riche quand on n'a pas de dettes.

Fernande était trop émue pour répondre. Elle ne put que serrer la main de ce dévoué serviteur et tomber à genoux.

## IX

## LA MYŒPIE D'UN AGENT DE POLICE.

Cependant le temps passait ; la santé du duc toujours chancelante demandait des soins assidus ; François, malgré son bon vouloir, n'avait pu trouver à s'occuper quelques heures ; quant à Fernande, quoi qu'elle eût fait, elle était restée sans travail. Après la vente des bijoux et des vêtements était venue la vente des meubles. Seuls, ceux du duc avaient été respectés. Celui-ci, ne quittant pas sa chambre, ne se doutait guère de la misère qui l'entourait. Il ne manquait de rien, mais souvent François et Fernande avaient manqué de tout, et chacun, sous un prétexte ou sous un autre, s'était couché plus d'une fois sans avoir mangé. Le moment arrivait où le duc lui-même allait s'apercevoir de la détresse commune ; le moment arrivait aussi où il faudrait payer le terme échu du loyer sous peine d'être chassés.

Un soir, François sortit, et, lorsque plus tard il revint, il posait sur la table le pain de l'aumône.

La dernière pièce dépensée, Fernande sortit aussi. Il faisait froid, et un mince schall noir couvrait mal ses épaules frissonnantes. Elle avait un paquet à la main, et se dirigeait à pied du côté de Paris. Sa démarche était tantôt fébrile, tant chancelante. Enfin, elle s'arrêta devant le premier magasin d'orfèvrerie qu'elle rencontra, hésita une seconde, entra, et fut obligée de s'asseoir avant de pouvoir parler. Les commis la regardaient étonnés.

—Que voulez-vous, madame ? demanda l'un d'eux.

—Vendre ceci, répondit-elle d'une voix tremblante. Et elle déployait sur le comptoir onze couverts d'argent.

Les jeunes gens, en examinant l'argenterie, examinaient aussi la jeune fille. Son costume était propre, mais pauvre. Qui était-elle, et d'où venaient tous ces couverts ?

Evidemment leurs regards voulaient dire cela, plus encore, peut-être. Fernande ne voyait rien, et attendait, dans une morne attitude, le résultat de l'examen.

L'un des commis s'enhardit jusqu'à lui demander de qui elle tenait ces objets.

—Ils m'appartiennent, monsieur, fit-elle simplement.

Nouveaux regards, investigations nouvelles.

—Ces armoiries, cette couronne ducale...

—Que vous importe, monsieur ! répliqua-t-elle doucement, mais avec fermeté. N'ai-je pas le droit de disposer de mes propriétés ?

—Sans doute, madame. Seulement, permettez moi de trouver étrange....

—Quoi donc, monsieur ?

Il y eut un éclair de fierté dans ces mots.

—Suis-je ici pour subir un interrogatoire ?

—Dieu me garde d'une telle pensée, madame..... les exigences de l'état..... la police....

—Qu'a-t-elle à faire dans ceci, s'il vous plaît? Et pour qui me prenez-vous? Voulez-vous oui ou non acheter ces objets? Vous ne le voulez pas? C'est bien! D'autres seront moins difficiles.

Et Fernande, reprenant ses couverts, quitta le magasin accompagnée de quelques paroles de regret.

Après son départ, les jeunes gens commentèrent son apparition. L'un deux, un gamin, la suivit. En route, il trouva un agent de police auquel il conta l'affaire, et tous les deux ne perdirent pas de vue la jeune fille.

Fernande cheminait tristement ne se doutant pas de l'orage qui s'amoncelait sur sa tête. Elle pénétra enfin dans un autre magasin. Là, mêmes questions, mêmes réponses. Elle se demandait encore d'où venait cette insistance, lorsque la main d'un homme se posa sur son épaule.

Elle se retourna vivement et reconnut un agent de la police.

—Vous vous trompez probablement, monsieur, lui dit-elle, en relevant son voile, je ne suis pas celle que vous cherchez.

—Possible que je me trompe, ma petite dame. Dans tous les cas, vous allez me suivre à la préfecture de police.

—Et pourquoi faire, mon Dieu?

—Belle question! Pour expliquer la présence de cette argenterie entre vos mains.

Fernande se sentit défaillir. Et elle qui, quelques instants auparavant, croyait être au comble du malheur! Il y avait donc des malheurs autres que ceux de la faim et de la misère.

—C'est une méprise, balbutiait-elle.

Et sa pâleur, sa contenance, l'angoisse sans nom qui l'étreignait, tout, pour l'agent, était un indice accusateur.

—Méprise ou non, il faut me suivre, la belle.

Fernande se laissa tomber anéantie sur une chaise.

—C'est trop! C'est trop! Mon Dieu! murmurait-elle.

Et avec une énergie factice, se relevant soudain et regardant profondément l'agent.

—Savez-vous qui je suis, monsieur? s'écria-t-elle. La pauvreté ne déshonore pas, et je peux porter haut la tête. Je suis la fille du duc de Valdepine.

—A d'autres, ma petite. Connu! Connu!

—Vous ne me croyez pas?

—C'est usé ce que vous me dites là, la belle. Suivez-moi.

—Jamais?

—Vous vous révoltez, par ma foi?

—Je ne suis pas tombée assez bas pour me donner en spectacle à la foule. Allez, monsieur, je vous attendrai ici s'il le faut; allez aux renseignements, et vous reviendrez me faire des excuses.

—Impossible, ma belle dame. Je vous tiens, je ne vous lâche pas. Ce que je peux, c'est vous emmener en fiacre.

Le marchand ému, malgré lui de la détresse de Fernande, lui disait:

—Suivez le, madame, il ne vous sera fait aucun mal. Si seulement vous connaissez quelqu'un par ici, pour constater votre identité. Il est si rare de voir une duchesse vendre elle-même son argenterie! Ça donne des soupçons.

Fernande ne l'entendait plus. Tant d'émotions, ses privations constantes, avaient bouleversé son être; elle s'était évanouie. L'agent allait la faire transporter, quand même, dans la voiture qu'un gamin officieux avait été chercher, lorsqu'un homme, d'un certain âge, fendant la foule qui stationnait devant le magasin, s'opposa à son action, et lui dit avec rudesse:

—Vous dépassez votre mandat, monsieur. Quelle est cette jeune femme et de quoi l'accusez-vous?

—De vol, monsieur.

—C'est à l'hôpital, et non à la préfecture de police qu'il faut la faire transporter, vous ne le voyez donc pas?

—Dam! Monsieur, je ne suis pas médecin.

En parlant, l'inconnu soulevait la tête de Fernande et poussait une exclamation de surprise,

—Mademoiselle de Valdepine ! s'écriait-il.

—C'est donc vrai qu'elle s'appelle ainsi ?

—Rustre ! maraud ! l'avoir mise dans cet état. Pauvre enfant !

Et l'inconnu frottait les tempes de Fernande en lui faisant respirer des sels. La voyant toujours immobile, il la transporta lui-même dans la voiture, s'assit à ses côtés, donna son adresse, et le fiacre allait s'ébranler devant les badauds stupéfaits de ce dénouement, lorsque l'agent, chapeau bas, l'échine pliée en deux, ouvrit la portière, et déposa, sur les coussins, la malencontreuse argenterie. Le commis, cause première de cette affaire, s'était esquivé dès qu'il avait vu la tournure qu'elle prenait.

## X

## UNE VIEILLE CONNAISSANCE.

Lorsque Fernande revint à elle, elle se trouva étendue sur un large canapé, dans un salon qu'elle ne connaissait pas. Une femme, à l'air tranquille et doux, préparait un breuvage, et le bienfaiteur inconnu soutenait sa tête alourdie. Elle regarda, sans les voir, les objets qui l'environnaient ; puis, par un effort subit de mémoire, elle murmura :

—Non, non ! je ne vous suivrai pas ! De quel crime pouvez-vous m'accuser ? . . .

—D'aucun, ma pauvre enfant, lui répondit une voix grave.

Fernande tressaillit et considéra celui qui venait de parler.

—Je rêve, sans doute, reprit-elle avec effort . . . . . cette voix, je l'ai entendue.

—Souvent, en effet.

—Vous êtes . . . vous êtes . . .

Et la lumière se faisant dans son esprit, elle s'écria :

—Docteur, vous m'avez sauvée !

C'était, en effet, le médecin de la duchesse qui, passant par hasard devant le magasin où se trouvait la jeune fille, et croyant d'abord à un accident, avait pénétré jusqu'à elle. Ayant deviné l'erreur dont elle était la victime, l'ayant reconnue, il l'avait fait transporter chez lui, et il était parvenu enfin à la ranimer. Il connaissait, en partie, la détresse du duc et l'héroïque conduite de sa fille ; il ne soupçonnait pourtant pas les derniers revers, et n'avait compris un peu la vérité que chez l'orfèvre. Sans détour, Fernande lui avoua sa position, et lui apprit qu'elle n'avait réservé qu'un couvert pour son père, afin qu'il ne se doutât de rien, et qu'elle vendrait ce qui lui restait d'argenterie, pour avoir du pain et payer un terme de son loyer.

—Vous êtes bon, docteur, et vous aussi, madame, je le vois dans votre regard, ne m'abandonnez pas. Du travail, voilà ce que je demande et toujours en vain.

—Pourquoi n'avoir pas pensé à nous, mademoiselle ? gronda doucement le docteur.

—J'ai été si souvent repoussée que . . .

—Oh ! la vilaine enfant ! elle a cru que tout le monde se ressemble . . .

—Le malheur rend défiant, répliqua-t-elle.

—Et injuste aussi quelquefois.

—Oh ! non, si vous saviez ! . . .

—Je sais bien des choses, ma chère enfant. Mon âge, ma profession, l'expérience, quelle école ! C'est ainsi que je devine que vous voulez nous quitter, pourquoi faire, s'il vous plaît ? pour aller frapper encore à la porte d'un indifférent.

—Docteur, il le faut bien. C'est notre vie de quelques jours que représente cette argenterie.

—Et vous voulez tenter encore ? . . .

—Comment faire ?

—Vous avec belle mine, ma foi, pour aller courir les magasins. Un médecin n'est jamais indiscret : à quelle heure avez-vous déjeuné ?

—Je ne sais trop, docteur . . .

—Ta, ta, ta, je ne sais trop ! Ce poulx si faible n'est pas naturel . . . Vous n'avez rien pris d'aujourd'hui, et d'hier pas grand chose. Allons, méchante enfant, je vous ordonne de manger tout de suite ce que ma femme va vous donner, et puis, nous verrons ce que nous aurons à faire.

Force fut à Fernande d'accepter. Elle se sentait, du reste, gagner par la faiblesse, et il y avait si longtemps qu'elle n'avait reçu un aussi sympathique accueil, qu'il lui semblait revivre sous cette influence.

Le repas terminé, le docteur dut consentir à garder l'argenterie avec prière de la faire vendre, et Fernande remise, moins inquiète de l'avenir, prit congé de la maîtresse de la maison. Bon gré, mal gré, le docteur la fit monter dans son coupé pour la reconduire à Passy.

Le duc, qui commençait à se préoccuper de l'absence de sa fille, fut on ne peut plus surpris de la voir rentrer en compagnie de son ancien médecin.

—Quelle folie ! murmura-t-il à part lui. Je vais bien, maintenant. La pauvre Fernande ne compte pas.

Mais elle, devinant sa pensée, s'empressa de lui dire :

—Mon père, le docteur Alfaut, *notre ami*—et elle appuya intentionnellement sur ce mot—a voulu vous serrer la main.

—Est-ce bien le seul motif de votre visite, docteur ? interrogea le duc. Avec vos occupations vous n'avez guère de temps à perdre.

—Un moment de repos est souvent nécessaire, monsieur le duc, et lorsqu'on y ajoute le plaisir . . .

—Toujours le même, docteur.

—On ne change pas à notre âge.

—Quelquefois. Qu'importe ! Où donc avez-vous rencontré Fernande ?

La question était embarrassante. Fernande rougit et se troubla ; le docteur toussa. Il répliqua pourtant :

—Mademoiselle allait à ses affaires, moi, aux miennes. La voir, la reconnaître, la conduire à ma femme, lui accorder un court repos, la ramener ici, voilà. Et maintenant que je sais votre adresse,—jusqu'ici elle avait été un mystère pour tous,—vous me permettez, n'est-ce pas, monsieur le duc, de venir vous importuner quelquefois ? Dans mes heures de loisir j'aime assez la promenade, et Passy me convient, surtout étant, sûr d'y trouver des amis. C'est peut-être présomptueux de ma part . . . . .

Le duc et Fernande lui serrèrent spontanément la main. La jeune fille était trop émue pour parler. Quelques minutes plus tard, le docteur était sur la route de Paris, et le duc répétait :

—Quel motif a pu l'attirer ici ? Les malheureux n'ont pas d'amis.

## XI

### LE SOLDE PROVIDENTIEL.

—Mademoiselle, dit François à Fernande quelques instants après le départ du docteur et dès qu'il put la voir sans témoins, un commissionnaire vient de me remettre cette lettre. Elle n'avait ni timbre, ni adresse, j'ai voulu savoir qui l'envoyait, il m'a répondu qu'il l'ignorait ; qu'elle était pour monsieur le duc ou pour mademoiselle, et que c'était un solde arriéré.

Fernande prit le pli. Il renfermait un billet de 500 francs.

—François, murmura-t-elle, remercions la Providence ; elle nous sauve encore une fois.

Et courant dans sa modeste chambre, elle écrivit ces quelques mots :

Monsieur et ami,

“ Je commençais à douter de la bonté d'autrui, lorsque Dieu vous a placé sur ma route. La misère appelle le désespoir, et le désespoir est déjà de la révolte. Vous m'avez tendu la main à temps. Soyez béni pour mon père, pour l'humanité et pour moi. Tout ce que j'écrirais serait insuffisant pour rendre ce que j'éprouve en ce moment. Mots incolores et froids que vous comprendriez, sans doute, mais qui ne seraient même pas l'écho affaibli de ma pensée et de mon cri de reconnaissance. Je me tais. Que ce qu'il y a en moi d'élan, d'amour filial, de gratitude passe dans ces deux syllabes : Merci ! . . . Oh ! oui,

merci pour votre délicate générosité, votre charité toute divine. Merci ! j'accepte le solde qui m'est envoyé par l'entremise de la Providence, mais laissez-moi dire à ce débiteur que j'inscris cette dette sur un carnet que le temps n'usera jamais.

— Je baise les mains de votre chère compagne, et vous envoie le meilleur de mon âme et de mes sentiments.

“ FERNANDE.”

La jeune fille ne se donna pas le temps de relire les lignes qui précèdent ; elle les mit sous enveloppe, les adressa au docteur Alfaut, et, tandis que François sortait pour jeter le pli à la poste, elle alla rejoindre son père tout réjoui encore de la visite qu'il venait de recevoir.

— Mon père, lui dit-elle, un inconnu, votre débiteur, vous fait tenir ces fonds pour un solde arriéré.

— Le rouge monta au front du duc.

— Ma fille, répondit-il avec l'accent de l'orgueil froissé, est-ce bien vrai ce que vous avancez là, et croyez-vous que j'accepterai cette aumône ?

— Mon père !

— De quel droit vient-on insulter à ma pauvreté ! Je n'ai demandé rien à personne, que je sache ! si vous l'avez fait—c'est impossible et nous n'en sommes pas là, je vendrais tout, tout plutôt que de tendre la main !—si vous l'avez fait ! . . . —non, vous êtes trop fière et vous mourriez plutôt de faim . . . —Oh ! si vous l'aviez fait ma fille, je . . . . .

— Calmez-vous, mon père, interrompit-elle, et rassurez-vous, je vous jure que je n'ai rien demandé.

— C'est alors François qui a parlé, qui a dit je ne sais quoi, qui s'est plaint. Puisque ma maison est aussi misérable, qu'il en sorte . . . Je ne veux plus le voir.

— Mon père, vous êtes injuste . . . François n'est pas coupable.

— Qui l'est donc ?

— La Providence, mon père.

— La Providence ! la Providence ! Cela sonne creux, ou ne répond pas. A d'autres, ma fille.

— Je vous plains, mon père, répliqua tristement Fernande, si vous pensez ce que vous dites. Je crois, moi, à cette Providence dont vous semblez douter. C'est elle qui veille sur nous, elle qui nous protège. De quelle main s'est-elle servie pour arriver jusqu'à nous ? Nous le saurons un jour, peut-être. En attendant, remercions-la et craignons d'en blasphémer le nom.

— Tu es un ange, soupira le duc radouci ; tu peux parler de la sorte. Je voudrais être moins sceptique en certaines matières, et ne le puis. Avoue avec moi ce que cette aumône déguisée a de blessant.

— Et si ce n'était pas une aumône, mon père !

— Si c'était réellement un remboursement, je n'en serais pas fâché, car je suppose qu'il serait le bien venu. Mais je ne compte guère sur mes débiteurs. La bonne foi ne court pas les chemins, ma fille, j'en ai fait la triste expérience.

— N'allez-vous pas poser en règle ce qui n'a été que des exceptions ?

— Les exceptions sont si nombreuses que j'y ai laissé les trois quarts de ma fortune. Et pourquoi ce mystère ? n'était-il pas plus simple de venir à moi franchement ! Je te fais de la peine, je le comprends. N'en parlons plus. Seulement, je me propose d'interroger le docteur à sa prochaine visite ; il pourra probablement me renseigner. Tu crois pouvoir disposer de cette somme ? Disposes-en. Au fait ! Il peut y avoir du vrai dans ce conte. Le monde est assez égoïste pour rester indifférent devant la douleur d'autrui, et surtout pour ne pas jeter l'argent par les fenêtres. La charité est une belle chose ; elle procure de douces jouissances à celui qui peut la pratiquer ; malheureusement celle du siècle recherche plutôt la lumière que l'obscurité.

— N'êtes-vous pas un vivant exemple du contraire, mon père ?

— Moi ! oui, j'ai pu essayer de faire des heureux, et voilà où cela m'a conduit. Que me reste-t-il ?

— Votre fille et le souvenir de vos bienfaits ?

— Tu as toujours raison, Fernande : je n'ai pas le droit de me plaindre. Allons, embrasse ce vieux fou que tu appelles ton père, et oublie ma sottise querelle.

## XII

## UNE PENSÉE DE PASCAL.

“ C'est être d'autant plus misérable, qu'on est tombé de plus haut, ” a dit Pascal. Voilà ce que se répétait souvent le duc de Valdepine. A part ses déceptions, et sa vie n'en était qu'un tissu, il se voyait aux prises avec l'adversité et la misère, et il ne savait pas élever son âme au dessus du malheur, ni appeler la résignation à son secours. Toujours en révolte avec sa pensée et ses aspirations, il construisait sans cesse ce passé, que l'on aurait affirmé ne pouvoir être que brillant alors qu'il était l'avenir.

Son dernier désastre le trouva sans force pour le combat. Il eut peur du présent, et, n'osant regarder ni devant ni derrière lui, il voulut mourir. Nous savons comment il fut sauvé. Grâce à une déviation, la balle n'avait qu'effleuré le poumon droit. La blessure était profonde et grave, et Fernande n'ignorait pas qu'il s'en ressentirait toujours. La convalescence était longue. Cet état permanent de faiblesse influait sur le pauvre duc. Le mal soumettait non la raison, mais les révoltes de l'esprit.

Comme l'enfant et le vieillard, le duc vivait sans inquiétude, ne sentant que vaguement la situation qui lui était faite. Mais avec la santé, revint aussi l'énergie du sentiment. Cette somme de 500 francs si étrangement remise, fut le choc qui le tira en quelque sorte de l'état léthargique dans lequel il était plongé. Il devina en partie ce qui se passait autour de lui, et la misère, qu'il croyait avoir sentie jusque-là, lui apparut dans toute sa hideur avec son cortège d'humiliations et de hontes. Il se rappela alors ce qu'il avait été, et, comparant le présent au passé, le vertige s'empara de lui. On lui faisait l'aumône ! il était donc bien misérable ! Était-ce possible ? Était bien au duc de Valdepine que s'adressait ce don insultant ! — Il ne se demandait pas si cet argent c'était la vie pour lui, pour sa fille ! il ne se demandait rien et n'entendait que le cri de son orgueil. S'il avait connu les sublimes sacrifices de Fernande, l'obscur dévouement de François !

La jeune fille souffrait pour tous.

Depuis sa rencontre avec le docteur, elle était plus calme, sinon moins préoccupée. Il lui semblait que le ciel l'avait enfin prise en pitié. Elle sentait planer sur elle une protection, et l'espérance revenait la bercer. Devant elle s'ouvraient quelques perspectives moins sombres ; le poids qui l'oppressait était lourd : une main amie s'était tendue vers elle ; elle était désormais moins seule.

Celui-là qui a couru un grand danger et en a été miraculeusement délivré, comprendra l'infini de la prière de Fernande après le départ du docteur.

Comment reproduire cette chaleur d'expression de l'âme, cette inspiration attendrie, cette élévation de pensées qui étonne et confond ! Fernande était tombée à genoux ; elle oublia un moment ses angoisses et la paix descendit en elle.

Le duc n'avait pas cette consolation. Sans être sceptique, comme beaucoup d'hommes de sa trempe, il admettait la religion, reconnaissait la grandeur du christianisme, la beauté de ses enseignements, le sublime de sa morale, la nécessité du culte, le besoin de la croyance à un être suprême, l'existence de cet être suprême. Mais pareil à bien d'autres, il cherchait encore et toujours cette lumière impalpable qu'on appelle la foi, qui réchauffe à sa flamme l'esprit et la raison et rend Dieu sensible au cœur. De là, les découragements sans bornes, le murmure, l'affaiblissement moral, le vide pour appui, l'orgueil aux prises avec l'infortune ; les folles présomptions, les déceptions amères, les désespoirs insensés, la révolte constante. Le malheureux se demandait où sa fille puisait son courage, lorsqu'il n'avait qu'à faire quelques pas pour découvrir la source. Il errait ailleurs et en vain. Aveugle ! Il croyait parfois que le secret de cette résignation était dans la nature de Fernande. . . . .

— Elle est froide ! soupirait-il. Tant mieux, elle souffrira moins ! . . . .

Fernande froide ! Il ne la connaissait pas ! Il l'admirait pourtant. Elle ignorait ses vertus, et trouvait naturelle de faire ce qui lui coûtait si peu. Ayant à s'occuper des autres, elle ne pouvait songer à elle, et ce n'était pas son propre avenir qui l'épouvantait. Le duc, au contraire, n'envisageait pas cet avenir sans appréhension ; il se trouvait misérable parce que rien ne l'empêchait plus de penser à lui.

## XIII

## UNE VISITE AUX "OISEAUX."

Le docteur avait tenu parole : il était revenu visiter la petite maison de Passy. Avant d'entrer chez le duc, il avait longuement causé avec Fernande, et, conduit par la jeune fille, il avait enfin été serrer la main de son ancien client. Celui-ci eut bien quelque envie d'amener la conversation sur le *soldo providentiel*, les regards suppliants de sa fille arrêtaient les questions sur ses lèvres, et ce fut avec une satisfaction d'artiste qu'il se livra peu à peu aux charmes d'une causerie semi-intime, semi-mondaine. Il y oublia un moment sa faiblesse et son marasme habituels.

Lorsque le docteur prit congé en demandant l'autorisation de conduire Fernande voir sa femme, le convalescent prononça un déjà ! d'une façon si expressive, que le docteur put y lire le plaisir qu'il avait fait. Il partit, emmenant Fernande. Son coupé, au lieu de s'arrêter chez lui, le transporta, lui et sa protégée, devant l'établissement des "Oiseaux."

La jeune fille pâle, et tremblante d'émotion en revoyant ces murs qu'elle avait quittés en de si terribles circonstances, fut obligée de s'appuyer sur le bras du docteur pour se soutenir. Ils pénétrèrent ainsi dans le parloir, où parut peu après la supérieure de la maison.

—Méchante, méchante enfant ! murmura-t-elle en embrassant Fernande. Vous mériteriez bien que je vous gronde. Rester si longtemps sans donner signe de vie ! C'est d'un mauvais cœur, vraiment. Regardez-là, docteur, elle est toute défaite !..... Fi ! mademoiselle ! d'oublier ainsi ceux qui vous aiment !.....

Et mille autres choses de ce genre dites d'un air si charmant et si tendre que le docteur lui-même en était ému.

Fernande dut raconter sa triste histoire. Elle le fit simplement, sans réticence, entre les baisers de la bonne supérieure et quelques larmes aussitôt essuyées. Elle n'omit rien, pas même l'accusation dont elle avait été la victime, et la manière providentielle dont l'avait sauvée le docteur.

—Je commençais à douter de l'humanité après m'être heurté à quelques égoïstes, continua-t-elle, Dieu n'a pas permis que ce doute prit racine en mon cœur ; il m'a fait rencontrer sur ma route le plus généreux des hommes, que j'appelle le meilleur de mes amis. C'est lui qui m'a ramenée à vous, ma seconde mère, à vous que je voulais toujours revoir. Le reste est effacé, et j'ai moins peur de l'avenir.

—Vous avez raison, mon enfant, répliqua la supérieure. Je voudrais vous en vouloir de n'avoir pas plus tôt pensé à votre vieille et constante amie, et ne le peux. J'avais parlé au docteur d'un projet vous concernant. Il a dû vous le soumettre. Je n'espérais pas le voir se réaliser si vite. Je reçois à l'instant une lettre dans laquelle on me demande une jeune fille instruite qui consentirait à aller habiter un château toute l'année, et à donner des leçons à une enfant de douze ans. On offre 2,500 francs d'appointements. Inutile de dire que la maison est honorable—je ne me chargerais pas de la proposition.—Que pensez-vous de cela, Fernande ? Vous voyez la difficulté qu'il y a pour une jeune personne comme vous d'avoir un travail régulier. Tout s'oppose à ce que vous réussissiez, votre timidité surtout. D'un autre côté, je ne dois pas vous laisser ignorer que, dans la position que je vous propose, il vous faudra probablement une grande abnégation et beaucoup de courage. Si vous rencontrez de bonnes natures vous jouirez de quelque bonheur ; sinon....

—J'ai appris à ne pas être difficile, interrompit Fernande.

—Sans être difficile, mon enfant, dit le docteur, il y a de ces choses que l'on supporte avec peine, de ces riens qui blessent profondément.

—Je saurai être patiente docteur.

—J'en suis persuadée, ma chère enfant, reprit la supérieure, mais le docteur et moi nous devons vous prévenir. Je vous connais assez pour savoir ce que vous pourrez, et c'est parce que je vous connais, que je sais que, si vous souffrez, ce sera beaucoup, que je m'effraie d'avance des tortures morales qui peuvent vous être imposées. Il n'en sera peut-être rien. Dieu le veuille ! Peut-être trouverez-vous dans madame Lobeau de Fineste une seconde mère ; c'est-là mon vœu le plus ardent. Que voulez-vous que je réponde ?

—Si j'étais seule, madame, la réponse serait bientôt faite. Surmontant mes répugnances, vaincue par la nécessité, je vous dirais : Je pars ! Je ne suis pas seule, et mon père voudra-t-il ? . . .

—Votre objection est juste, mon enfant, ajouta la supérieure. Avant d'en parler à monsieur le duc, nous avons convenu de vous soumettre nos plans. Vous êtes une courageuse fille ; j'étais sûre de votre adhésion. Je sens ce que vous éprouvez. A la crainte d'aller vivre en étrangère chez des indifférents se joint la douleur de vous séparer de votre père . . .

—Oui, madame, c'est cela surtout, Que deviendra-t-il sans moi ! Et moi . . . je n'ai plus que lui . . .

—Pauvre chère, que de sacrifices le devoir impose !

—Si mon père ne devait pas en souffrir ! . . . Il faut pourtant qu'il se décide. Que deviendrons-nous sans cela ? J'envie l'ouvrière dans sa mansarde ; elle, au moins, sait gagner sa vie, et moi, rien, rien ! . . .

Les pleurs voilaient sa parole. Lorsqu'elle fut plus calme, il fut convenu que le docteur, en la ramenant à Passy, instruirait le duc des offres de madame Lobeau de Fineste. Fernande et son protecteur quittèrent la supérieure et s'arrêtèrent quelques instants chez celui-ci pour voir la sympathique madame Alfaut. La question de l'argenterie ayant été de nouveau soulevée, force fut à Fernande de reprendre les couverts ; elle ne le fit qu'à la condition de rembourser plus tard le prêt qui lui avait été fait. Le docteur et sa femme voulurent s'en défendre ; ils furent obligés de se soumettre à la décision de la jeune fille qui ne fut pas dupe de leur prétendu étonnement concernant les 500 francs envoyés. Bon gré, mal, ils durent accepter ses remerciements comme ils avaient reçu sa lettre.

#### XIV

##### LE DOCTEUR ALFAUT ET SA FEMME.

Le docteur Alfaut était alors un homme de soixante ans, à la physionomie intelligente et fine, au regard pénétrant et scrutateur. Sa tête semblait s'incliner sous le poids de la pensée. Il avait la parole facile ; passait pour très érudit ; était estimé de ses collègues, aimé de ses clients ; jouissait d'une grande réputation de bienfaisance ; avait assez de fortune pour faire du bien, pas suffisamment pourtant pour étaler le luxe de la plupart de ses confrères.

Volontiers le pauvre l'appelait à son chevet ; il savait que la note des visites ne serait pas présentée s'il ne la demandait pas ; il savait aussi l'inépuisable bonté du praticien, et ce qu'il avait été pour tant de malheureux. Il ne redoutait donc pas ses manières, un peu brusques parfois, ni la rudesse de son langage, et se croyait guéri dès qu'il le voyait apparaître sur son seuil.

Madame Alfaut était presque toujours de moitié dans les bonnes œuvres de son mari. Sa vie n'était qu'un acte de charité. Que de fois on l'avait vue portant elle-même le bouillon au convalescent, la bouteille de vin vieux au valétudinaire, et cela avec une simplicité si grande qu'elle était étonnée de s'en entendre louer. N'ayant pas d'enfants, elle appelait les pauvres sa famille, et jamais mère n'a été aussi dévouée qu'elle pour le bien des siens.

On aimait à voir sa figure encadrée dans sa chevelure blanche, son sourire franc et gracieux, la douce qui l'enveloppait en quelque sorte. L'aménité de ses manières, le charme de sa personne, tout, en elle, attirait et attachait. Et avec cela, si gaie qu'on oubliait son âge.

Il ne faut donc pas s'étonner de la sympathie qu'elle avait inspirée à Fernande.

Les malheurs de la jeune fille l'avaient émue au plus haut point. Elle avait d'abord conçu le projet de la prendre, d'en faire son enfant d'adoption. Mais le duc était là. Le docteur qui le connaissait de longue date, savait bien qu'il ne fallait pas songer à lui faire une proposition semblable. Comment les tirer d'embarras ? Le docteur et sa femme élaborèrent plus d'une idée, et Fernande leur ayant fait part de l'intention qu'elle avait de voir la supérieure des "Oiseaux", ils convinrent enfin de soumettre la question à cette dernière.

Justement le docteur était le médecin de l'établissement, il n'avait donc pas à se préoccuper de la présentation. Nous savons ce qui résulta de cette entrevue.

Cela ne suffisait pas ; le plus difficile était de décider le duc. Le docteur, accumulant les arguments dans son esprit, et suivi de Fernande, alla assiéger la place.

## XV

## L'ARGUMENTATION D'UN GENLILHOMME.

— Hé quoi ! docteur ! vous vous êtes donné la peine de ramener Fernande ! C'est trop de bonté, vraiment ! fit le duc en revoyant M. Alfaut et en lui tendant la main. Je crois décidément que vous négligez vos malades. S'il en est ainsi, vous avez bien changé.

— Seriez-vous fâché de me revoir, monsieur le duc, répliqua celui-ci en prenant le siège que lui offrit Fernande avant de passer dans sa chambre.

— Oh ! la vilaine idée, Monsieur ! répliqua le duc. Ne suis-je pas quelque peu comme l'exilé ? Les heures sont parfois bien lentes pour moi, vous me les faites oublier.

— Seriez-vous devenu flatteur, monsieur le duc ?

— Non ! je sais que vous n'aimez pas les flatteurs.

— De mieux en mieux.

— Qu'avez-vous fait avec Fernande ?

— Beaucoup et rien, répondit lentement le docteur.

— Vous êtes peu explicite.

— Et si je vous prouvais le contraire ?

— Prouvez !

— Patience ! Mademoiselle Fernande et moi, nous nous sommes occupés de l'avenir. N'est-ce pas *beaucoup* ?

— J'en conviens.

— Nous n'avons pu *rien* décider.

— Voici ce dont il s'agit : on offre à mademoiselle Fernande une occupation qui lui donnera 2,500 francs de revenu net.

— C'est moi qui dois travailler, et non elle.

— Vous ne le pouvez encore, monsieur le duc.

— Nous attendrons.

— Et si, en attendant, la position offerte échappait à votre fille ?

— Elle en chercherait une autre.

— Vous savez, monsieur le duc, que cela se trouve rarement.

— Je le sais ! certainement que je le sais ! Mais croyez-vous qu'il ne me répugne pas, après avoir ruiné cette pauvre enfant, de la condamner au travail ?

— Mieux vaut. . .

— Mieux vaut le travail que la misère, n'est-ce pas ? Et je la sens venir. Quelque temps encore, quelques jours peut-être, — Fernande me cache ses ressources, — et nous n'aurons probablement plus rien.

— Donc, il faut accepter.

— Non, d'ici, là, la chance peut tourner.

— Je me plais à croire, parfois, que celui qui a abusé de ma confiance reviendra un jour.

— Et voilà trois ans que vous êtes déçu. Causons sérieusement, monsieur le duc. Vous aimez votre fille ?

— Certes !

— Vous ne voulez pas son malheur ?

— Dieu m'en garde !

— Arrachez-la à ce précaire qui la tue, Elle se soutient par un miracle d'énergie, mais elle souffre, croyez-moi. Il m'est pénible de vous parler ainsi, je le dois pour elle et pour vous. La vérité est souvent brutale, monsieur le duc ; il arrive des heures où nous devons savoir la regarder en face. Votre position est critique. La rendre alarmante ou intolérable pour quelques préjugés, c'est ce que ne peut admettre un homme aussi intelligent que vous. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra recourir au travail. Je devine ce qu'il en coûte à votre orgueil et aussi à votre tendresse paternelle. Le travail devient un devoir pour Mlle Fernande puisqu'il est une nécessité. En exil, vos pères ont bien travaillé pour vivre. Ont-ils dérogé ? Non. Il m'était pénible d'aborder un tel, c'est ce qui m'a ait louvoyer. Vous ne me répondez pas ?

—Docteur ! docteur ! vous n'êtes pas père, vous ne pouvez sentir mes angoisses.

—Je les devine, monsieur le duc.

—Ma fille, ce cher trésor que j'ai sacrifié à mes folles imaginations, lui imposer d'autres épreuves ! c'est affreux !

—Accepter ce qui lui est offert c'est lui en éviter.

—Quel est cet emploi ? murmura le duc vaincu et en courbant la tête.

Comme un athlète qui ramasse ses forces, le docteur se replia un moment sur lui-même.

Il reprit enfin :

—Quelques leçons à donner à une enfant de douze ans.

—Combien d'heures par jour ?

—Voilà où sera le sacrifice, monsieur le duc, vous devez vous séparer de mademoiselle Fernande.

—Jamais !

—A ce seul prix, le résultat.

—Moi, la confier à des étrangers ? Ce serait insensé ! Exposer sa jeunesse, la placer comme une servante à gages . . .

—Une institutrice n'est pas une servante.

—Sans doute elle est au-dessus de la femme de chambre ! Belle perspective, ma foi ! En butte aux dédains polis des maîtres de la maison, aux tracasseries jalouses des valets, trembler devant les uns et devant les autres ; être flagellé et devoir sourire, c'est un supplice cela, et Fernande ne consentira pas . . . . .

—Mlle Fernande consent à ce que vous permettrez. Elle est au-dessus de ses mesquineries. Et qui vous dit qu'elle ne trouvera pas en Mme Lobeau de Fineste . . . . .

—Lobeau ! Ce nom sent déjà le maréage . . .

—Le nom importe peu. Qui vous dit qu'elle ne trouvera pas dans cette maison une seconde famille ? Sa douceur, sa simplicité, son instruction, — je la sais fort instruite, — sa position exceptionnelle, ses malheurs . . .

—Vous croyez, docteur, que je les laisserai révéler ?

—C'est votre affaire, monsieur le duc ; elle n'en serait que plus touchante.

—C'est cela de la pitié !

—De la considération, monsieur le duc.

—Vous connaissez peu les hommes, docteur.

Quelques natures d'élite comme la vôtre apprécieront Fernande de Valdepine à sa valeur. Des parvenus, des envieux, des esprits étroits, enfin, ne lui pardonneront pas la supériorité de son origine.

—Et sa supériorité morale ?

—Chacun se juge trop bien pour avouer celle-ci. Tout cela mérite réflexion, docteur. Je vous demande pardon de mes emportements.

—Ils sont respectables, monsieur le duc. J'étais sûr d'avance qu'il faudrait combattre.

—Vous n'avez pas encore vaincu, docteur.

—Mademoiselle Fernande fera le reste.

—Elle en serait capable si je la laissais faire. Je ne décide rien avant deux jours.

—Vous voulez prendre des renseignements ? C'est inutile : la supérieure des "Oiseaux" les a pris en véritable mère ; elle vous les soumettra.

—S'il y a lieu, docteur.

Après les salutations d'usage, les deux hommes se séparèrent.

## XVI

### LA VOIX DU DEVOIR, C'EST LA VOIX DE DIEU.

Depuis sa funeste tentative, le duc n'avait pas quitté la maison. Grand fut l'ébahissement de François, lorsque, pénétrant chez son maître, il le trouva debout, habillé, la canne à la main, prêt à sortir.

—Monsieur va seul à la promenade ? murmura le brave homme.

—Seul ! oui, François. Me voilà remis. Où est mademoiselle ?

—A la messe, monsieur le duc.

—Tu la prieras de ne pas m'attendre pour le déjeuner.

—Seigneur Jésus ! que mademoiselle va être inquiète ! monsieur le duc sera longtemps absent ?

—La journée.

Le duc était à la porte de sortie. François le suivait la mine basse, comme un chien que l'on vient de battre.

—Monsieur le duc ? hasarda-t-il, tandis que celui-ci mettait le pied dehors.

—Que veux-tu ?

—Si monsieur le permettait.....

—Parle !

—J'irais avec lui et mademoiselle serait plus tranquille.

—C'est inutile ! répliqua le duc d'un ton si péremptoire que François n'insista pas.

—Où dirais-je à mademoiselle que monsieur est allé ?

—Je le lui apprendrai à mon retour.

Le duc était dans la rue. François était stupéfait. La pensée lui revint bientôt. Il suivit son maître de loin, le vit monter en omnibus et se diriger vers Paris. Qu'allait-il y chercher. Enigme !

—Monsieur le docteur l'aura invité, se dit-il enfin. Pourquoi le cacher ?

Et il rentra moins soucieux. Fernande venait d'arriver. Ne voyant pas son père, elle demanda où il était, et apprit bientôt le départ du duc pour Paris.

—Il a été aux renseignements, se dit-elle. Et cette idée la rassura, Fernande et François se trompaient. Ce jour-là, pas plus que le suivant, le duc ne vit ni le docteur, ni la supérieure. Il déposa sa carte dans bien des maisons de la haute industrie ; chose étrange ! il ne rencontra aucun patron. A la première visite, il crut à la vérité des réponses ; à la seconde, il en douta ; à la troisième, il comprit qu'on ne voulait pas le recevoir.

Combien de ceux-là ont rampé devant moi, alors que je leur étais utile ! Quelles protestations ! Oh ! les hommes ! les hommes ! soupirait amèrement le duc.

Ailleurs, on feignit de ne pas le reconnaître. Quelques-uns, avec une politesse obséquieuse, ne voulurent aucunement prendre au sérieux la demande d'emploi qu'il leur faisait.

Il frappa chez des inconnus. Après les : Que savez-vous faire ?—Quel est votre âge ? —Quelles sont vos prétentions ? et mille autres litanies de ce genre, on le renvoyait avec un :—Nous verrons !—Repasser dans quelque temps ! le commerce languit, notre personnel est trop nombreux ! Nous préférons les jeunes gens ! etc., etc.

Lorsque le duc rentra, le second jour, il n'en pouvait plus ; il avait dépensé cinquante francs de voiture, et ne rapportait, de sa tentative, qu'un découragement immense et un accès de fièvre. La nuit, Fernande et François, inquiets au-delà de toute expression, le veillèrent, ne sachant à quoi attribuer cet état. Le médecin, appelé à la hâte, avait grondé le malade de son imprudence, et enjoint un repos absolu. Forcé fut au duc de se soumettre. Quand il fut plus calme, il fit part à sa fille de ses déceptions. Celle-ci lui déclara que, s'il l'avait prévenue, elle les lui aurait évitées. A son accent, le duc devina qu'elle parlait par expérience, et qu'elle avait parcouru l'humiliant calvaire, où il n'avait rencontré que douleurs.

—Ainsi donc, tu veux me quitter ? lui dit-il, sans préambule, en faisant, pour la première fois, allusion aux propositions du docteur Alfaut.

—Je le dois, mon père, répondit-elle simplement. Je vous l'avoue aujourd'hui, j'ai cherché du travail et n'en ai point trouvé. J'aurais veillé nuit et jour, s'il l'avait fallu, avant de me séparer de vous. Aucune de mes démarches n'a abouti.

—Et tu me laisserais, Fernande ! Alors que, grâce à toi, je commence une nouvelle vie, que je sens mon être se dilater en ta présence ! Jusqu'ici, j'étais comme frappé de somnambulisme. Je t'aimais, j'aimais ta mère, sans doute, ce n'était pas ce que je sens au cœur. Tu m'as transformé. Si c'était pour te perdre aussitôt, mieux valait....

—Taisez-vous ! taisez-vous, mon père, et que la volonté de Dieu soit faite !

—Tu es donc résolue ?

—C'est mon devoir et je n'ai pas de choix.

—Courageuse fille ! Et tu ne maudis pas l'auteur de ta ruine ?

—Dieu a voulu cette ruine, mon père. Qui osait maudire Dieu ?

## XVII

## EN WAGON.

Il n'y avait pas quinze jours que la question du départ avait été agitée par le docteur et la supérieure, que Fernande se trouvait à la gare, accompagnée de monsieur et madame Alfaut et du fidèle François. On n'avait pas permis au duc de se déplacer. Après les dernières caresses, les dernières poignées de mains, les recommandations, il fallut se séparer ; Fernande, le cœur gonflé, défaillante et pâle, s'installa dans un compartiment réservé aux dames. Les wagons s'ébranlèrent, la locomotive lança en sifflant, son panache de noire vapeur ; la jeune fille était partie ; elle était seule désormais.

Comment décrire l'infini de la tristesse qui l'envahit peu à peu. Jusque là, soutenue par une énergie factice, bouleversée par les adieux, ahurie par le mouvement qui se faisait autour d'elle, attendrie par les soins, les prévenances de ces amis, les paroles de sa chère supérieure qu'elle avait été embrasser, elle n'avait pu faire un retour sur elle-même. Songeant trop aux autres, elle n'avait pas eu le loisir de songer à elle ; mais, pendant cette route solitaire et silencieuse, elle envisagea sa position et ne put retenir ses larmes.

—Seule ! seule ! soupirait-elle. O ma mère, qui m'aimera désormais !

Et la pauvre enfant sanglotait une prière, pour ne pas voir s'enfuir cette terre où elle avait vécu. Fernande craignait, non sans raison, cet inconnu qui s'ouvrait devant elle. Que serait-il pour elle ? Redoutable question qu'elle n'osait approfondir.

Absorbée dans sa douleur, elle ne s'apercevait ni du temps qui s'écoulait, ni des paysages qui se succédaient, ni de la longueur de la route, ni de la fatigue du voyage, ni de la solitude qui l'environnait sinon de sa solitude morale. Aux stations, elle était tirée, un moment, de sa torpeur, par les cris des employés et l'ouverture des portières, mais, le train reprenant sa marche, elle retombait dans sa méditation anxieuse et troublée.

Aucun incident sur sa route que l'apostrophe grossière, de trois jeunes gens qui s'étaient installés cavalièrement auprès d'elle et malgré ses protestations, au moment où le train s'ébranlait, et dont elle dut subir la présence et les propos jusqu'au prochain arrêt. Là, seulement elle put descendre, et résolut de terminer son voyage dans les compartiments mêlés. Où allait-elle ?

Entre Loches et Chinon. C'est tout ce qu'elle savait.

Vainement les voyageurs qui l'entouraient, et, parmi eux, se trouvaient des femmes, lui firent quelques avances de politesse ; elle leur répondit à peine. On respecta son silence, devant à la couleur de ses vêtements, — elle n'avait pas voulu quitter le deuil de sa mère, — à sa morne attitude, que la douleur l'étreignait dans ses bras puissants.

Elle regardait, sans la voir, cette ruche humaine qui bourdonnait autour d'elle, et il fallut qu'on l'invitât à descendre par deux fois pour comprendre qu'elle était arrivée.

Perdue au milieu de la foule, elle fut transportée, plutôt qu'elle ne marcha, dans la salle des bagages, et là, elle aurait été fort embarrassée, n'ayant jamais voyagé, si un vieil ecclésiastique, qui l'avait remarquée pendant la route, ne lui eut fait ses offres de service.

—Vous êtes étrangère, mon enfant, lui dit-il doucement, me permettez-vous de vous venir en aide ?

Fernande le regarda d'un air si reconnaissant que le bon prêtre ajouta :

—Je n'ai pas de bagages, allons chercher les vôtres. Veuillez me donner votre bulletin. Quel nom portent les colis ?

Fernande répondit, non sans hésiter :

—Mademoiselle Verneuil.

—Je m'en doutais, poursuivit le prêtre, vous êtes l'institutrice attendue chez madame Lobeau de Fineste ? Je bénis le hasard qui m'a fait vous rencontrer le premier. Je suis le curé de la paroisse. Venez. Je suis heureux de pouvoir vous présenter moi-même. Une voiture doit vous attendre pour vous conduire au château ; nous partirons ensemble. Cela vous convient-il ?

—Plus que je ne saurais l'exprimer, monsieur, répondit Fernande.

Un domestique, en livrée éclatante, vint en ce moment au devant du curé qui s'empressa de lui dire :

— Jacques, voici mademoiselle Verneuil, faites prendre ces bagages.

— Jacques s'inclina cérémonieusement, fit ce qui lui était commandé, et bientôt nos voyageurs, installés dans une immense calèche, partirent au galop d'un superbe attelage.

Fernande plus rassurée, sentant déjà un protecteur dans son compagnon, refoula au loin sa tristesse et ses larmes, et appela à elle sa résignation et son courage passés. Elle sut bientôt que le curé avait nom Saturnin ; qu'il desservait sa paroisse depuis trente ans ; qu'il avait baptisé M. de Fineste, le frère de madame Lobeau de Fineste ; qu'il était souvent le commensal du château ; que Fernande allait trouver là une excellente famille, des enfants charmants, un peu gâtés, c'est vrai, mais si gentils ! . . .

— On ne m'avait parlé que d'une petite fille, dit-elle.

— Il y a un garçon, ma chère demoiselle, répliqua le prêtre ; un vrai lutin. Dame ! Il joue plus d'un tour à son précepteur ! Chacun en rit et cela passe. Bon garçon au fond. Le portrait de M. Philippe.

— Qu'est-ce que M. Philippe ?

— Le frère de madame ; un original un peu ours ; le meilleur des hommes.

— Et je crois bien votre préféré, ajouta la jeune fille.

— C'est possible. Nous ne sommes pas toujours d'accord, pourtant. Il a ses idées, moi, les miennes, et nous nous disputons parfois. Le plus souvent j'y perds mon latin ; je ne me décourage pas ; et je reviens à la rescousse comme disaient nos preux. Vous verrez !

La causerie se prolongea ainsi pendant deux heures et jusque dans le cour du château ; de sorte que Fernande, en arrivant, connaissait le personnel de la maison.

Le curé parlait avec une simplicité primitive. Il était plutôt prolix que précis, mais son langage avait une telle expression de franche bonté, qu'on l'écoutait sans peine. Il venait d'une retraite ecclésiastique, de là son déplacement et la seule absence de son village qu'il fit dans l'année. A peine la voiture arrêtée, l'abbé Saturnin ouvrit la portière, fit descendre Fernande, et, la prenant par la main avec une lenteur cérémonieuse qui contrastait avec toute sa personne, il se dirigea vers un groupe qui s'avancait de son côté.

— Mesdames, messieurs, prononça-t-il en saluant, j'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Verneuil.

Et se tournant vers Fernande :

— Mademoiselle ; madame Lobeau de Fineste ; mademoiselle Hermine, sa fille ; M. Gaston, son fils ; madame la baronne Emeric de Lacaute ; madame Sureil de Blanche-miu ; M. Anatole, précepteur de M. Gaston ; M. . . .

Le curé chercha des yeux ; il n'y avait plus personne. Fernande, intimidée et émue, après quelques paroles échangées avec la maîtresse de la maison, demanda l'autorisation d'aller se débarrasser de son costume de voyage, et précédée de la jeune Hermine qui la regardait à la dérobée, elle se retira dans la chambre qui lui était destinée.

## XVIII

### UN JUGEMENT SUSPENDU.

— Que pensez vous de votre institutrice, ma bonne amie, reprit doucement madame la baronne Emeric à la mère d'Hermine après le départ de Fernande.

— Je serais téméraire de me prononcer si vite, chère ; je l'ai à peine entrevue.

— Elle n'est pas jolie, exclama la baronne.

— C'est une qualité, ma bonne amie, reprit doucement madame Lobeau. Une institutrice jolie ! Quelle perte !

— Je la crois bonne, articula l'abbé Saturnin, cela vaut mieux.

— Ce n'est pas étonnant, monsieur le curé, soupira mielleusement M. Anatole, vous êtes si optimiste !

— Il est préférable de voir en beau qu'en laid, maître Anatole, répliqua le prêtre. Ce que je puis affirmer, c'est que cette jeune fille a déjà toutes mes sympathies, et je l'ai vue à peine. Quelle dignité ! quelle réserve ! et aussi quelle pureté de langage !

— Enthousiaste ! murmura madame Lobeau.

— C'est possible, madame ; mais si je suis séduit, vous le serez bientôt tous, j'en suis sûr.

—Je l'espère bien, monsieur le curé, et c'est parce que je l'espère, que je vais lui confier ma fille. Vous connaissez mes principes ; il faut que les renseignements fournis sur mademoiselle Verneuil soient excellents, pour que lui aie ouvert ma maison.

—Où a-t-elle été élevée ? interrogea madame de Blanchemin.

—Aux " Oiseaux."

—Aux " Oiseaux " ! répéta la baronne.

—Eh ! oui, chère. Les parents jouissaient, paraît-il, de quelque aisance ; des malheurs imprévus, les ont ruinés, et Mademoiselle Verneuil est restée orpheline. Ces coups successifs ont bouleversé la pauvre petite ; aussi, la supérieure des " Oiseaux " me prie de ne jamais lui parler de son passé. Je m'y suis engagée. On la dit très-instruite, et les éloges ne tarissent pas sur ses qualités.

—Cette fille est un vrai trésor, dans ce cas, minauda la baronne.

—A l'œuvre je l'apprécierai.

—Et vous remercieriez le ciel de vous l'avoir envoyée, répartit le curé.

—J'accepte le pronostic, monsieur le curé, répliqua madame Lobeau.

—*Qui vivra verra*, prononça sentencieusement M. Anatole.

—Et applaudira, continua l'abbé Saturnin. Où donc est M. Philippe ?

\* —A l'approche de la calèche, il a fait un demi-tour à gauche, cria M. Gaston en courant après son cerceau.

—Toujours le même ! soupira la vieux prêtre.

—Un vrai sauvage que, mesdames, nous avons le don de mettre en fuite, reprit gaiement madame de Blanchemin. Une femme : C'est pour lui un épouvantail ! Quelle éducation vous lui avez donnée, chère !

—L'éducation fait-elle les sympathies et les antipathies, ma bonne amie ? Je serais curieuse de savoir qui pourrait imposer son goût à Philippe, répondit en souriant madame Lobeau de Fineste.

—Ni madame de Lacaute, ni moi, à coup sûr, réfuta madame de Blanchemin. Avouez que vous avez sur lui un empire ! . . . . .

—Allons donc ! vous voulez rire, chère ! C'est moi qui fait ses volontés.

—Et lui les vôtres . . . sans s'en douter . . . et il fait bien, conclut madame de Blanchemin.

Ces mots furent échangés le rire aux lèvres, d'une façon courtoise et charmante, avec un accent plein de caresses et aucune nuance d'épigramme. Madame de Blanchemin et la baronne prenaient en même temps congé de leur bonne amie qui, suivie du curé qu'elle gardait à dîner et de M. Anatole, rentra enfin chez elle. La cloche sonnait le repas du soir.

## XIX

### LA SOEUR ET LE FRÈRE.

Madame Lavinie Lobeau de Fineste était alors une femme de quarante-cinq ans. Très blonde, le teint fade, la peau impressionnable, l'œil gris-bleu, la figure longue, si mince qu'on l'eût dite applatie entre deux portes, la bouche toujours souriante, aux lèvres peu apparente ; la physionomie, la voix, le regard, toute la personne empreinte d'une douceur infinie. On la disait pieuse. Était-ce de la vraie piété ? secret entre le ciel et elle. On vantait sa charité libérale : ne se faisait-elle pas trop au grand jour ? son défaut de coquetterie : n'avait-elle pas intérêt à montrer ses cheveux blancs ? son amour du bien et de la justice : qui ne se pare d'un semblable amour ? son désintéressement : en avait-elle donné des preuves ? son dévouement sans bornes : on ne l'ignorait peut-être pas assez. Chacun la paraît à l'envie de ce magnifique assemblage que couronnait une bonté, paraît-il, sans égale. Elle était l'amie de tous, et le curé lui-même voyait en elle l'idéal de la femme sérieuse, de la mère de famille.

Elle avait quinze ans lorsque naquit son frère. Elevée jusque-là en héritière, elle se posait comme devant ses jeunes compagnes moins heureuses ou moins bien partagées qu'elle sous le poids mort de la fortune. La naissance de Philippe transformait sa position, on le lui fit sentir.

Que se passa-t-il dans cette nature en apparence si calme ? Mystère. Elle se savait fiancée par ses parents au vicomte Hector de \*\*\*, son mariage était même fixé au sei

zième anniversaire de sa naissance. Cet anniversaire passa sans amener dans sa vie le changement attendu, sinon désiré : elle n'était plus héritière ; delà la rupture.

Philippe venait à ravir. Pour lui, son père faisait les plus beaux rêves auxquels la jeune fille semblait s'associer. Madame de Fineste mourut. L'enfant avait trois ans. Dès lors la grande sœur remplaça la mère absente et s'attacha si bien à Philippe que, même pour son éducation, elle ne voulut jamais s'en séparer. De mariage, il n'en fallait pas parler. Pourtant, à la mort de son père, elle consentit à épouser M. Lobeau. De mauvaises langues prétendirent que c'était pour ses millions. Elle les laissa dire et vécut comme par le passé à Fineste. Son frère avait quatorze ans. Jusque là l'abbé Saturnin s'était seul occupé de son instruction. On lui donna un précepteur fort pédant, très-peu savant, sans énergie et absolument dépourvu de cette intelligence qui pénètre et élève à son contact.

Philippe continua sa vie à travers champs, traitant *in petto* son précepteur d'imbécile, et trouvant fort désagréables ses tête-à-tête forcés avec les grecs et les latins.

Il fit peu de progrès. Qu'importe ! il n'avait pas quitté sa bonne sœur.

A trente sept ans, madame Lobeau de Fineste, — elle avait voulu conserver son nom de jeune fille —, était veuve et chargée de deux enfants : un garçon de six ans, une fillette de quatre. Philippe en avait vingt-deux. C'était alors un garçon bien planté, aussi brun que sa sœur était blonde, grand chasseur, détestant le monde qu'il ne connaissait pas, lisant quelque peu, *paressant* beaucoup, aimant la solitude, vif et enjoué à l'occasion, d'une brusquerie un peu rude, d'une franchise proverbiale, adorant ses neveux et vivant très-retiré.

Aspirait-il à d'autres horizons ! Nul n'aurait pu le dire.

La triste veuve, calme et forte dans sa douleur, les yeux encore rougis par de récentes larmes, fit appeler son frère dans la chambre mortuaire, et là, devant le corps rigide et froid de son mari :

— Philippe, dit-elle au jeune homme, me voilà seule désormais, et mes enfants orphelins. Mon mari, leur père, ne peut plus rien pour nous. Que vont devenir ces pauvres chers êtres ?

— Ce que je suis devenu, moi.

— Sans doute, ami, mais tu oublies qu'ils sont trop jeunes pour veiller l'un sur l'autre.

— Et toi !

— Moi ! une femme ! brisée par cette épreuve, si j'allais leur manquer aussi !

— Si ! si, on va loin avec cela ! je ne compte donc pas ?

— O mon ami ! fit-elle d'un ton de doux reproche. Je me sens ; je ne pourrai jamais faire pour eux ce que j'ai fait pour toi, et si tu te maries, ils seront tout à fait orphelins.

A ce mot, *si tu te maries*, Philippe ouvrit ses grands yeux clairs et brillants. Jamais sa sœur n'avait tenu un tel langage. Se marier, lui ! allons donc ! si sa sœur eût été moins affligée, il aurait cru qu'elle plaisantait. Se marier ! enchaîner sa liberté ! Ainsi qu'on le répétait autour de lui sans cesse ; quelle folie qu'une pensée semblable !

— Ma franchise t'étonne, mon ami, poursuivit la sœur d'une voix dolente ; je te la dois. Tu es jeune, qui sait ce que te réserve l'avenir ! Le mariage n'est pas une nécessité, surtout, lorsque, comme toi, on a une famille tendrement aimée ; mais une occasion, un rien vous entraîne. Je me suis bien mariée, moi, alors que l'âge des illusions était passé. C'était pour te donner un protecteur.... Tu es un homme aujourd'hui, tu n'as plus besoin d'appui, mais mes enfants, mes pauvres enfants !....

— Sois tranquille ; je suis là !....

— Eh quoi ! tu consentirais à remplacer leur père ?

— Ne viens-tu pas de me dire qu'il avait remplacé le mien ?

— Philippe ! Philippe ! mon mari te bénit pour cette bonne parole, pour cette belle action.

Et elle le couvrait de baisers et de larmes. Le jeune homme, ému et ne voulant pas le paraître, se dégageant de son étreinte, se disposait à sortir.

— Où vas-tu ? lui demanda-t-elle tremblante encore.

— Voir nos enfants.

Et il disparut.

Il y avait huit ans de cela. Philippe ne s'était pas marié. Sa sœur avait pour lui la déférence que l'on a pour le chef de la maison. De son côté, il lui laissait le soin de l'administration générale des biens, ne décidait rien sans elle, la consultait pour tout et ne croyait bien fait que ce qu'elle avait décidé de faire.

—Je n'y entends rien, disait-il gaiement. Que ferais-je sans elle ? Les enfants le traitaient en *papa*. Cela le faisait rire.

## XX

## PHOTOGRAPHIE TYPIQUE.

M. Anatole n'est ni laïque, ni ecclésiastique ; il est pourtant consouané. Resté au séminaire d'Orléans, aux frais d'un digne prêtre, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, au moment de prononcer ses vœux, il a reculé, et, les yeux baissés, la physionomie désolée, il a déclaré à son directeur qu'il avait peur, qu'il se sentait défaillir devant la grandeur du sacerdoce, qu'il craignait de manquer de zèle pour sauver les âmes qui lui seraient confiées, qu'il désirait enfin, quelques années encore, s'assurer de sa vocation. Il est sorti du séminaire et est entré chez madame Lobeau de Fineste en qualité de précepteur. Celle-ci a exigé qu'il conservât la soutane ; il a acquiescé à cette demande avec empressement, et, depuis trois ans qu'il vit au château, nul n'a eu un reproche à lui adresser.

Fort instruit, fort intelligent du reste, il a su vite apprécier son entourage et est devenu presque *l'alter ego* de la maîtresse de la maison. Ce n'est pas sans déplaisir qu'il voit arriver l'institutrice et cela n'a pas dépendu de lui si cette question a manqué d'être ajournée indéfiniment. Mais madame Lobeau s'étant expliquée catégoriquement, il a convenu avec elle que mademoiselle Hermine ne sera bientôt plus une fillette, et qu'il est plus convenable qu'elle termine son éducation avec une femme plutôt qu'avec lui ; non à cause de lui, pour le monde. Il ne peut pourtant pas se défendre d'une secrète appréhension en attendant celle, qu'à part lui, il appelle sa rivale.

—Elle sera bien forte, pense-t-il, si elle me supplante auprès de madame.

M. Anatole serait-il un envieux ? un ambitieux ? Qui sait ! Il en a la tête, la physionomie, les lignes. Et cependant, si gracieux et si pacifique ! l'air si naturellement désintéressé ! On dirait qu'il se modèle sur sa maîtresse ; seul, son ton persifleur l'en fait dif férer parfois. Il se reprend aussitôt et tâche d'effacer l'impression produite. Il y réussit souvent, il a tant d'esprit M. Anatole ! La baronne Emeric de Lacaute et madame de Blanchemin en raffolent. Rassurez-vous ! L'une a cinquante-cinq ans et l'autre soixante. Chacune a sa prétention, il est vrai. La baronne se croit éternellement jeune et se pare comme une jeune fille : robes claires, étoffes chatoyantes, chapeaux printanniers, naïvetés de pensionnaire, la baronne est la plus aimable des créatures, doublée d'un mari grognon, un ex-beau qu'elle laisse au coin du feu, et d'un délicieux havanais qu'elle papillotte dorlote, bichonne, enrubanne comme le ferait une mère idolâtre pour son enfant de prédilection. Elle tient en haute estime sa *bonne amie*, madame Lobeau de Fineste, mais elle ne comprend pas qu'une femme passe sa vie à s'occuper de rentes, de fermages, de chiffres, etc.

—Qu'importe, dit-elle, un peu plus, un peu moins de revenus ! On se laisse voler sans faire semblant d'y prendre garde, qu'est-ce que la petite différence ? Un grain de sable enlevé au désert ; cela vaut bien la quiétude dont on jouit.

La femme est faite pour plaire, avant tout elle doit se plaire ; tel est son principe invariable. De là le soin qu'elle prend de sa personne, la recherche minutieuse de sa mise, son goût prononcé pour ce qui est fantaisie, nouveauté, mode, agrémentation.

—Soyons toujours sous le prisme si nous voulons régner, minaude-elle en préchant d'exemple. Aussi, malgré ses onzes lustres bien sonnés, est-elle la *lionne* de la contrée.

Madame de Blanchemin est la femme-homme d'affaires. Elle cause politique, économie sociale, agriculture, commerce, industrie, médecine ; prononce avant les juges, se met à la disposition de tous et prétend que ses lumières ne lui ont jamais fait défaut. Sa voix forte semble faite pour commander ; l'ensemble de sa personne a quelque chose de viril qui étonne d'abord, sa verve est inépuisable. Avec son fonds de sensibilité et l'élan de bonté qui la caractérisent, elle doit faire une excellente amie. Elle se dévoue, en effet, avec exaltation, mais, voilà le correctif, elle a le défaut des qualités portées à l'extrême.

Elle a deux filles, toutes deux mariées, l'une à Tours, l'autre à Angers ; toutes deux grand-mères, toutes deux, son vivant portrait. Mêmes allures, même ton tranchant, même caractère, même vigueur de corps et d'esprit. Ce qui, sans doute, n'a pas permis la vie en commun. De loin, que de caresses échangées !

Veuve, madame de Blanchemin vit sur ses terres, et sa meilleure relation est, sans contredit, celle des Fineste. Elle parle avec enthousiasme de la maîtresse du logis. L'aime-t-elle ? La question est vraiment indiscreète.

## XXI

## LE PASSÉ DEVANT L'AVENIR.

Le lendemain de son arrivée, Fernande, reposée et plus calme, regardait, de la croisée de sa chambre, ces lieux où elle allait vivre. Le jour commençait à peine à poindre à l'horizon ; l'air pur et vif était chargé d'émanations embaumées ; au loin, la vue se délassait sur un océan de verdure aux nuances fortes et changeantes que le vent semblait caresser à peine ; de tous côtés, les dernières fleurs se hâtaient d'éclorre, les oiseaux de gazouiller en frôlant, du bout de l'aile, les feuilles sèches, au parfum indéfinissable, dont Pautomme ouate son lit ; on entendait les murmures lointains de la Vienne dominant les mille bruits de la nature au réveil.

Il y avait longtemps, des années, que Fernande n'avait contemplé un pareil spectacle. Chaque son qui traversait l'espace, chaque aspect, chaque perspective lui rappelait son enfance heureuse et enviée, ses joies effacées, sa gaieté insouciance, son bonheur inconnu, le plus grand, le meilleur, parce qu'il n'est point cherché. Aujourd'hui, tout avait disparu ; il ne lui restait que sa jeunesse, mais déjà décolorée sous les coups de l'adversité. Aujourd'hui, plus de mère, de père, de famille de serviteurs, de fortune, plus rien. Ces étrangers, que seraient-ils pour elle ? Bons, peut-être, tout le lui faisait présumer ; et pourtant, elle avait peur. De qui ? Elle l'ignorait. Elle avait assez souffert pour ne pas redouter la souffrance, aussi, ne se rendait-elle pas compte de l'espèce de crainte qui la paralysait. Cette vie qui s'offrait à elle était si nouvelle ! Pourrait-elle se plier aux exigences d'une position aussi dépendante ? Il le fallait. C'était le pain, le sang, l'existence de son père, et, quoi qu'il en coûtât, elle se devait à ce devoir.

Elle avait dû faire un énergique appel à la raison du gentilhomme, lui faire comprendre que c'était le seul moyen de salut, avant d'obtenir son adhésion. Il l'avait donnée, espérant un changement imprévu dans leur situation, et, se proposant bien de faire ses efforts, de tenter l'impossible pour pouvoir la rappeler auprès de lui. Malgré les objections générales qui tendaient à lui prouver que Fernande de Valdepine ne serait que plus touchante et plus respectée, la jeune fille dut prendre le nom de Verneuil, d'une seigneurie qu'elle possédaient ses pères. En outre, et pour prévenir les commentaires, elle ne devait écrire au duc que sous le couvert du docteur. Avec celui-ci, Fernande avait convenu qu'elle enverrait deux mille francs de ses appointements, trouvant les cinq cents francs qui lui restaient suffisants et au-delà pour pourvoir à son entretien. L'excellente madame Alfaut avait voulu absolument s'occuper des bagages de sa jeune amie, qui, à son arrivée à Fineste, ne fut pas peu surprise de trouver sa garde-robe simplement mais confortablement remontée. Au souvenir des preuves d'intérêt qu'elle avait reçues, des obligations qu'elle avait contractées, la jeune fille s'accusa de lâcheté pour avoir cédé à sa tristesse, et promit bien de se tenir à l'avenir à la hauteur de sa mission.

## XXII

## LA PREMIÈRE ÉCOLE DE FERNANDE.

—Déjà sur pied, mademoiselle ! disait une demi heure plus tard, la mère d'Hermine, de sa voix la plus douce, du parterre où elle jardinait.

—Je pourrais faire la même exclamation, madame, répondit Fernande.

—Je suis une campagnarde, moi, à mes jours, pourtant. Mais vous. . .

—Moi, madame, il y avait là de quoi m'attirer, fit-elle en parcourant de l'œil le jardin qui se dessinait à ses pieds.

—Êtes-vous reposée, et vous aurons-nous à déjeuner ce matin ?

—Oui, madame. Hier soir, j'ai dû me faire excuser. Je n'en pouvais plus. Si vous le permettez, j'entrerai en fonctions dans la journée ; j'ai hâte de faire plus ample connaissance avec ma jeune élève.

—Vous êtes libre, mademoiselle. Il sera bon pourtant de vous entendre avec monsieur Anatole. C'est lui qui, jusqu'ici a dirigé ma fille et . . .

—Je suivrai ses conseils, madame.

—Voilà qui est parfait. Je vais vous envoyer Hermine ; elle vous conduira à la salle d'étude.

Madame Lobeau de Fineste entra dans la maison. Peu après, Fernande entendit une tempête de cris et de larmes dans une pièce voisine. Reconnaisant la voix d'un enfant, elle quitta sa chambre craignant un accident. C'était mademoiselle Hermine, poursuivant sa bonne qui voulait l'habiller, et criant, à tue-tête, qu'il n'était pas l'heure de l'étude, qu'elle ne voulait pas obéir, que si son institutrice croyait lui faire la loi, elle se trompait qu'elle était la maîtresse puisqu'elle la payait, et conséquemment, agirait à sa guise. Fernande n'osait avancer. Elle était là, pétrifiée par cette colère, lorsque madame Lobeau parut à l'extrémité du couloir-

—Qu'est-ce ? demanda-t-elle.

—Je ne sais, madame ; à ce bruit j'ai craint un malheur.

—Je comprends, interrompit la mère. C'est cette petite fille qui fait des siennes. Elle est si vive ! si nerveuse ? Cela la met dans des états.

—Si l'on essayait . . .

—Elle n'entendra rien en ce moment. Elle veut ce qu'elle veut ; la contrarier, c'est la rendre malade, et je serai forcée de gronder sa bonne qui n'a pas su lui expliquer ce que j'avais demandé.

Fernande était stupéfaite d'une telle condescendance et d'un semblable aveuglement.

—Venez, poursuivit madame Lobeau, nous calmerons cette pauvre enfant.

Elles entrèrent chez mademoiselle Hermine. Celle-ci, à demi-nue, les cheveux en désordre, l'œil menaçant, la figure empourprée et ruisselante de larmes, lançait, en ce moment, un soufflet à la malheureuse servante.

A la vue de sa mère, ses cris redoublèrent : elle se tut en apercevant Fernande et courut se réfugier dans les bras de madame Lobeau. Elle murmurait en sanglotant :

—Je ne veux pas étudier, ce n'est pas l'heure et je n'étudierai pas.

—Tu as raison fillette, ne pleure plus, cela te fait mal ; tu étudieras quand tu voudras.

—Je savais bien que Nicette mentait. Tu la gronderas, ou je la mets à la porte.

—Je la gronderai, ma chérie. Laisse-toi habiller ; tu vas t'enrhûmer.

—Tant pis ! ce sera Nicette qui en sera cause. Je ne veux pas qu'elle m'habilte.

—Je vais t'envoyer Françoise.

—Non, toi !

—Mais, mignonne ? . . .

—Toi, je veux que ce soit toi, répéta avec irritation la capricieuse enfant.

—Il ne faut pas dire, je veux, à sa mère.

—Ne le dis-tu pas ?

—C'est différent, ma fille. Allons, sois sage, ou mademoiselle Fernande aura une triste opinion de toi

—Cela m'est bien égal, murmurait-elle entre les dents.

—Vous faites de la peine à madame votre mère, insinua Fernande.

—Oh ! que non ! Elle sait qu'on ne doit pas me contrarier.

—Quand vous étiez toute petite fille, c'est possible. Mais à présent . . .

—A présent, on doit m'obéir

—On vous obéira si vous obéissez.

Mademoiselle Hermine, étonnée, regarda son institutrice pour savoir si elle parlait sérieusement. C'était la première fois qu'on lui répliquait de la sorte. Après une seconde de réflexion elle reprit vivement.

—Ceux que l'on n'a pas payés n'ont pas le droit de commander à ceux qui les paient. N'est-ce pas vrai, maman ?

Madame Lobeau, un peu honteuse, peut-être, balbutia une réponse que nul ne put entendre. Fernande eut un inexprimable serrement de cœur en pressentant les difficultés et les périls de sa mission. L'imprévoyante mère procédait rapidement à la toilette de sa fille. Elle se sentait gênée devant Fernande. Aussi lui dit-elle avec embarras :

—Vous devez porter sur Hermine un sévère jugement, mademoiselle. Elle est bien jeune, c'est ce qui me fait l'excuser.

Fernande n'osa répondre. Quoi qu'elle eût dit, elle aurait heurté, bien sûr, cet amour-

propre maternel. Mademoiselle Hermine riait déjà à travers ses larmes mal effacées. Elle regardait furtivement son institutrice pour deviner l'impression produite. Fernande, impassible en apparence, ne laissait rien percer de ces pensées. L'enfant conclut qu'elle restait la maîtresse.

## XXIII

## PRÉCEPTEUR ET INSTITUTRICE

Le château de Fineste est situé sur les bords de la Vienne, entre Loches et Chinon, à quelques kilomètres du village de \*\*\*. C'est un respectable débris des temps passés sur lequel la révolution a posé sa massue. Il ne reste de l'ancien manoir qu'un vieux donjon fièrement debout sur lequel s'appuie, avec une certaine coquetterie, une construction moderne à l'aspect seigneurial. Douze colonnes de l'ordre jorique en décorent la large façade, et supportent un balcon immense que nos pères eussent envié. Les ouvertures, dans le style ogival, sont belles, les pièces spacieuses, les couloirs bien percés. Deux terrasses arrondissent leurs flancs, chargés de fleurs, de chaque côté du bâtiment formant saillie, et aboutissent, par des degrés, à un jardin soigneusement entretenu. Celui-ci se perd dans un parc ombragé d'arbres de haute futaie qu'un petit bois entoure d'une ceinture de feuillage. Ce séjour est réellement charmant ; on doit y vivre heureux et calme, et pourtant, Fernande, seule enfin un moment, se promène tristement songeuse.

Aurait-elle trop présumé de ses forces et la scène de mademoiselle Hermine lui fait-elle appréhender des jours orageux ? Qui sait ! Voici monsieur Anatole. Quel aimable sourire et quel bienveillant bonjour !

— Je suis bien aise de vous voir, mademoiselle, dit-il à Fernande. Madame Lobeau m'a chargé de vous mettre au courant des habitudes de nos élèves. Peut-être trouverez-vous que les récréations sont longues eu égard au temps employé au travail ; il faut savoir se contenter de ce que l'on peut obtenir.

— Et l'autorité du maître, monsieur !

— N'est-elle pas souvent un mythe, mademoiselle ?

— Cela ne doit pas être, monsieur. L'enfant doit obéir, ou sinon . . . . .

— Sinon ?

— Vous savez mieux que moi ce qui en résulte. Qu'a fait jusqu'ici mademoiselle Hermine ?

— Pas grand chose. Elle est intelligente, elle réparera vite le temps perdu.

— Il y a donc du temps de perdu ?

— Il y en aura bien d'autre, soyez-en persuadée. Qu'importe ! elle est riche, elle sera jolie, aura de l'esprit à en vendre, que faut-il de plus à une femme ?

— Ce qu'il faut, monsieur ! exclama Fernande stupéfaite, une instruction solide et variée.

— A quoi bon ! pour causer chiffons, futilités, c'est bien la peine, vraiment, de captiver ces chères mignonnes pendant des années.

— Vous voulez rire, monsieur ; vous sentez aussi bien que moi l'utilité de l'instruction pour la femme. Il y en a beaucoup, il y en a trop de celles dont vous parlez. Que fait-on de ces poupées ? On est bientôt las d'admirer une jolie statue. La femme doit dire autant à l'esprit qu'au cœur de l'homme ; elle doit être sa compagne de toutes les heures ; elle ne la sera réellement, complètement, que si son intelligence peut se mettre en contact avec cette intelligence.

— C'est une utopie, mademoiselle, et la femme y perdra sûrement.

— Je ne le crois pas, monsieur ; je crois au contraire pouvoir affirmer que la famille y gagnera et la société aussi.

— Que de grands mots, mademoiselle !

— Ils sont vrais, monsieur. Donnez-nous de l'instruction et vous vous plaindrez moins de notre légèreté, de notre coquetterie de nos travers.

— Soit, mademoiselle ! et nous vous ouvrons à deux battants les portes des académies. Le monde en marchera-t-il mieux ?

— Vous déplacez la question, monsieur. Dieu me garde de rêver pour la femme un avenir hors de la famille ! Non ! ce que je veux, c'est la femme sérieusement instruite. Elle

est riche ! elle est jolie ! elle est jeune ! La jeunesse, la beauté, la richesse s'en vont, l'instruction reste ; elle soutient dans l'épreuve, et, appuyée sur la religion, elle communique une force que nous ne connaissions pas. Voilà la véritable égide.

Mais tout cela ne m'apprend pas ce que sait mademoiselle Hermine, ni ce que l'on veut que je fasse d'elle. Pas une ignorante, à coup sûr.

—Encore moins un bas bleu, mademoiselle, ajouta en riant, moitié sérieusement, M. Anatole.

—Je tâcherai d'en faire une femme comme je l'entends, comme vous l'entendez aussi, sans doute, car je vois bien que ceci n'est qu'une plaisanterie.

—Parfait, mademoiselle ! Je m'aperçois que nous nous comprenons à merveille. J'ai la besogne la plus rude. Un garçon doit terminer ses études, et les examinateurs ne plaisantent pas. Mais vous ! La fillette en saura toujours assez, surtout si elle suit vos conseils, conclut-il en quittant Fernande avec le plus gracieux des sourires.

—Je la surveillerai, pensait-il. Il ne faut pas deux maîtres ici . . . Bah ! la petite lui donnera assez de besogne !

## XXIV

### FERNANDE DEVANT SES JUGES

Fernande eut bientôt pris les habitudes de la maison. Madame Lobeau de Fineste était avec elle d'une convenance parfaite ; les enfants la redoutaient quelque peu ; M. Anatole accordait son ton à celui de la maîtresse du logis ; l'abbé Saturnin ne l'appelait que sa jeune amie ; madame de Blanchemin ne lui épargnait pas ses conseils, et la baronne de Lacaute daignait parfois la consulter sur un article de modes ; seul, M. Philippe de Fineste la laissait à l'écart. On eut dit qu'elle ne vivait pas pour lui, tant il semblait n'avoir pas conscience de sa présence. Depuis plusieurs mois qu'elle était installée au château, il ne lui avait jamais parlé. On se demandait même s'il l'avait regardée.

—Sait-il comment elle est ! minaudait la baronne.

—J'en serais surprise ! opinait madame de Blanchemin.

—Il abhorre les femmes, chère !

—Parce qu'il ne les connaît pas. Qui voit-il ? Nous, quelquefois. Avouez que nous ne sommes plus jeunes et que nous ne pouvons guère enflammer une imagination. Pardon, chère, j'oubliais . . . Je devrais dire moi . . . articula malicieusement madame de Blanchemin en voyant la baronne assez émue. Le sort a favorisé Lavinie en ne lui donnant pas une de ces jolies parisiennes, pétillantes d'esprit et de malice, gracieuses, charmantes créatures qui feraient tourner les plus fortes têtes. Mademoiselle Fernande est l'institutrice qu'il lui fallait : pas belle d'abord. Elle a des yeux, c'est vrai.

—Ils sont mornes

—Parce qu'elle est triste et que rien encore n'est venu les animer.

—Elle est d'une maigreur qui la rend anguleuse. Sa peau est couleur de bistre. Avec cela une certaine distinction.

—La distinction des femmes maigres (madame de Blanchemin adore le type des romaines).

—Un joli accent et la voix très-musicale.

—J'en conviens ; elle parle si rarement qu'il est permis de l'ignorer.

—On la dit fort instruite.

—C'est son état.

—Elle est bien élevée et sa politesse est exquisite. Un peu raide, peut-être, pour une fille dans sa position . . . . .

—Je ne déteste pas cela.

—Quand on a des rentes, soit, mais lorsqu'on n'a rien.

—Raison de plus.

—Allons donc ! Voyez M. Anatole.

—Lui ! c'est bien différent. Il est homme d'abord et sait faire son affaire. Le voilà indispensable. En sera-t-il jamais ainsi de mademoiselle Fernande ? Ce n'est guère probable.

—On en est satisfait, pourtant ?

—Très-satisfait. Mais elle n'a qu'un pied dans la maison, elle y est toujours étrangère.

Notre bonne amie la traite bien en la tenant à distance, sans doute parce que cette pauvre petite ne sait pas être assez de son avis.

—Vous remarquez tout.

—Il faut être ainsi avec Lavinie. Elle a toujours l'air de vouloir ce que vous voulez, mais elle agit à sa guise. Il n'y a que sa fille qui la fasse marcher. Mademoiselle Fernande prétend qu'on la gâte et croit qu'il est de son devoir de la transformer. C'est une noble tâche ; elle pourra s'y briser. Lavinie lui donne par fois raison ; elle essaie de tenir ferme comme elle ; qu'Hermine pleure, tout est oublié, et l'institutrice n'est plus bonne à rien. On ne le lui dit pas, on le lui fait sentir, ce qui est quelquefois plus dur. J'ai surpris parfois des larmes dans ses yeux, que Lavinie se gardait de voir.

—Méchant !

—Je suis franche, chère. Notre amie est une maîtresse femme seulement elle n'entend rien à l'éducation des enfants.

—Elle serait trop parfaite, aussi.

—Vous avez raison. Je ne lui connais pas un défaut, il lui faut bien cette faiblesse.

## XXV

### LES ÉPREUVES

On peut conclure de ce qui précède que Fernande n'était guère heureuse dans sa nouvelle position. Elle avait à lutter d'une façon ou d'une autre contre la plupart de ceux qui l'entouraient. Sa jeune élève eut suffi à elle seule à lui taire prendre son poste en horreur. On connaît les enfants gâtés. Les réformer, c'est la plus terrible des choses. Fernande n'avait pas la prétention d'arriver à une réforme absolue, c'eût été insensé de sa part ; elle voulait faire son devoir ; de là bien des épreuves, qui, plus d'une fois, lui arrachèrent des larmes dans le secret de la solitude. La petite fille poussée, peut-être par le doux Anatole, était constamment en révolte contre son institutrice. Elle espérait la lasser, et, ne pouvant y parvenir, il n'est rien qu'elle n'inventât pour la mettre au supplice. M. Anatole plaignait tout haut Fernande et lui prodiguait ses conseils. Il est probable qu'il avait deux manières de voir, car, s'il eut été donné à Fernande de toujours l'entendre, elle aurait ouï plus d'une fois des propos qui auraient pu ne pas être de son goût. Mais M. Anatole savait si bien combiner ses effets, que la jeune fille devait toujours ignorer ce va et vient d'opinions. Un je ne sais quoi d'instinctif l'arrêtait pourtant que le précepteur n'était pas de ses amis, alors que les apparences prouvaient le contraire. Aussi se tenait-elle sur la réserve, sans toutefois le faire sentir. M. Anatole essayait bien de pénétrer l'intime de sa pensée ; il n'y pouvait parvenir, précisément parce que, n'ayant rien à cacher, Fernande était toujours elle-même.

Quant à madame Lobeau de Fineste, elle paraissait accorder à l'institutrice une tendresse quasi maternelle que le temps développait encore. Pourquoi donc Fernande ne se jetait-elle pas dans ses bras ? Pourquoi ne jouissait-elle pas de cette affection qui semblait ne demander que le partage ? Pourquoi ne se faisait-elle pas l'amie de cette femme si universellement aimée ? Le cœur de Fernande restait muet, non pas insensible. Elle l'accusait parfois, essayait de le faire vibrer à l'unisson de celui de madame de Fineste ; elle n'y pouvait parvenir. Il y avait entre ces deux femmes une barrière invisible que la pauvre Fernande cherchait vainement à franchir.

—Différence d'âge, pensait-elle, de position. Elle n'était que l'institutrice de sa fille et devait s'effacer ; c'était son rôle. L'affection de madame Lobeau avait quelque chose de protecteur qui arrêtait son élan. Elle était bienveillante, c'est vrai, ne l'était-elle pas pour tous ? Fernande l'estimait, la vénérait, elle aurait voulu pouvoir l'aimer de cette tendresse qu'elle devinait, qu'elle pressentait. Impossible !

Aussi, vivait-elle dans ce milieu comme dans un desert. Et l'on croyait qu'elle ne sentait rien par qu'elle restait repliée sur elle-même, parce qu'elle ne se dépensait pas au hasard, qu'elle concentrait ses aspirations. Ce n'est pas ainsi qu'elle aurait été avec madame Alfaut et son excellent mari ! D'où venait cette différence ? Elle était leur égale et là, quoi qu'on fit, elle restait leur subordonnée. Une inflexion de voix, un regard, un sourire même, tout le lui rappelait alors qu'elle n'y songeait plus.

Oui, ce qui la séparait de madame Lobeau, c'était l'argent qu'elle en recevait.

Fernande avait fait abnégation d'elle-même. Lorsqu'elle était trop vivement atteinte elle invoquait le souvenir de son père, les heures de profonde détresse, de dénûment absolu, et elle reprenait courage. Sa fierté avait été soumise à plus d'une épreuve, la malheureuse enfant avait courbé la tête et supporté l'humiliation sans se plaindre. Jalosée des domestiques qui enviaient sa supériorité et l'espèce de considération dont elle jouissait dans le château, elle était en butte à leurs incessantes tracasseries, et se vit forcée, plus d'une fois, de se faire violence pour ne pas les faire admonester sévèrement.

—Ne dirait-on pas une grande dame, murmurait, à l'office, Nicette, la femme de chambre d'Hermine. Elle commande comme si elle y était habituée ! Et ça vous a des habitudes de princesse ! Avec cela un aplomb, un calme, que c'est à vous faire mourir de rage ! rien à répliquer ; il faut obéir. Pas moyen de lui donner une petite colère.

—Ce n'est pas ta faute si tu n'y parviens pas ; répliquait Jacques, le cocher. A sa place.....

—Eh bien ! quoi ! à sa place, que ferais-tu ?

—Dam ! je me vengerais !....

—Elle est bien trop fière.

## XXVI

### DU MARIAGE.

Philippe de Fineste avait enfin rompu avec ses habitudes. Il restait quelquefois au salon, et, chose qui ne lui était jamais arrivée depuis la venue de Fernande, il prenait part à la conversation. Il n'était pas savant, mais son jugement était droit et sa phrase originale ne manquait ni d'imprévu, ni d'a-propos. Son esprit était juste ; il voyait vite et bien, et s'exprimait avec une chaleur qu'on n'aurait pas soupçonnée. Fernande l'écoutait avec plaisir et causait volontiers avec lui. Les soirées, depuis qu'il y participait, étaient moins monotones et moins longues ; le rire les animait ; elles se terminaient souvent, soit par un morceau de piano exécuté par Fernande, soit par un morceau de chant qu'elle disait avec un goût parfait et une remarquable expression. C'était M. Philippe qui choisissait. Personne n'avait à s'en plaindre ; il le faisait avec le tact merveilleux de l'artiste.

—Que mon oncle devient aimable ! s'écriait la folle Hermine.

—Un miracle s'est accompli ! disait sentencieusement madame de Beauchemin. A qui la gloire ? Pas à moi, bien sûr. Peut-être à vous, baronne.

—J'en serais flattée, vraiment. J'avoue que j'ai fait bien peu pour réussir.

—Allons donc ! n'êtes-vous pas irrésistible ?

—Si je le suis, depuis longtemps il aurait pu s'en apercevoir.

—Cela a été un peu long, j'en conviens. Qu'en dites-vous, Lavinie ?

—Mieux vaut tard que jamais, chère, répliqua madame Lobeau avec un de ses plus gracieux sourires.

—Ainsi donc, vous reconnaissez le changement ? continua madame de Blonchemin.

—Et je m'en félicite, ma bonne amie, répondit Lavinie.

—Regardez-le ! Quelle différence de mise, d'attitude, de physionomie même. Je ne l'ai jamais vu si bien. Et sa conversation !

Autrefois, il répondait par monosyllabes.

—Il est ainsi lorsqu'il ne connaît pas les gens.

—Aujourd'hui, poursuivit madame de Blonchemin sans prendre garde à l'interruption, il est charmant..... à ses heures.

Et elle regarda malicieusement la baronne qui répliqua :

—Je suis de votre avis, chère.

Et se tournant vers madame Lobeau :

—Prenez garde, ma bonne amie ! Philippe me plaît fort et... si je devenais veuve... je me déciderais probablement à l'épouser. Voudriez-vous d'une belle-sœur ?

—Philippe est libre, madame, répondit doucement madame Lobeau. Une seule chose l'empêche de se marier.

—Quoi donc ? exclamèrent les deux amies.

—Son horreur des femmes et du mariage.

—Que d'autres ont pensé comme lui et se sont décidés à la fin ! soupira la baronne en pensant à son vieux mari.

—C'est possible ! ajouta madame Lobeau avec un calme souverain.

Que discutez-vous si chaudement, monsieur le curé ? demanda-t-elle à l'abbé Saturnin assis non loin de là entre Fernande, Philippe et Anatole.

—Une question bien grave, madame, répondit le prêtre.

—Laquelle ?

—Celle du mariage.

—Et vous dites ?

—Que le mariage est la plus sainte, la plus sage des institutions.

—Vous êtes tous d'accord ?

—Avez des nuances, madame.

—Seulement ?

—N'est-ce pas assez ? M. Anatole prétend qu'il faudrait un noviciat pour entrer dans l'ordre ; or, comme le noviciat est impossible, on doit s'abstenir.

—C'est prudent ! murmura en souriant madame Lobeau. Et Philippe ?

—M. Philippe serait pour l'institution, mais avec le divorce, le mariage à l'américaine, enfin.

—Ei donc ! exclamèrent les femmes.

—M. Philippe plaisante, bien sûr, dit Fernande. Comme vous, comme nous, il voit dans le mariage une chose sacrée, divine, un lien indissoluble, la consécration de la famille, la grandeur, la force des états, la base fondamentale de toute société humaine. Nous avons besoin d'aimer, de nous dévouer, de nous protéger les uns les autres. Où trouver cette protection, ce dévouement, cet amour, sinon dans cette union des âmes, dans cette communion de pensées, de désirs, d'aspirations, de douleurs même, que l'on appelle le mariage ?

—C'est là le mariage idéal, mademoiselle, interrompit madame Lobeau.

—C'est le mariage tel qu'il devrait être, si l'on consultait un peu plus les qualités, les sympathies, les caractères, et un peu moins les intérêts, si, en un mot, le mariage n'était pas une affaire commerciale traitée par des agents et cotée à la bourse.

—Vous êtes bien sévère !

—Je crois être juste, madame, et vous devez être de mon avis.

—Oui et non.

—Ce n'est pas répondre, articula vivement Philippe. On se prononce carrément et tout est dit. Mademoiselle Fernande prétend que l'on doit se marier, elle a raison ; tu prétends qu'on ne doit pas le faire....

—Je ne suis pas exclusive.

—Je connais ton opinion, —elle est bonne dans certains cas, —le mien, par exemple ; —tu as raison aussi.

—Vous pourrez changer d'idée, mon cher Philippe, appuya madame de Blanchemin.

—J'en doute, madame. J'aime assez les exceptions.

—Et vous croyez en être une ! interrogea la baronne. Moi qui espérais vous avoir touché !

—Je ne me flatte pas d'être invulnérable, madame, et si votre Sosie était libre....

—Parfait ! exclama la sœur.

—Du dernier galant ! opina madame de Blanchemin.

—Vilain flatteur ! minauda la baronne.

—Et pour conclure, reprit le curé en aspirant une large prise et en remuant sa bonne tête ronde ; le mariage est une nécessité, lorsqu'il n'est pas un devoir.

—Bien parlé, monsieur le curé ! riposta Philippe. Que le ciel vous entende ! soupirent en chœur les jeunes filles, et moi avec elles.

—Vous !

—Quoi d'étonnant ! l'exception confirme la règle ; n'est-il pas vrai, mademoiselle Fernande ?

—Presque toujours, monsieur, répondit-elle,

—Et ne direz-vous pas comme les autres jeunes filles ? interrogea madame de Blanchemin.

—Je ne peux ni ne dois me marier, madame, fit-elle avec une dignité calme et réfléchie.

## XXVII

## LES TRANSFORMATIONS D'UN CÉLIBATAIRE.

Oui, Philippe de Fineste était bien changé : seul, peut-être, il ne se rendait pas compte de ce changement. Q'en pensait sa sœur ? Qui pénétrera les secrets de l'esprit humain ? Il est possible aussi que madame Lobeau se fut habituée peu à peu à cette lente transformation. Les premiers six mois du séjour de Fernande à Fineste, M. Philippe n'avait pas semblé remarquer sa présence. On ne le voyait qu'aux heures des repas, et encore ! Il avait commencé par la saluer, puis, par lui demander des détails sur les progrès de sa nièce, et, la glace rompue, par causer avec elle comme avec les enfants ou sa sœur. Jusque-là, rien que de très-rationnel.

Sa mise avait subi aussi des modifications, peu sensibles d'abord, mais qui finirent par le devenir pour ceux qui ne le voyaient pas tous les jours. En hiver, il restait ordinairement dans sa chambre, il descendit au salon d'abord quelques instants, puis les soirées entières, et se passionna si bien pour la musique, que sa nièce, son neveu, Fernande, durent organiser de petits concerts de famille. Hermine, peu travailleuse et toujours volontaire, n'était que d'une médiocre force sur le piano, mais elle avait une voix de mezzo-soprano qui faisait plaisir à entendre. Son frère chantait les ténors-légers, Fernande les soprano ; il n'est pas jusqu'à M. Anatole qui ne fit sa partie de baryton dans les trios ou les quatuors.

Jamais le château de Fineste n'avait si harmonieusement retenti. {On eût dit qu'avec Fernande la joie était descendue dans la maison. Et pourtant Fernande n'était pas gaie. Les deux premières années surtout, elle craignait de ne pouvoir remplir sa tâche jusqu'au bout. L'idée de son père avait pu seule la soutenir dans la série d'épreuves qu'elle avait eu à traverser. Depuis, rien n'était changé ou ne semblait changé autour d'elle, excepté M. de Fineste ; néanmoins elle se sentait plus forte, moins malheureuse, moins abandonnée. Elle devinait en lui un ami au milieu de ces indifférents. Et pour cela, elle ne cherchait aucune preuve ; elle ne se rendait pas compte de sa sérénité, de sa confiance en l'avenir, et ne voyait pas le changement qui se faisait en lui pas plus que celui qui se faisait en elle. Et le temps passait et son exil lui semblait moins amer. Si dans ses pénibles et délicates fonctions, elle avait encore quelques tourments, un mot de Philippe, dit simplement en passant, les lui faisait oublier.

Hermine qui craignait de déplaire à son oncle et qui, du reste, en grandissant, devenait plus raisonnable, lui rendait la vie plus supportable. C'était déjà une jeune fille fière de ses seize ans, de sa fortune et de sa beauté ; bonne au fond, mais d'un orgueil excessif et d'une opiniâtreté de caractère, d'une hauteur insupportables. Elle menait son frère Gaston, grand garçon turbulent, faible et léger, ayant déjà soif de liberté ; sa mère, toujours à ses ordres ; son oncle qui riait de son impétuosité et de ses réparties ; M. Anatole qui se laissait faire, toute la maison enfin qui flattait en elle l'enfant gâtée, peut-être aussi l'enfant de prédilection. Fernande seule lui résistait. Pauvre Fernande ! Elle ne se plaignait pourtant plus dans le secret de la solitude. Que se passait-il en elle ? Mystère !

## XXVIII

## LA LEÇON DE DANSE.

M. Gaston était bachelier. Pour fêter ce succès, madame Lobeau de Fineste avait résolu de donner un bal. Grande joie pour Hermine, grande préoccupation aussi. De quinze jours la jeune fille ne put tenir en place. Plus de leçons, plus d'études, plus rien, il fallait se préparer ! Que d'indécision pour le choix du costume. Elle se décida enfin et les commandes furent faites à Paris.

Madame Lobeau transformait ses salons. Fernande qu'elle consultait volontiers, émettait des idées charmantes, et les travaux s'exécutaient avec une rapidité surprenante. Philippe donnait aussi son opinion ; la baronne de Lacaute se préparait un triomphe ; madame de Blanchemin allait, venait, conseillait, aidait de tout son pouvoir et de toutes

ses lumières ; M. Anatole ne restait pas oisif. Il avait décidé de quitter la robe pour l'habit laïque, et madame Lobeau, trop satisfaite des examens de son fils, n'avait pu lui refuser cette faveur.

La fameuse soirée arriva. Hermine, patiente pour la première fois, se laissa docilement parer. Sa mère et Fernande ayant attaché les dernières épingles, elle se déclara satisfaite. Elle était ravissante, il est vrai, sous ses volants de gaze rose pâle garnis de mignonnes paquorettes que l'on était tenté de cueillir. A son tour, elle passa l'inspection de la toilette des deux femmes.

Madame Lobeau était vêtue de velours noirs. Une dentelle de point d'Angleterre d'un prix inestimable, couvrait sa poitrine et ses bras. Une magnifique parure de diamants complétait ce costume d'une riche sévérité.

Fernande portait une simple robe blanche et n'avait dans ses beaux cheveux qu'un camélia rouge.

— Cette toilette de pensionnaire vous sied à ravir, lui dit Hermine. Pourtant, à votre place, j'aurais préféré autre chose.

Mademoiselle Fernande est mise comme elle doit, répliqua madame Lobeau en souriant.

Fernande comprit et rougit légèrement. Elles allaient passer dans les salons, l'institutrice reprit vite possession d'elle-même et oublia bientôt son émotion passagère. Hermine était déjà dans un groupe de jeunes filles ; sa mère faisait, avec sa grâce habituelle, les honneurs de la maison, Fernande alla s'asseoir dans un coin, et voyant son isolement, elle se prit à songer à sa position si différente de ce qu'elle promettait d'être autrefois.

Les invités arrivaient en foule. Madame Lobeau avait fait de nombreuses invitations, et, soit curiosité, soit sympathie, chacun était accouru, même de fort loin. Fernande, dans ce milieu aimé, était toujours seule. On dansa. Nul ne songea à l'inviter.

— Qui est-elle ? demandèrent enfin quelques jeunes gens qui finirent par la découvrir.

— Je ne sais. Une parente, sans doute.

— Elle n'est pas mal.

— Quel air distingué ! Et quels yeux !

— Enthousiaste !

— Regarde.

— C'est vrai ; elle est jolie.

— Plus que jolie, cher. Je cours . . . . .

— Où vas-tu ?

— Ici. Je ne lui suis pas présenté.

— C'est juste. Comment faire ?

— Voici M. et madame de Lacaute ; ils doivent la connaître et me tireront d'embarras.

La baronne s'avavançait, en effet. Sa robe était d'un bleu si diaphane qu'on l'eût dit entourée d'un nuage. Elle effleurait à peine le parquet, et s'appuyait avec une nonchalance sans égale sur le bras d'un petit homme vieux, gros et laid qu'elle avait l'air de conduire au supplice. Nos curieux saluèrent les nouveaux-venus, et, après les compliments d'usage, ils désignèrent Fernande à l'attention de la baronne.

— Charmante jeune fille, dit-elle ; je l'aime beaucoup. C'est l'institutrice d'Hermine.

Les jeunes gens poussèrent un ah ! si expressif, qu'elle continua :

— C'est dommage, n'est-ce pas ? Aucune fortune ; naissance vulgaire et des goûts de patricienne. Je la trouve jolie, ce soir. Voulez vous toujours être présentés ?

— C'est inutile, madame. Me permettez-vous, monsieur le baron, d'offrir le bras à votre femme.

Le baron eut un soupir de soulagement, et l'enthousiaste de tantôt, suivi de ses amis, alla se mêler à d'autres groupes.

Fernande était toujours seule. Elle s'était rapprochée d'une croisée, et, à demi cachée par les draperies, elle aspirait l'air embaumé de la nuit. Peu à peu, elle n'entendit plus que confusément les bruits de la danse ; la tête dans les mains, l'œil humide, elle rêvait. A quoi rêvait-elle ? Qui le sait ?

— Vous allez vous enrhummer, mademoiselle, lui dit une voix qu'elle reconnut bientôt.

Et sur la terrasse chargée de fleurs, elle aperçut M. de Fineste qui venait de désertier les salons, où il avait consenti à paraître, pour respirer librement et loin de ce monde qui ne lui allait guère. Fernande avait tressailli comme si elle eût été réveillée en sursaut.

— Je n'ai pas froid, répondit-elle. Merci de votre avis, M. Philippe.

— Vous n'avez pas froid parce que vous êtes excitée par la danse.

—Je n'ai pas dansé.

—Pourquoi ?

—On ne m'a pas invitée.

—Les maraudeurs ! murmura-t-il tout bas. Voulez-vous danser ?

—Avec qui ?

—Je vais vous chercher un cavalier.

—C'est inutile, merci.

—Vous ne pouvez pas rester là toute la soirée.

—Où voulez-vous que j'aille ? je ne connais personne, personne ne me connaît : madame de Blanchemin est occupée, madame de Lacaute est entourée ; mademoiselle Hermine n'est plus sur terre ; M. Gaston hasarde ses premiers compliments ; M. Anatole fait le beau ; ici au moins ma solitude n'est pas remarquée.

Elle parlait en soupirant et pourtant Philippe lui dit :

—Fernande, vous souffrez.

Il ne l'avait jamais appelée ainsi et ne s'aperçut peut-être pas de la différence. Elle hésita une seconde ; il lui prit la main ; elle l'avait si glacée qu'elle glaça la sienne.

—Vous souffrez ! répéta-t-il.

Une larme, tombée des yeux de la jeune fille, mouilla les doigts de Philippe.

—Je le savais, je le devinais, reprit-il se parlant à lui-même. Fernande, ne pleurez pas. Vous valez mieux qu'aucune de ces femmes.

A son nom répété ainsi pour la seconde fois, à ces paroles, elle regarda Philippe. Il lui sembla transfiguré. Sa physionomie, d'ordinaire si calme dans son indifférence, était animée d'un éclat qu'elle ne lui avait jamais vu. Elle remercia Dieu mentalement d'être si bien comprise, et, émue, elle soupira :

—Oui, je souffrais de mon isolement, et j'avais tort. Excusez ma faiblesse. . . .

—Pauvre enfant ! elle s'accuse, interrompit-il.

—Ne suis-je point coupable ?

—Non ! . . . rentrez . . . je vous en prie.

Il lui serra la main et la repoussa doucement vers l'intérieur du salon. Elle obéit, et ne fut pas peu surprise de trouver, installé sur le siège le plus voisin, l'élégant Anatole.

—Qu'avez-vous, mademoiselle Fernande ? lui demanda-t-il avec un empressement affecté. Vous êtes d'une pâleur ! . . . Voilà que vous rougissez.

—Je n'ai rien, monsieur, répliqua-t-elle.

—Rien ! ce serait difficile à croire.

—Voulez-vous me faire jouer le *malade malgré lui* ? continua Fernande avec une certaine vivacité.

—Je ne connais pas cette pièce mademoiselle ; de qui est-elle ? interrogea-t-il d'un air assez gouailleur, quoique toujours charmant.

Et comme elle ne répondait pas, il poursuivit :

—Ne vous donnez pas la peine de chercher le nom de l'auteur ; je crois me rappeler . . . une des scènes . . . Rectifiez si je me trompe. C'est pendant une fête, un bal, si je m'en souviens ; l'héroïne inquiète et rêveuse, ne voyant pas apparaître celui qu'en secret elle adore, veut fuir la foule, elle se réfugie. . . .

Le conteur fut interrompu brusquement par l'apparition de Philippe de Fineste qui, s'inclinant devant Fernande, lui réclama l'honneur d'un quadrille, et, lui offrant le bras, la conduisit au milieu du salon où les figures s'organisaient. Fernande, étourdie encore du ton de M. Anatole et de l'invitation de Philippe, regardait sans voir ce qui se passait autour d'elle.

—Je serai un bien mauvais cavalier, lui disait Philippe, à vous de me guider.

L'orchestre jetait ses premières notes. Le signal donné, les danseurs se mirent en mouvement. Fernande émue, mais vaguement heureuse, entraînée par la musique, par les lumières, par l'enivrement de la danse, se laissa aller à ce charme nouveau pour elle, et se livra franchement au plaisir. Philippe imitait son vis à-vis, l'élégant sous-préfet de \*\*\*. Il se sentait heureux, lui aussi, et l'effort qu'il venait de faire (c'en était un véritable pour lui de danser), semblait ne lui avoir rien coûté.

Anatole, l'œil grand ouvert, la physionomie interdite, cherchait à se rendre compte du phénomène qui se passait sous ses yeux. Avisant madame de Blanchemin, il courut à elle, et, lui montrant Philippe et Fernande, il attendit son exclamation.

—Quoi d'étonnant ! c'est leur âge, fit-elle.

—Mais M. Philippe !

—M. Philippe n'est pas un vieillard, que je sache. J'ai bien dansé, moi, il n'y a qu'un instant.

Anatole se tut, et, dès qu'il put le faire, il battit en retraite, et alla se réfugier dans un salon de jeu. Il y rencontra madame Lobeau.

—Grande nouvelle, madame ! lui dit-il en l'abordant ; applaudissez avec moi : M, Philippe danse !

—Mon frère danse ! exclama-t-elle ; j'en suis ravie. Qui donc a pu le décider ?

—Mademoiselle Fernande.

—Vous dites ?

—Mademoiselle Fernande Verneuil.

—Ah ! . . . je le féliciterai ! . . . il a bien fait de se dévouer . . . cette pauvre petite n'avait, sans doute, pas dansé de la soirée . . . . .

—Je ne le crois pas, madame. Elle est restée fort longtemps à la croisée de la terrasse ; M. Philippe, qui l'y a vue, l'a crue souffrante et l'a engagée à rentrer. Elle était en effet fort pâle . . . . .

—Que n'êtes vous venu m'avertir !

—J'allais le faire, madame, lorsque M. Philippe est arrivé et lui a proposé un quadrille. Rassurez-vous, madame ; elle avait dû être saisie par le froid ; le mouvement l'a réchauffée ; la voilà guérie. Si vous voulez en juger . . . .

Madame Lobeau prit le bras du précepteur et se fit conduire dans la salle du bal.

Le quadrille touchait à sa fin. Ils durent s'effacer pour laisser terminer le galop.

L'œil si doux de madame Lobeau eut un éclair en voyant passer Fernande dans les bras de son frère. Nul ne le vit, sinon maître Anatole qui retint à grand peine un sourire de satisfaction.

—Mes coups ont visé juste, pensa-t-il.

—Vous le voyez, madame, reprit-il après un silence ; monsieur Philippe a été un excellent médecin.

—Monsieur Anatole !

—Je m'explique mal ; c'est la danse que je veux dire.

—Allez donc voir ce que devient Gaston. Il est si imprudent ! . . . . .

Ainsi congédié, maître Anatole, très satisfait de lui-même, courut à la recherche du jeune bachelier. Madame Lobeau alla au-devant de Fernande et de son frère, et leur dit avec son plus aimable sourire :

—C'est parfait, mes amis, et vous vous en tirez à ravir !

—Tu crois ? interrogea Philippe.

—Certainement ! Un coup d'essai est un coup de maître ; tu ne dois pas t'arrêter en si bon chemin. Mademoiselle Fernande a bien voulu être ton professeur cette fois ; tu peux désormais voler de tes propres ailes. Tu es le maître de la maison, cher, et te dois à ces dames. Cours faire tes invitations . . . . .

—Tu te moques, vraiment !

—Moi ! je m'en garderais !

Et se tournant vers Fernande :

—Votre élève est-il à même de se passer de vos leçons, mademoiselle ?

—Vous voulez rire, madame, répondit Fernande troublée sans savoir pourquoi.

—Pas du tout ! Allons, Philippe, va.

—Grand merci du conseil.

—J'espère que tu vas le suivre.

—Tu peux y compter.

—Et, s'inclinant devant Fernande :

—Mademoiselle, continua-t-il, laissez moi vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait . . . . .

—Bravo ! Philippe !

—Où voulez-vous que je vous conduise !

—De mieux en mieux, mon ami. C'est bien cela. Je vous en félicite, Fernande.

Elle prononça ces derniers mots d'une façon qui voulait paraître amicale, et qui, sans être blessante, rappela Fernande au sentiment de sa position. Dans ces paroles échangées, il n'y avait eu rien de très-convenable, de flatteur même, et pourtant, Fer-

nande se sentait mal à l'aise ; elle devinait dans ce langage des intentions qu'elle ne définissait pas et qui faisaient évanouir les quelques minutes de son fugitif plaisir. Philippe semblait vouloir pénétrer sa pensée ; leurs regards se rencontrèrent et se confondirent ; il découvrit une sorte de détresse dans celui de la jeune fille. La physionomie de sa sœur avait la même sérénité.

— Où voulez-vous que je vous conduise ? répéta-t-il.

— Je la garde, mon ami. Nous allons savoir si Hermine veut chanter, avec elle et monsieur Anatole, le trio de la dame blanche.

Philippe ne répliqua pas. Il salua, s'esquiva des salons et on ne le revit plus de la soirée. Fernande fut présentée à presque toute la société, comme institutrice d'Hermine. On eût dit que la maîtresse de la maison se faisait une joie de la mettre en relief. Que d'éloges ! elle ne tarissait pas ! D'où vient que Fernande en souffrait et se sentait humiliée ?

## XXIX

“ L'AGNUS DEI ” DE ROSSINI.

C'était encore l'hiver ; mais on sentait venir le printemps. L'air avait de tièdes bouffées, le ciel se faisait clément, les bourgeons gonflés étaient prêts d'éclater, et quelques pâquerettes hâtives étalaient frileusement au soleil leur corole que la gelée avait à demi-brûlée. Fernande, libre, presque heureuse, se dirigeait à pas lents vers le village, s'enivrant avec délices de la paix de cette nature. Elle respirait comme un prisonnier qui a déposé ses chaînes, tout se revêtait pour elle d'un charme inexprimable, elle jouissait d'une de ces heures sereines, si rares dans la vie, et elle allait sans souci, sans préoccupations, bercée par cette joie indéfinissable qu'elle sentait en elle, et qui lui faisait oublier le passé en laissant l'avenir dans un lointain que l'on ne cherche pas. D'où lui venait cette joie ? Il lui eût été difficile de le dire. L'âme a des états que la raison ne saurait expliquer, ni approfondir. Celle de Fernande subissait-elle l'influence de cette vaste solitude, de cette atmosphère rayonnante, de cette résurrection de la nature qui se faisait pressentir ? Elle ne le savait pas elle-même, et elle allait seule, sur les chemins, souriant à ce bonheur inconnu qui débordait de son sein et éclatait dans ses yeux.

Madame Lobeau était en partie de plaisir dans un château des alentours, avec ses enfants ; M. de Fineste, qui avait décliné toute invitation, était à la chasse ; M. Anatole avait été faire, il l'avait annoncé du moins, une visite à la baronne de Lacaute, et Fernande se dirigeait vers le presbytère, situé, nous le savons à quelques kilomètres du château. Lorsqu'elle y arriva, le village était presque désert. Elle le traversa, et, voyant l'église ouverte, elle y entra pour prier.

La prière est la manifestation de la joie aussi bien que de l'angoisse. Fernande, à genoux, sur les dalles de pierre, laissa monter à Dieu l'infini de sa pensée et de son adoration. Lorsqu'elle se releva, il lui sembla que le ciel la caressait, à travers les vitraux de l'humble chapelle, et, tout émue, elle alla s'asseoir devant l'harmonium, dont les touches raisonnèrent peu à peu sous ses doigts. Bientôt, la jeune fille mêla sa voix aux sons de l'instrument. Un silence profond l'enveloppait. Émue de ses propres accents, elle chanta avec une profonde expression, l'*Agnus Dei* de Rossini, et lorsque les dernières notes s'éteignirent sous la nef, elle entendit, non loin d'elle, une respiration humaine. Elle se retourna. Philippe de Fineste, son fusil en bandoulière, son chien, couché auprès de lui, était à genoux et priait. Elle aurait pu s'écrier comme Dioclès : “ Quelle fête, quel spectacle pour moi de voir Epicure dans un temple ! . . . Je n'ai jamais mieux compris la grandeur de Jupiter, que depuis que je vois Epicure à genoux.”

Philippe, il l'avait dit cent fois, n'était pas incrédule, mais ne savait pas prier. Et Fernande le voyait prosterné, dans une adoration muette ; elle devinait l'élan de sa pensée ; son attitude était celle d'un croyant. Avec le chant de la jeune fille finit aussi l'extase. Il se leva, alla à elle, et, lui prenant les deux mains et la regardant, comme le soir du bal.

— Fernande, lui dit-il, vous m'avez donné la foi. Merci !

La jeune fille voulut répondre, et ne le put. Un trouble étrange l'avait saisie ; son cœur s'était pris à battre avec violence ; il lui sembla que son nom prononcé par Philippe avait une douceur inconnue.

—Merci ! lui avait-il murmuré.

Qu'avait-elle fait pour lui ? Rien. Et pourtant, elle sentait qu'elle n'était pas étrangère au changement qui venait de s'opérer en lui.

“ Vous m'avez donné la foi, merci ! ”

Elle se répétait ses paroles, croyait toujours les entendre ; mais Philippe, tremblant d'émotion, avait quitté l'église. Il avait dû s'arrêter un moment sous le porche pour reprendre un peu d'empire sur lui-même. S'il eût été moins absorbé, il aurait peut-être remarqué, cachée derrière les chaises échafaudées au fond de la nef, une ombre qui cherchait à se dissimuler. Il ne vit rien, et disparut à travers les sentiers. Fernande essaya de jouer, de répéter l'*Agnus Dei*. Ce fut en vain. Sa voix, d'ordinaire si sûre, trillait d'une façon énervante ; elle se tut et se contenta d'une prière mentale.

Lorsqu'elle quitta l'humble chapelle, il lui sembla qu'elle y laissait une part d'elle-même ; elle en regarda un à un les ornements, les détails, comme pour les imprimer dans son cœur, et fut obligée de se promener au grand air, avant de frapper à la porte du presbytère. L'abbé Saturnin était absent. Pourquoi n'en fut-elle pas contrariée ? Elle ne se le demanda pas, et reprit à pas lents le chemin de Fineste. Lorsqu'elle y arriva, le château était désert. Elle se trouva presque heureuse de cette solitude, et erra de pièce en pièce, sans savoir se décider au repos. Elle voulut écrire à son père, et ne le put ; toucher du piano, impossible ! dessiner, encore moins : lire, elle dut fermer le livre.

D'où lui venait cette agitation intérieure, ce besoin de mouvement dans l'inaction ? Il lui aurait été difficile de le dire.

Les heures s'écoulèrent dans ce *far niente* charmant et irrésistible, et Fernande ne s'aperçut de la fuite du temps, que lorsqu'on vint lui annoncer que le dîner était servi.

Philippe de Fineste et M. Anatole l'attendaient dans la salle à manger.

Pourquoi Philippe la traita-t-il avec un genre de respect, bien doux au cœur de la jeune fille ? Pourquoi la fit-il mettre à la place de la maîtresse de la maison, et la pria-t-il d'en remplir les fonctions ? Qui sait ! A quoi bon ces pourquoi ? Cela n'était-il pas naturel et fort simple ?

Monsieur de Fineste parla peu. Anatole se fit aimable. Peine perdue : Fernande restait muette, mais souriante. Le repas ne fut pas long. Aussitôt terminé, Philippe proposa une promenade dans le jardin.

—C'est tantant, dit M. Anatole ; je lis mon journal, et je vous suis.

Fernande et Philippe sortirent.

—Oh ! oh ! murmura à part lui le précepteur ; il a oublié de fumer son cigare ; c'est grave !!!

La nuit était resplendissante ; pas un souffle dans l'air ; les étoiles semblaient flotter dans l'espace, pour mieux se mirer dans l'azur ; on eût dit que la nature retenait son haleine pour mieux s'écouter vivre dans cette ombre transparente qui l'enveloppait. Fernande, au bras de Philippe, se taisait. Ils jouissaient l'un et l'autre de ce calme mystérieux ; ils étaient heureux. Songeaient-ils à interroger leur âme, à se demander le secret de ce bonheur intime ? Non ! Ils en savouraient le charme et n'osaient le troubler de peur de le voir s'évanouir.

La parole est un bruit humain qui a souvent sa mélodie ; dans certains états, on craint que ce bruit n'ait quelque chose de discordant qui fasse disparaître le fantôme caressé.

C'est ce que craignaient, peut-être, Philippe et Fernande. Ils ne se parlaient pas ; leur silence parlait pour eux. Combien durèrent ses minutes si vite envolées ? Ni l'un ni l'autre ne s'en rendit compte. Soudain, ils tressaillirent tous les deux. On jouait sur l'harmonium l'*Agnus Dei* chanté par la jeune fille à l'église.

—C'est étrange ! murmurèrent-ils à la fois.

—Oh ! oui, bien étrange ! répéta-t-elle. L'église était absolument déserte. Et monsieur Anatole prétend avoir passé l'après-midi chez la baronne . . . Ecoutez ! reprit-elle après une pause, ce chant a quelque chose de déchirant qui me glace.

Monsieur Anatole, ce ne pouvait être que lui qui jouait, en était à ce passage :

*Qui tollis peccata mundi,*

*Miserere, miserere, miserere*

En effet, ce mot *miserere* planant sur cette solitude, ressemblait à une lamentation.

—Enfant ! soupira-t-il. On dirait que vous avez peur.

Et il la rapprochait instinctivement de lui, comme pour la défendre contre un danger invisible. L'écho portait aussi en ce moment, jusqu'à eux les notes plaintives et éloignées d'un glas funèbre. Fernande était devenue tremblante.

— Rentrons ! supplia-t-elle.

Il y avait de la détresse dans son accent.

— Vous le voulez ? lui demanda-t-il avec une grande douceur dans la voix et une nuance de regret. Nous sommes si bien ici ! Qu'importe le son qui passe ! Il a fui, nous ne l'entendrons plus. De quoi vous effrayez-vous ? Vous ne le savez même pas. Ce *misère* cet *aynus* plutôt, a désormais pour moi un charme attachant. N'est ce pas lui qui m'a fait tomber à genoux et prier, ce que je n'avais su faire depuis mon enfance ! Il m'a ouvert les vastes horizons de la foi. Vous étiez si religieusement inspirée, que vous auriez animé un marbre. Je me suis senti meilleur en vous écoutant. Félicitez-vous de cette victoire que la théologie n'eût, peut-être, pas aussi bien, aussi vite remportée. Oui, vous m'avez donné la foi, et, avec vous, je crois au Dieu de miséricorde. Je vivais, non en sceptique, mais en indifférent ; vous m'avez transformé. Soyez-en bénie. Vous possédez, vous, la vraie religion ; apprenez-moi à la connaître. Je serai docile à vos conseils ; je réviserai quelquefois, vieille habitude, et puis, on ne peut tout admettre sans discussion. Je me connais, la réforme sera un peu difficile à mon âge. Vous n'en aurez que plus de mérite. C'est entendu, n'est ce pas ? Jusqu'à ce jour, qu'a été ma vie ? Des heures ajoutées à d'autres, rien de plus. Sans vous en douter, vous m'en avez montré le vide. J'ai besoin d'autre chose. Où le trouverai-je ? Je l'ignore. Un je ne sais quoi m'affirme que vous me l'apprendrez. C'est pourquoi je murmure : J'ai soif ! Je vous ai entendue dire à Hermine, sur le *sitio* du Christ, de merveilleuses paroles. Vous expliquiez que Jésus avait soif d'amour, de dévouement, de sacrifice, lui qui était la victime propitiatoire et mourait pour l'humanité. Ma soif est moins mystique, assurément ; l'infini m'attire en m'épouvantant ; aussi mes aspirations ont-elles un vol moins élevé. Les définir ne me serait guère possible. Aidez moi à lire ce qui se passe en moi . . . Vous ne me répondez pas ?

— Je vous écoute.

— Et vous acceptez ma proposition ?

— Ce serait téméraire.

— Vous ne m'avez donc pas compris ?

— Oh ! si, je vous ai bien compris.

— Hé bien ?

— Songez que je ne suis qu'une pauvre petite institutrice, et que c'est un rôle d'ange que vous me proposez.

— Celui qui vous convient. Ne vous récriez pas. Qu'étais je avant votre arrivée ? A peine un être pensant. Je ne sais même pas si je savais penser. Aujourd'hui, je sens que j'ai une intelligence : elle s'est agrandie à votre contact ; une âme : je m'en doutais pas, mais ne m'en préoccupais guère. Je sens aussi que la vie croît en moi avec une force, une puissance inconnue. Vous seule avez opéré ce changement. Terminez votre œuvre. Il y a longtemps que je vous fais prier. Je n'osais. Ne l'avez-vous pas deviné ? . . Ne vous taisez pas, Fernande, et à votre tour, parlez-moi . . .

Elle entendait battre son cœur, et confuse, charmée, émue, heureuse, frémissante, elle restait muette ; mais sa physionomie réfléchissait si bien ses sentiments qu'il reprit après une courte pause,

— Vous l'avez deviné, tout en vous me le révèle. Ne me dites pas non, je ne le croirais pas.

Une voiture faisait crier le sable de l'avenue.

— Déjà ! fit-il en tressaillant légèrement ainsi qu'elle.

— J'avais oublié, murmura-t-elle.

— Fernande !

— Que voulez-vous ?

— Rien, rien ! venez ! Pourquoi tremblez-vous ? Appuyez-vous sur moi.

— On m'appelle.

— Laissez appeler. N'êtes-vous pas avec moi ?

La jeune fille était vaguement troublée sans en pénétrer la raison. Il lui semblait qu'un coup de feu était venu la réveiller en plein rêve, et elle marchait sans en avoir conscience, lorsque l'apparition d'Anatole dans une des allées transversales lui rendit le sang-froid qu'elle cherchait en vain.

- Je vous trouve, enfin ! s'écria le précepteur en les abordant.  
 —Le journal a été bien long à lire, M. Anatole, répliqua Philippe.  
 —Pas trop.  
 —Que n'êtes-vous venu nous rejoindre, lui dit Fernande.  
 —J'ai d'abord pensé à le faire, puis, je me suis senti fatigué et je suis resté. Je venais vous avertir de l'arrivée de ces dames.  
 —Merci, nous les avons entendues.  
 —Je cours à leur rencontre !... Ah ! nous sommes prévenus.  
 Hermine, Gaston et leur mère se dirigeaient, en effet, vers eux.

## XXX

## LA BONNE AVENTURE.

Qu'avait Philippe de Fineste ? Il sortait beaucoup ; sa passion de la solitude l'avait repris ; il parlait peu, paraissait absorbé par une pensée unique, et depuis quelques jours, on ne le voyait qu'aux heures de repas. Chacun, autour de lui, s'en préoccupait à sa manière et gardait pour soi ses impressions. Fernande se demandait bien bas si elle ne lui avait pas déplu, et se sentait au cœur une tristesse inanalysable. Elle n'avait rien dit à madame Lobeau de la scène de l'église. Pourquoi s'était-elle tu ? Il lui semblait qu'il y avait là un secret qui devait rester entre Philippe et Dieu. Pourquoi pas un mot des projets de réforme de M. Fineste alors qu'elle savait que ces projets rempliraient de joie madame Lobeau ? Mystère !

La jeune fille, s'isolant au milieu de tous, trouvait un grand charme à repasser dans son esprit la conversation du jardin. Rien ne lui échappait, le moindre incident était évoqué par elle ; elle retrouvait ses émotions dans ce souvenir, et s'identifiait si bien avec lui, qu'elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle, et qu'on était souvent obligé de répéter la même phrase pour l'arracher à sa rêverie. La pétulente Hermine s'était aperçue de cet état et lui avait demandé en riant si elle était à la recherche d'un problème insoluble. M. Anatole lançait à ce propos des termes obscurs qu'on pouvait interpréter *ad libitum*. Madame Lobeau se taisait, et madame de Blanchemin affirmait à la baronne que leur bonne amie était plus préoccupée qu'elle n'en avait l'air. Et sur ce, grâce à sa prodigieuse imagination, elle bâtissait les plus jolis romans du monde, dans lesquels figuraient toujours des Estelles et des Némorins, et faisait provision de proverbes pour la circonstance. La baronne, moins perspicace qu'elle, ne croyait guère à ses contes ; elle avouait pourtant qu'elle devinait qu'il se passait quelque chose, sans pouvoir rien préciser. M. Philippe, ni Fernande ne s'apercevaient qu'ils étaient le point de mire général. C'eût été difficile à Philippe qui devenait quasi invisible. Quant à Fernande, sa pensée l'obsédait trop pour lui permettre d'observer.

—Que vous êtes peu aimable, mon cher Philippe ! dit un soir madame de Blanchemin, à M. de Fineste. Je viens exprès pour vous, n'en déplaise à ces dames, et voilà que vous vous sauvez comme un véritable sauvage ! Allons, mon beau ténébreux, asseyez-vous là, près de moi, et confiez-moi vos chagrins.

- Je n'en ai pas, madame, que je sache.  
 —Paroles que le vent emporte, cher ; je suis sûre de ce que j'avance.  
 —Vous êtes mieux renseignée que moi, madame. Veuillez me révéler ce que vous connaissez si bien.  
 —Devant tout le monde ?  
 —Pourquoi pas ?  
 —Je ne suis pas de cet avis.  
 —C'est donc bien grave ?  
 —Peut-être !  
 —Bien effrayant ?  
 —Qui sait !  
 —Oh ! oh ! vous commencez à m'inquiéter ?  
 —Je n'ai encore rien dit.  
 —Je vous écoute. Mais, de grâce, épargnez-moi.  
 —Auriez-vous déjà peur ?

- Je n'ose répondre du contraire. Qu'importe ! Dites, je suis impatient.
- Vous le voulez ?
- Certainement.
- Eh ! bien ! mon pauvre ami, vous êtes.....
- Parlez !
- Vous êtes.....
- Je suis ?
- A... mou... reux.
- Moi !
- Lui !
- Philippe !
- Mon oncle !
- Monsieur de Fineste ! s'écrièrent à la fois plusieurs voix dans lesquelles ne s'entend pas celle de Fernande.
- Oui, cher, et je vous en félicite. Qu'étiez-vous auparavant ? Rien !
- Merci ?
- Qu'êtes-vous ? Un homme, enfin.
- Je nais donc de ce jour ?
- A peu près.
- Qui s'en douterait ! Voyez, j'ai déjà des fils d'argent dans les cheveux. C'est arriver un peu tard, ce me semble.
- Mieux vaut tard que jamais.
- Vraiment ?
- Oui, oui.
- Et quand c'est trop tard ?
- Allons donc ! trop tard ! le cœur ne vieillit pas.
- Mais si votre axiome.....
- Vous n'y entendez rien.
- Pour le coup, vous dites vrai.
- C'est parce que vous n'y entendez rien que vous ne vous expliquez pas à vous-même.
- Charmant ! Expliquez-moi.
- Inutile, mon bon ! Je vous ai révélé ; cela suffit. Le reste viendra seul.
- Quelle perspicacité !
- Je suis vieille et femme, deux titres qui se valent.
- N'êtes-vous pas un peu sybille ?
- Je ne crois pas ; j'aurais deviné bien des choses, et je ne peux affirmer si vous êtes épris d'idéal, d'une vision ou d'une jeune fille.
- C'est dommage ! j'aurais tenu à des renseignements précis.
- En voulez-vous ?
- Je ne demande pas mieux.
- Donnez-moi des cartes.....
- En voilà.
- Bien. Coupez... Très-bien !
- On s'était rapproché de madame de Blanchemin avec une curiosité évidente et un peu moqueuse. Philippe avait pris place en face d'elle devant une table à jeu.
- Elle mêla gravement les cartes, fit le choix que la combinaison ou le hasard lui désignait, et, après avoir fait couper trois fois M. de Fineste, elle compta ce qu'elle avait choisi.
- Dix-sept, dit-elle ; nombre impair ; c'est parfait !
- Et s'adressant à Philippe :
- Vous êtes châtain, continua-t-elle, sérieux ; vous voilà.
- Elle désignait le roi de trèfle.
- Une, deux, trois, quatre, cinq, commença-t-elle ; je l'avais annoncé : vous êtes amoureux.
- Qui vous l'apprend !
- L'as de pique ; il désigne l'amour... Une, deux, trois, quatre, cinq... Vous aimez une femme brune... Une, deux, trois, quatre, cinq... Jeune et sans fortune.
- Bravo ! son nom ?
- Je l'ignore... Une, deux, trois, quatre, cinq... Tiens !

— Qu'y a-t-il ?

— Cet homme ! que vient-il faire ?

— Vous devez le savoir . . . . .

— Une, deux, trois, quatre, cinq . . . barrière ; empêchement ! Ce personnage là ne vous est pas favorable. Une, deux, trois, quatre, cinq . . . Une mort ! Ce pourrait bien être celle de ce monsieur . . . Rien d'étonnant . . . Il y a là un point noir dont l'explication m'échappe . . . C'est secondaire . . . Un jeune homme brun qui est ambitieux et vous jalouse ; il cancanne avec une méchante femme.—La dame de carreau est appelée ainsi.—Vous devez vous méfier, il y a une trame contre votre bonheur . . . Une, deux, trois, quatre, cinq . . . Vous verserez des pleurs.

— Ah ! bah !

— Grande douleur. Voyez cette collection de piques . . . Une, deux, trois, quatre, cinq . . . Une lettre . . . pas à votre adresse . . . Elle est au milieu d'un commérage . . . Décidément, vous pleurerez, et si vous triomphez . . . ce qui pourrait être, cet as de trèfle l'indique, la victoire vous coûtera cher . . . elle est pourtant pour vous si vous savez la saisir à propos.

— Je suis prévenu ; je la tiens ! Quoi encore ?

— Vous sortez avec le chagrin.

— Triste présage.

— La jeune fille avec l'amour.

— C'est naturel.

— La méchante femme avec son confident ; l'argent avec le pique. Pas bon ! La mort avec le personnage inconnu . . . Est-il vainqueur ou vaincu dans cette lutte, car il y a lutte ; je ne saurais le dire. La lettre avec les pleurs . . . Toujours du noir . . . du noir encore . . . la victoire vous couvre . . . elle est renversée.

— Ce qui signifie !

— Qu'elle pourrait vous échapper.

— Et puis ?

— C'est fini. N'est-ce pas suffisant.

— Philippe serait exigeant s'il ne se déclarait pas satisfait, dit madame Lobeau. Votre talent est merveilleux, chère ; je ne vous le connaissais pas. Cette jeunesse est avide de vous consulter à commencer par Fernande.

— Qu'aurais-je à apprendre, madame ? murmura celle-ci. Qu'est l'avenir pour une fille pauvre ?

— Toujours l'avenir, mon enfant.

— C'est juste, madame. Le mien a des bornes bien étroites : travailler, voilà mon lot ; souffrir probablement.

— Et aimer, mademoiselle ! interrompit M. Anatole.

— Aimer ! répéta-t-elle de sa voix musicale ; ce doit être doux ? . . . Ce bonheur n'est pas fait pour moi.

— Pourquoi pas, chère enfant ? interrogea madame de Blanchemin.

— La raison est simple, madame : Je suis pauvre, et j'ai des goûts, des habitudes incompatibles avec la pauvreté.

— On a vu des rois épouser des bergères.

— C'est possible, madame ; moi, je n'épouserais pas le roi.

— Le motif ?

— Parce qu'en l'épousant je voudrais être son égale et qu'un abîme nous séparerait toujours.

— Ces sentiments vous honorent, articula madame Lobeau. Vous parlez en fille sensée, et je vous approuve.

— Je ne l'approuve pas, moi, réfuta mademoiselle Hermine. On doit marier à sa fantaisie.

— Hermine !

— Oui, à sa fantaisie.

— La petite a raison, appuya Philippe, et l'abîme dont parle mademoiselle Fernande n'est pas tellement profond qu'on ne puisse l'affronter. Du reste, il n'y a pas d'abîme là où il y a parité de sentiment.

— Bien répondu, mon cher Philippe ! exclama madame de Blanchemin, et digne d'un homme de cœur. Unissons les âmes avant les fortunes. et tout ira au mieux.

—Peut-être ? murmura Madame Lobeau.

—C'est certain ! appuya Philippe.

—Pas aussi certain que tu sembles le croire, mon ami, reprit la sœur, et l'expérience raisonne comme moi.

—Je m'incline devant cette vénérable matrone, mais ne suis pas de son avis en cette occurrence, pas plus que de l'avis de mademoiselle Fernande.

—Si jamais elle aime, et cela arrivera un jour, prononça Madame de Blanchemin, elle en changera probablement.

—Si jamais j'aime, madame, répliqua tristement Fernande, cette joie sera un malheur pour moi.

—Comment cela !

—Parce que je souffrirai beaucoup n'ayant point d'espérance.

—Je ne vous comprends pas.

—Cette vie à deux m'est interdite : je ne dois ni ne peux me marier.

—Vous le dites toujours, chère petite ; vienne le moment, et votre résolution s'évanouira. Voulez-vous que j'interroge le sort ?

—A quoi bon, madame !

—Vous doutez de ma science ?

—Ce serait mal à moi.

—Alors ?

—Mieux vaut nous laisser sous l'impression donnée.

—Laquelle ?

—La victoire de M. Philippe, répliqua Anatole.

—Et pour chasser les démons évoqués par la sibylle, je propose un chant religieux, insinua Madame Lobeau.

—N'allez-vous pas me faire exorciser, chère ? demanda en riant madame de Blanchemin.

—J'en suis presque tentée, répondit madame Lobeau. Implorons le ciel. A vous mademoiselle Fernande, le solo ; M. Anatole, Hermine et mon silencieux bachelier formeront le chœur

—Que chantons-nous ? interrogea le précepteur.

—Ce que vous voudrez.

—Choisissez, mesdames.

—Que préférez vous, mademoiselle Fernande ?

—Ce que vous aimez, madame.

—Soi. Le morceau du reste est de votre goût. Va pour l'*Agnus Dei* de Rossini.

—Va pour l'*Agnus*, répéta Anatole en ouvrant le piano et la partition.

Fernande regarda Philippe avec une telle détresse, que celui-ci pâlit. Quelle coïncidence ! Madame Lobeau ne savait rien pourtant. Pourquoi précisément un chant d'église, et celui-là ? Ces questions se croisèrent dans leur esprit sans trouver une solution. S'ils eussent été moins troublés l'un et l'autre, ils auraient découvert un sourire railleur sur les lèvres de M. Anatole, et une légère contraction des sourcils de madame Lobeau, Peut-être, encore... ce fut si fugitif ! Fernande, par un effet désespéré de volonté, s'installa devant l'instrument et exécuta le prélude. Il fallut chanter ; elle le fit. Il lui sembla que sa gorge se desséchait et que le souffle manquait à sa poitrine. Peu à peu le tumulte de son sein s'apaisa ; sa voix si fraîche et si pure eut des sons inimitables que l'émotion rendait plus beaux. Au passage *miserere*, elle se fit sourde, étouffée, priante, douloureuse ; le *dona nobis pacem* fut le cri infini d'une âme que l'agonie étreint. Lorsque la dernière note vibra, Fernande était brisée, mais sereine. Elle sentait qu'elle venait de remporter une victoire sur elle-même. Ce sont celles qui coûtent le plus. Elle en remercia Dieu mentalement. Son sang qui s'était d'abord arrêté au cœur lui remonta à la face. Madame de Blanchemin qui s'était rapprochée, lui prit les deux mains et les lui serrant affectueusement...

—Merci, merci, chère enfant, murmura-t-elle ; un ange n'eût pas mieux dit.

—Que vous êtes jolie, ce soir ! s'écria le jeune Gaston. Regardez, mère, comme ces couleurs lui vont bien !

En effet, Fernande était en ce moment jolie. Ce n'était plus la jeune fille au teint terreux, à l'œil morne, à la physionomie muette ; ses membres avaient pris de la rondeur, sa taille si souple dans son élégance avait acquis ce je ne sais quoi qui charme ; son front s'était éclairé ; son œil brun-violet avait une douceur qui allait à l'âme ; sous sa peau

devenue transparente, on voyait couler un sang généreux ; ses traits n'étaient point réguliers ; on eût regretté de les voir autrement. Décidément, Fernande n'était plus laide. Il y avait longtemps que madame Lobeau le pensait. Ce soir-là, elle, d'ordinaire si calme, fut sur le point de tressaillir à l'exclamation de son fils. D'autres qu'elle avaient donc vu la métamorphose ! Elle n'en pouvait plus douter. Que se passa-t-il en elle à cette découverte ? nul ne le sait. Le sourire ne l'abandonna pas, et ce fut avec un accent véritablement maternel qu'elle félicita la jeune fille sur le succès obtenu.

Philippe avait disparu.

### XXXI

#### LA VISION DU BONHEUR.

Le lendemain matin, Fernande, en attendant l'heure de ses leçons, se premenait dans la serre, lisant ou plutôt rêvant. Elle remémorait les incidents de la veille et se demandait comment elle avait eu la force d'achever ce chant qui l'émuait tant. D'où lui venait cette émotion ? Elle s'interrogeait elle-même, ne sachant trop à quoi en attribuer l'intensité. Instinctivement, elle avait cherché un refuge dans le regard de Philippe, et celui-ci aussi troublé, moins maître de lui, peut-être, avait dû fuir pour ne pas trahir ses impressions. La jeune fille fut amenée ainsi au souvenir de la scène de l'église. Ce jour-là elle avait chanté, se croyant seule avec Dieu ; son cœur débordait de tendresse, son cri n'était pas un cri de détresse, mais une aspiration, un magnifique élan de son être vers le ciel dont elle entrevoyait la sérénité ; ce jour-là, douée d'une puissance magnétique, sa voix avait cloué au sol l'homme qu'elle estimait le plus, celui qui, sans efforts, avait gagné sa confiance et sa profonde affection. Sans s'en douter, il l'avait soutenue bien des fois dans l'épreuve, et avait éloigné de ses lèvres la coupe de dégoût qu'elle ne se sentait pas la force de vider ; il l'avait protégée contre elle-même, relevée dans ses défaillances ; il l'avait respectée au point de lui attirer tous les respects, même ceux de ses inférieurs, et maintenant cet homme, à qui elle devait une partie de sa tranquillité, venait comme un enfant, réclamer ses lumières et s'instruire à ses leçons. Il avait soif, avait-il dit, et il désirait, nouvel Eliézer, que ce fut elle, Fernande, qui, penchant son amphore pleine sur ses lèvres brûlantes, le fit désaltérer. Il avait senti Dieu ; il voulait le connaître, et il lui tendait la main pour qu'elle pût lui montrer la voie.

La lui refuserait-elle ? Ce serait impie et cruel.

L'esprit perdu dans ces pensées, Fernande n'entendit pas un bruit de pas derrière elle, et ce ne fut qu'en se retournant qu'elle aperçut Philippe arrêté au pied d'un arbustre en fleurs. Tous les deux eurent un tressaillement lorsque leurs regards se rencontrèrent ; ils restèrent muets un instant. Ce fut Philippe qui, le premier rompit le silence.

— Je vous cherchais, mademoiselle, fit-il simplement en lui tendant la main, pour vous dire de nouveau merci. . . . .

Et après une courte pause :

— Oh ! oui, merci, poursuivit-il. Grâce à vous je sais ce qui bat dans ma poitrine ; je me connais, enfin. . . . . Croyez-vous aux cartes ?

Étonnée de cette brusque question, elle leva sur lui ses grands yeux limpides.

— Pas plus que moi, n'est-ce pas ? continua-t-il, et tout dépend de l'interprétation qu'on leur donne. Notre physionomie n'est-elle pas un miroir où vient se réfléchir notre âme ! On y lit avant nous quelquefois. . . . Qu'est-ce que je vous dis-là ? Je m'égare, vraiment. . . . J'aurais bien voulu ce que le sort vous réserve, et s'il ne renversera pas vos projets.

— Quels projets !

— Ceux de célibat, mademoiselle. Vous êtes faite pour aimer. Heureux celui que vous aurez choisi ! Heureux surtout s'il sait apprécier le trésor qui lui est confié. Ne me parlez pas de barrière, de distance ? Vous donnerez tant en donnant votre amour que, quel qu'il soit, votre mari restera votre débiteur.

— Vous raisonnez en enthousiaste, M. Philippe. Je crois pourtant sentir en moi d'autant plus de tendresse que j'en suis privée. A quoi bon y penser ? Nul ne songera jamais à moi. Votre généreuse nature me devine ; c'est assez : quelqu'un, ici-bas, saura ce que j'aurais pu. Oh ! la famille ! la famille ! doux rêve qu'il faut chasser.

—Ce serait folie, mademoiselle.

—Non, non ! c'est un devoir.

—Et quoi ! vous aimeriez, vous seriez aimée, et vous commanderiez à votre cœur de se taire, et vous espérez qu'il se tairait ? Pauvre enfant ! Autant dire à la mer d'apaiser son éternel murmure ! Vous vous sacrifieriez, vous ; auriez-vous le courage de le sacrifier, lui ; en auriez-vous le droit ! Enfant ! Enfant ! vous ne le feriez pas ; c'est impossible !

—Impossible ? on voit bien que vous n'avez pas souffert !

—Et c'est parce que vous avez souffert que vous broieriez ainsi votre être, que vous braveriez la douleur, et une douleur semblable ?

—Je le ferais.

—Vous ne le pourriez.

—J'essaierais toujours, et, si je ne parvenais à me vaincre . . .

—Vous mourriez ? . . . On ne commande pas plus à la vie qu'à son cœur.

—Je le sais.

—Alors ?

—Les maladies morales tuent plus sûrement que celles du corps.

—C'est juste, si, connaissant le remède, on le rejette au loin. Et ne serait-il pas cruel, horrible de tenter ce suicide ?

—Ce n'en est pas un.

—Vous vous trompez, mademoiselle. On ne voit pas couler le sang, mais on voit la mort goutte à goutte, et on le sait, et on ne fait rien pour conserver cette existence, dont le dépôt ne vous appartient pas. Oh ! croyez-moi, Fernande, si jamais un être fait tres-saillir en vous les fibres de votre âme, si jamais vous sentez en vous naître une vie inconnue, s'épanouir cette fleur divine trop souvent profanée, que l'on nomme l'amour ; si jamais cet être vous murmure le secret de son cœur, s'il vous dit : Je vous aime ! Oh ! tendez-lui la main s'il est digne de vous ; donnez-lui l'espérance ; soyez son bien, sa pensée, et Dieu vous bénira.

La voix de Philippe était devenue si tremblante qu'on l'entendait à peine ; une émotion envahissante s'était emparée de lui. Il avait pris la main de Fernande et semblait attendre la réponse qu'il quêtait pour cet inconnu.

—Dieu ! Dieu ! balbutia-t-elle, attendrie, subjuguée. Non, Dieu me soutiendra.

—Erreur, enfant ! vous manqueriez à sa loi. Si vous aimiez, vous sauriez le comprendre.

Il dit ces mots avec un accent qui ajouta au trouble de la jeune fille.

—Adieu, soupira-t-il. Oubliez mes paroles si elles vous ont déplu ; mais si jamais vous rencontrez cet être sur votre route, Fernande, ne le repoussez pas.

## XXXII

### L'INSOMNIE.

D'où venaient le trouble de Fernande et l'émotion de Philippe ? Qui osera sonder ces mystères ? Abîmes profonds, dans lesquels la raison tournoie, comment fouiller dans vos entrailles sans craindre d'y toujours rester ! Fernande aurait été embarrassée d'expliquer son agitation. Les derniers mots de Philippe avaient développé en elle un monde de pensées inconnues.

—Aimer, être aimée ! se répétait elle, la vie est là, je le devine ; je le sens, et ce bonheur est fait pour tous, excepté pour moi. Mon père, je ne murmure pas ; votre malheur est peut-être plus grand que le mien : vous êtes seul avec vous même, avec la vieillesse qui arrive, avec vos espérances trompées, vos illusions détruites, le passé qui vous martyrise, l'avenir qui vous effraie ; moi, j'ai ma jeunesse robuste et ma mission à remplir. Père, père, je souffrirai beaucoup, je le prévois, et la douleur ne m'a pas dit son dernier mot. O père, ô Dieu, faites que j'y résiste, que le fantôme sacré du devoir se dresse toujours devant moi, que je ne succombe point à la tentation, quelque séduisante qu'elle me paraisse. Père que votre souvenir me protège contre mes propres impressions. Aimer ! Aimer ! A quoi comprend-on que l'on aime ? Que je ne le sache jamais ; ma solitude sera moins douloureuse : il faudrait chasser cette amour comme une chose maudite. Mieux vaut oublier, qu'il existe . . .

Et Fernande se débattait dans cette idée, comme l'oiseau blessé par un plomb perdu, et qui ne sait pourquoi il sent une lourdeur à l'aile et ne peut franchir le rayon où il se trouve emprisonné. Il semblait à Fernande que la voix de Philippe résonnait encore à son oreille et accélérât les mouvements de son cœur. La vision évoquée par lui la poursuivait, quoiqu'elle fit pour la chasser. Elle se voyait emportée par elle vers un monde idéal, encore inexploré. Elle essayait bien de fuir. Impossible ! Sa volonté était morte ; elle n'entendait plus que ces mots : Je vous aime ! et un hymne d'immense reconnaissance s'élevait de son âme au ciel.

— Je vous cherchais, mademoiselle, dit M. Anatole en l'abordant.

Ces paroles, les mêmes que celles prononcées par Philippe, ébranlèrent son être. Le charme était rompu. Elle quitta cette serre embaumée ou, sans le savoir, elle avait tant vécu, et reprit ses travaux avec une lassitude qui l'étonna et qui fut remarquée de M. Anatole et de sa jeune élève. Au déjeuner, M. Philippe ne parut pas. Cela lui arrivait parfois, et pourtant elle trouva triste la place vide, tout en sachant gré au jeune homme d'une absence dont elle ignorait le motif. Le soir venu, M. de Fineste fit prévenir qu'il dînait au presbytère, et qu'il ne rentrerait que tard. On ne fit aucun commentaire, mais Fernande sentit peser sur elle les regards du précepteur et de madame Lo beau, et un léger nage courut sur son front.

Le château dormait déjà ; seule, Fernande veillait encore, et pour rafraîchir sa tête brûlante, elle avait ouvert une croisée de sa chambre, et livré ses beaux cheveux au vent du soir. Seule, probablement aussi, elle entendit le pas de Philippe sur la route sonore, et le vit rentrer lentement comme un homme absorbé. Pourquoi son cœur battait-il avec violence au point de devoir être comprimé ? Ces questions ne se posent guère. Lorsqu'il passa devant elle, il lui parut très pâle. C'était, sans doute, la clarté de la lune qui se réfléchissait sur lui. Il erra un moment dans le jardin. Était-ce une illusion ! Fernande crut comprendre qu'il choisissait les endroits qu'ils avaient parcourus ensemble. Il s'assit quelques instants sur le banc où ils s'étaient assis tous les deux, alors que l'*Agnus Dei* résonnait dans les airs. Fernande retenait son souffle pour ne pas trahir sa présence. Philippe pénétra dans la maison ; elle écouta le bruit assourdi de sa marche, puis, quand le silence fut absolu, frissonnante, elle gagna sa couche. L'insomnie l'y poursuivit, non cette insomnie fiévreuse qui vous berce comme une musique aérienne, mystérieuse. Ce n'est pas tout à fait la veille, et pas encore le sommeil ; état indéfinissable de l'être où l'âme palpite et vit, alors que le corps appesanti rentre dans son repos.

Combien d'heures s'écoulèrent ainsi ? Fernande ne les compta pas. Lorsque, croyant au jour, elle se leva et ouvrit sa fenêtre, le ciel, dégagé de nuages, jetait sur la terre l'admirable clarté d'une nuit des tropiques, le silence était profond, et troublé seulement, de temps à autre, par un battement d'ailes timide, une note d'oiseau égarée dans l'espace ou l'aboïement lointain de quelque chien de garde. On ne dormait pas dans le côté opposé du château. C'était M. de Fineste dont la chambre était éclairée, et qui, assis, dans une attitude songeuse, semblait se parler à lui-même et oublier ce qui l'entourait.

— Serais-tu souffrant ? se demanda la jeune fille. Lui, d'ordinaire si calme, paraît bien agité.... Qu'a-t-il ?

### XXXIII

#### LES SOUFFRANCES DE PHILIPPE.

Il l'aimait ! Philippe seul avait conscience de son amour ; elle l'ignorait encore. Il l'aurait ignoré comme elle, ou bien ne se le serait pas avoué, si madame de Blanchemin ne lui avait d'un mot, appris la cause de ses troubles, de ses joies, de ses émotions, des tendresses inénarrables dont s'emplissait, à son insu, son cœur jusque-là fermé. Philippe nous le savons, avait toujours vécu dans une grande solitude. Rien de la vie n'avait pu l'effleurier, et il était arrivé à l'âge de trente cinq ans, sans avoir songé un instant à un changement possible d'existence. La société des femmes lui était odieuse. Il est vrai qu'il n'avait jamais été à même de les apprécier. La baronne de Lacaute les lui montrait frivoles ; madame de Blanchemin, prétentieuses et voulant gouverner quand même. Il était trop aveuglément attaché à sa sœur, pour essayer de pénétrer sa nature. L'aurait-il fait, elle lui aurait paru une véritable exception. Il ne faut donc pas s'éton-

ner de ce qu'il nommait, en riant, son antipathie. Depuis son enfance, les jalons en avaient été posés sur son chemin. Homme, ses goûts ne pouvaient changer. On le disait à dix lieues à la ronde, et, ceux qui vantaient son dévouement fraternel se heurtaient bientôt à des contradicteurs qui répliquaient que ce dévouement ne lui coûtait guère, et, qu'avec ses idées, il devait se trouver heureux d'avoir une famille semblable à la sienne.

Quelques-uns, c'étaient des méchants, évidemment, affirmaient qu'un oncle à héritage est toujours le bienvenu, et, que madame Lobeau, malgré sa grosse fortune, verrait avec déplaisir, pour ne pas dire mieux, le mariage de son frère, serait-ce avec la fille d'un pair. Ceux-là ne s'étonnaient pas de l'espèce de réclusion dans laquelle on vivait à Fineste. Ils pensaient bien que cette réclusion aurait un terme, qu'il faudrait recevoir tôt ou tard, que Gaston et Hermine voudraient jouir de leur position, de leur jeunesse, et le temps était venu où la prédiction s'était réalisée.

Philippe n'était pas un vieillard : allait-il rompre avec ses habitudes ? Qui sait !

Le soir du bal, toute la société avait les yeux sur lui. Il ne fit danser que Fernande.

—C'est une maladresse, dit-on tout bas.

Et les commentaires allèrent leur train.

Pauvre réputation, que tu fus discutée ! Et qu'il faut peu pour éveiller la médisance !

Ni Fernande, ni Philippe, ni aucun habitant ou habitué du château, ne se douta de ces propos. Il fallut à Philippe la plaisanterie de madame de Blanchemin, pour lire dans son propre cœur. Il aimait Fernande, et cet amour couvait depuis longtemps en lui comme une cendre chaude que l'étincelle, va embrasser. Il n'avait pu vivre côte à côte avec sans être enivré de ce parfum de jeunesse, d'innocence, d'abnégation, de dévouement qui émanait d'elle. Elle imposait à tous le respect ? chez lui, ce respect s'était transformé en adoration. Il souffrait, lorsqu'elle n'était pas là, et si, devant lui, on parlait du temps où elle n'y serait plus, cette souffrance devenait intolérable. Il lui semblait qu'elle faisait désormais partie de la famille, et que son départ laisserait un vide au foyer.

Il n'aurait pas songé à donner un nom à cette affection qui prenait en lui de si fortes racines. Il s'était laissé entraîner doucement, peu à peu, et ce n'est qu'à la voix de madame de Blanchemin que la vérité lui était apparue tout entière. Alors il comprit ses sollicitudes pour elle, ses colères intérieures, lorsqu'il la devinait blessée par un acte ou un propos lui rappelant sa situation dépendante ; il comprit l'extase de l'église, l'émotion du bal, ses projets de réformes, et, il alla à elle, pour lui dire merci de cet amour qu'elle avait fait éclore, et lui demander le sien. Il recula un moment, devant cette ombre austère évoquée par la jeune fille : le devoir ! et s'il prononça le mot qui vibrât dans son âme, ce fut au nom de l'inconnu. Il vit son trouble, son émoi, et n'entendit que sa réponse, résonnant douloureusement à ses oreilles, et lui mettant le doute au cœur.

Elle ne l'aimait pas ! Il crut que quelque chose se brisait en lui, et il s'enfuit, emportant sa blessure, égaré, anéanti, s'accusant de froideur, d'incapacité, se rattachant à ses propres yeux, et retenant à peine les lourds sanglots qui soulevaient sa poitrine.

Il erra tout ce jour, en proie au plus étrange délire, appelant Fernande, fermant parfois sa paupière pour mieux la voir, dans son esprit, tour à tour désespéré et furieux.

Le hasard le conduisit devant le presbytère. L'église était ouverte, il y entra. Personne autour de lui. Que n'eût-il pas donné pour entendre sa voix pénétrante ! Il était seul : la brise, en passant à travers les vitraux entr'ouverts, faisait balancer la lampe suspendue devant le sanctuaire, comme un encensoir aérien devant le Dieu caché.

—Elle dit que la prière calme, murmura-t-il. Oh ! la paix ! Un peu de paix Seigneur ! *Dona nobis pacem* ! Non, non ! ce serait le néant ; elle m'en a tiré, ne m'y rejetez pas !

La détresse de cet homme eût fait pitié à voir. Et Fernande qui écoutait si le bruit familier de ses pas n'arrivait point jusqu'à elle !... Il ouvrit l'harmonium ; toucha l'ivoire effleuré si souvent par ses doigts ; balbutia une invocation, et sortit, bien décidé à révéler à l'abbé Saturnin l'état de son cœur. Au moment de parler, il se tut.

—A quoi bon ! pensa-t-il ; il ne me comprendrait pas !

Comme si le prêtre n'a pas un baume pour toutes les douleurs ! L'excellent prêtre, il est vrai, était aussi simple que la nature, mais aussi bon qu'elle. Il n'avait rien connu des agitations de la vie, et était passé des bancs du séminaire dans la pauvre chaire de

sa petite paroisse. Il n'avait pas eu à tonner contre ses ouailles ; ses jours s'écoulaient doux et paisibles au milieu de ceux qu'il appelait ses enfants. A l'exemple du Maître, il vivait familièrement avec tous, et avait la même gaieté sereine dans la chaumière et au château. Il avait la science de l'âme plutôt que celle du cœur humain, et l'exaltation de Philippe, l'aurait peut-être plus surpris que touché. Celui-ci le devina-t-il, en voyant sa physionomie transparente, ou préférerait-il garder son secret ? Qui pourrait le dire ?

« Toujours est-il, que l'excellent abbé mit la surexcitation de Philippe sur le compte de la lassitude, et causa tant et si bien, qu'il ne s'aperçut pas qu'il le faisait pour deux.

M. de Fineste avait la fièvre lorsqu'il rentra le soir au château. Il avait résolu de fuir la jeune fille, de redevenir l'indifférent d'autrefois, de courir les bois, les hasards. En attendant, il vint s'enivrer à son atmosphère, la chercher, parler à son ombre, et demander aux objets extérieurs le dernier mot de sa pensée qu'il croyait y trouver imprimé.

S'il eût interrogé Fernande au milieu de cette nuit lumineuse, dans ce silence de la solitude et le charme du vivant souvenir qui la tenait éveillée, il eût peut-être été moins malheureux ; peut-être, en posant la main sur ce cœur que, jusque-là, la douleur et l'angoisse avaient seules fait vibrer, aurait-il senti le tressaillement qui révèle la vie, et, le mettant à nu devant la jeune fille, aurait-il fait éclater sur ses lèvres le cri qui résonnait en lui ?

Il n'en fût rien. Fernande resta, pour lui, froide comme ces monts que couronne la neige, et que nul pied n'a jamais foulés. Aveugle ! Il ne vit pas sa tête que caressait le vent du soir ; il ne devina pas sa présence, et la brise ne lui porta pas le parfum de sa chevelure qu'elle avait laissée flotter à son gré. Et tandis que, immobile devant sa fenêtre, elle se demandait : Qu'a-t-il ? . . . lui, n'avait pas songé à demander : Qu'a-t-elle ! . . .

D'autres l'avaient compris, mais ils ne disaient rien.

#### XXXIV

##### LE REMÈDE D'UN MÉDECIN SANS DIPLOME.

Que pensez-vous de ma *bonne aventure*, chère ? interrogeait madame de Blanchemin, quelques jours après ces incidents.

— Que voulez-vous que j'en pense, ma bonne amie, répondait madame Lobeau, sinon que vous allez toquer nos jeunes gens et nos jeunes filles.

— Grand merci du compliment ! Donner un pareil mal, Dieu m'en préserve !

— Bah ! le mal est quelquefois chéri. Vous n'avez qu'à tenter l'épreuve

— Sur qui ?

— Sur Fernande, si elle y consent.

— Eh ! le sujet en vaut la peine.

— Je ne conteste pas.

— Que lui direz vous ?

— Je l'ignore. J'ai besoin des cartes, de la coupe, etc., etc.

— Allons donc ! Vous saurez inventer.

— Comme pour Philippe, n'est-ce pas ?

— Comme pour Philippe.

— Ce que j'ai avancé, les cartes le disaient.

— Oh ! le charmant hasard !

— Charmant en effet ; il est venu confirmer mes doutes.

— Vous aviez des doutes . . . sur le langage des cartes ?

— Vous voulez rire !

— Sur quoi, alors ?

— Sur l'amour de Philippe.

— Vous dites ?

— Ce que vous savez mieux que moi.

— Oh ! la bonne plaisanterie ! A moins qu'il ne soit épris de la lune, je ne vois pas . . .

— Est surtout aveugle celui qui ne veut pas voir, chère.

— Je n'y suis plus.

— Peut-être parce que vous y êtes trop.

— Conte-moi ce grand mystère . . .

—Sérieusement ?

—Très-sérieusement.

—Voici la baronne ; elle vous renseignera.

—Soit.

Les deux femmes se levèrent et coururent au-devant de leur bonne amie.

—Qu'à Philippe, baronne ? demanda sans préambule madame de Blanchemin.

Un peu saisie par ce brusque appel, celle-ci répondit pourtant, en arrangeant la manchette qu'avait froissée son amie :

—Il est amoureux.

—Eh ! bien ? interrogea madame de Blanchemin.

—Cela doit être, puisque vous le dites, mesdames, répliqua en riant madame Lobeau. Reste à savoir quel est l'objet de cette brûlante flamme.

—Qui, sinon . . . . .

—Continuez . . . . .

—Ne le devinez-vous pas ?

—Je suis peu clairvoyante en pareil cas.

—Un peu de bonne volonté.

—Un léger effort.

—Ce serait en vain.

—Oh ! la sournoise ! Je lis un nom dans ses yeux.

—Lequel ?

—Fernande.

—De mieux en mieux, chère.

—Est-ce bien cela ?

—Puisque vous l'affirmez. Et Fernande ?

—L'horoscope est muet. Il y a pourtant des chances.

—Je le croirais, dit la baronne qui assistait à ces escarmouches en spectateur, si elle avait fait des frais, enfin.

—Qu'est-ce que cela, chère ? Futilité ! Cette jeune fille n'est point futile ; elle plaît davantage telle qu'elle est. Qu'est-ce qu'un ruban, un nœud, une fleur pour elle ! Elle n'en a nul besoin. Ce n'est pas une de ces poupées qui ne songent qu'à elles ; il y a en elle l'étoffe d'une femme forte, répliqua assez vivement madame de Blanchemin.

—C'est dommage qu'elle soit pauvre ! soupira la baronne.

—L'argent ne fait pas la femme, articula victorieusement madame de Blanchemin, moins encore le bonheur.

—Si Philippe l'aime, ce que je crois, et qu'elle aime Philippe, qu'ils se marient, grand Dieu, et ils seront heureux !

—Mon frère rirait, s'il vous entendait, mesdames.

—Il nous applaudirait, j'en suis sûre, fit madame de Blanchemin.

—Pour l'idée, c'est possible ; pas pour l'exécution.

—Ceci est votre avis, chère.

—Le sien aussi, et ce n'est pas à son âge . . . .

—Souvent *homme varie*, interrompit madame de Blanchemin.

—Philippe ne *varie* pas : nous marions Fernande, appuya madame Lobeau.

Qui fut stupéfait ? ce furent les deux amies. Elles se regardèrent en silence et attendirent l'explication.

—Vous ne comptiez pas sur cette nouvelle, mesdames ?

—J'en conviens, dit la baronne.

—Bien imaginé ! riposta madame de Blanchemin émue, et vaguement vexée de n'avoir pas été consultée. Le nom du futur ?

C'est encore un secret, Mesdames. Pas une syllabe de ceci. Vous aimez Fernande autant que moi, et ne voudriez pas, par une imprudence, détruire son avenir.

Les deux amies exaltèrent leur discrétion. Madame Lobeau savait à quoi s'en tenir, mais elle eut l'air de croire à ce qu'elle avançait. Était-il vrai que Philippe songeât à marier Fernande ? Nul ne se posera cette question. Madame Lobeau avait cru faire un acte charitable, en détournant de son frère l'attention générale, et son affection pour lui était si grande, qu'elle avait résolu de le préserver de toute atteinte, en le mettant de moitié dans le projet dont, seule, elle avait fait les frais. La première, peut-être, elle avait lu en lui. Comptant sur son empire, elle avait fermé les yeux, et quand, elle les avait ouverts, les choses avaient si bien marché, qu'elle se sentit prise de vertige.

Si, malgré ses précautions, il allait lui échapper ! Non ! Elle le tenait trop bien. A elle de veiller, et la victoire lui resterait. Elle avait, elle le savait, un puissant auxiliaire dans Fernande. Aussi l'aurait-elle volontiers pressée dans ses bras, lorsqu'elle avait déclaré devant lui, devant tous, qu'elle ne pouvait ni ne devait se marier, et pourtant, elle était inquiète. Fernande s'ignorait encore ; ne changerait-elle pas dès qu'elle connaîtrait son amour ?

Elle ne recule devant le mariage, se dit-elle, que parce que, étant pauvre, elle ne voudrait pas qu'un lourdaud qui l'enrichirait ; qu'elle est trop fière pour accepter tout d'un homme riche qui lui conviendrait. Resté le parti modeste, de sa condition. Je le lui trouverai, et, si elle persiste dans ses idées, j'aurai toujours gagné de lui faire affirmer le célibat, et détourné les esprits du prétendu roman bâti par mon frère. Car, enfin s'il l'aime, il n'est pas de ceux que ce sentiment pousse à la folie,

La combinaison n'était pas maladroite.

## XXXV

## LA JOUTE

La pensée de marier Fernande, pour conjurer ce qu'elle appelait un péril, était venue à madame Lobeau pendant une longue conversation avec maître Anatole.

On eût dit que celui-ci était intéressé à connaître tous les actes de la jeune fille. Quel mobile le poussait ? L'attachement qu'il portait à la famille de Fineste, on un motif purement personnel ? C'est ce qu'il se gardait de laisser deviner.

Madame Lobeau avait une manière d'écouter ses confidences, qui eut découragé tout autre moins clairvoyant que lui ; mais il était sûr de l'avidité avec laquelle elle recevait les nouvelles données, et du profit qu'elle en retirait. Aussi, malgré ses arguments que plusieurs auraient trouvés sans réplique, le précepteur ne continuait pas moins ses investigations, et Fernande, pas plus que Philippe, ne pouvait faire un pas, ne pouvait dire un mot sans que maître Anatole en fût instruit.

Cet homme là aurait fait un excellent limier de police. Il eût été d'autant plus redoutable, que nul n'aurait jamais deviné l'hostilité de ses intentions. Il voulait bien blesser ses adversaires, mais de loin, de façon à ne pas leur permettre de voir d'où partait le coup. Au bal, il faillit se trahir. Son habileté l'aurait sauvé, sans doute. Il cherchait une conviction, il l'obtint, et se promit d'être sur le quivive. Madame Lobeau pouvait dormir tranquille ; il veillait sur son bien avec une vigilance qui eût fait honneur à un garde du palais. Que de renseignements précieux ne lui fournissait-il pas ! Il ne semait pas sur une terre inféconde, et savait parfaitement que le germe qu'il y jetait ne pouvait être étouffé.

—Vous paraissez préoccupé, M. Anatole, lui dit un soir madame Lobeau. Qu'avez-vous ?

Il eut l'air surpris d'un homme qui s'éveille en sursaut et balbutia une réponse évasive. Pressé de questions, il prit un moment sa tête à deux mains, puis, la relevant comme après une résolution soudaine, il murmura :

—Madame, croyez-vous à mon dévouement ?

—Personne n'en doute ici, mon ami.

—Votre bienveillante bonté m'a fait m'oublier quelquefois, au point de me faire penser que ce qui vous touche me touche, que vos joies deviennent mes joies, et vos tristesses les miennes.

—C'est une preuve d'attachement dont je vous sais gré.

—N'avez-vous rien remarqué d'étrange autour de vous ?

—Que voulez-vous dire ?

—Une chose pénible et surtout difficile. Vous m'interrogez ; je dois vous répondre. Tôt ou tard il fallait en venir là...

—Où, là ?

—Trouvez-vous naturelle la conduite de M. Philippe, madame ?

Et il plongeait son œil de faucon dans celui de son interlocutrice. Elle soutint ce regard avec une sérénité parfaite, et répondit avec le plus grand calme :

—Très-naturelle, M. Anatole.

— Dans ce cas, madame je me tais.

— C'est ce qui vous tourmente ? Parlez, alors ! Les indifférents voient souvent mieux que les intéressés. Qu'est-ce qui vous a frappé en lui ? Serait-il souffrant ?

— Rassurez-vous, madame, le mal n'est peut-être pas aussi profond que je le crains.

— Vous m'effrayez ! Il est donc malade ? Et lui qui ne se plaint pas ?

— Il n'aurait garde ! Vous souvenez-vous de la scène du bal ?

— Vous m'avez mise au courant, et ne trouvez là rien que de très-ordinaire. Mon frère n'a fait qu'une politesse à mademoiselle Verneuil. Ce n'est pas ce que je veux savoir.

— Et l'*Agnus Dei*, le miracle opéré par ce chant !

— Philippe adore la musique, Rien qui exalte l'âme comme la solitude, une voix charmante au milieu d'un silence que nul ne vient troubler.

— Et les confidences du jardin ?

— Ne s'agissait il pas, vous l'avez dit vous même, d'un projet très religieux ?

— Prétex-te, madame !

— Philippe n'est pas homme à en rechercher. Est-ce tout ?

— La bonne aventure et ce qui a suivi ?

Plaisanterie, mon ami.

— Même le trouble de M. Philippe aux premières notes dites par elle ?

— Je crois vraiment que vous êtes jaloux !

— Dieu m'en garde, madame ! Voici qui devient plus grave. Oh ! ne riez pas ! Nous sommes sur une pente bien glissante, delà à un scandale, il faut peu.

— M. Anatole !

— Je sais que je vous déplais en parlant ainsi. Qu'importe ! Vous me chasserez après si vous le voulez, mais vous saurez tout. Le hasard m'a conduit vers la serre hier matin. Mademoiselle Verneuil y était et se promenait avec une agitation visible. J'en ai bientôt appris la cause : M. Philippe est venu la rejoindre.

— Encore Philippe !

— Oui, madame ; encore lui. Ils ont tressailli l'un et l'autre . . .

— Après ?

— Il serait oisieux de vous raconter leur conversation.

— Vous l'avez donc surprise ?

— Je l'ai entendue, madame. J'étais dans l'orangerie ; impossible d'en sortir sans troubler leur tête à tête. M. Philippe a joué franc jeu ; il lui a déclaré son amour.

— Vous avez mal compris.

— Expliquez alors ce : *je vous aime*.

— Décidément, mon pauvre ami, vous avez eu une hallucination. Philippe, prononcer le mot consacré ! Allons donc ! C'est bon à vingt ans !

— Puisque vous le prenez ainsi, madame, admettez que je n'ai rien vu, rien entendu, rien dit. Laissons agir le temps.

— Quel ton lugubre ! Continuez ! votre récit m'amuse, vraiment. Qu'a répondu Omphale ?

— Ne raillez pas, madame ; c'est plus sérieux que vous n'avez l'air de le croire ! La jeune fille est une habile tacticienne ; elle manœuvre admirablement, fait l'ingénue, s'avise de ne pas comprendre, et s'arrange si bien que M. Philippe s'estimera très heureux, et sera très flatté si elle daigne un jour accepter sa fortune et son nom.

— Voilà le plus plaisant de l'affaire. Vous n'y entendez rien, mon cher monsieur, et je vois clairement ce qui vous fait agir.

— Madame !

— A mon tour, le vous dirai : rassurez-vous ! Mademoiselle Fernande ne sera jamais madame de Fineste ; je n'aurai pas besoin d'influencer mon frère pour cela . . . Je vous étonne peut être ?

— Je cherche à deviner, madame.

— Ne cherchez pas, c'est inutile ; et surtout ne vous tourmentez plus ainsi . . . Etes-vous toujours indécis sur votre vocation ?

— Cette question . . .

— Est faite à l'improviste, je l'avoue. Vous avez laissé la robe du lévite, il est temps de choisir entre le monde et elle. Ne vous troublez pas ! Je ne vous ferai pas un crime de renoncer au sacerdoce. A chacun son lot ici-bas. Le vôtre est peut-être d'aimer, d'avoir une grande famille, non la grande famille humaine, celle du pasteur, mais . . .

—Je devine, madame, et reste confondu.

—Pourquoi ? Il est bien temps encore ! . . . . Je sais ce qui vous rend inquiet. Effacez ce sourire moqueur. Je suis femme et mère, de là ma subtilité : rien de vous ne m'échappe. Un peu de patience et tout s'arrangera à votre gré.

—Vraiment, madame ! vous me laissez sans parole.

—Ce qui confirme mes prévisions.

—Je n'y suis plus. Qu'ont de commun ma position et l'amour de monsieur votre frère ?

—Bien des points de contact, mon ami. Je vous expliquerai cela tôt ou tard.

Elle le laissa seul, et alla rejoindre ses enfants.

Le précepteur eut un moment la mine d'un rat prit dans une souricière. Il se remit bien vite et murmura à part lui :

—Elle veut jouer au plus fin, soit ; mon jeu sera si serré qu'il faudra qu'elle se découvre ! qu'elle empêche son frère de se marier, c'est parfait ! je l'aiderai de tout mon pouvoir ; mais elle n'ira pas plus loin, ou j'y perdrai mon nom.

Il se promenait avec une impatience manifeste, et n'avait plus rien de cette calme physionomie qui le caractérisait. Quelle était la pensée de madame Lobeau, et comment pénétrer son plan ?

### XXXVI

#### LE COUP DE SCALPEL.

—L'agitation de Philippe faisait place à une morne tristesse. Il fuyait tout visage humain et essayait de ce fuir lui-même, chose impossible ! Il se sentait atteint, et, quoi qu'il fit, l'image de Fernande était sans cesse devant ses yeux. Que de nuits sans sommeil et de jours sans repos ! Il aurait voulu parfois, d'un seul pas, embrasser l'espace pour mettre un monde avec lui et les lieux où elle vivait ; et il marchait, ignorant ses fatigues, pour revenir bientôt et la voir ne fût-ce que de loin. Depuis le mystérieux aveu qu'elle n'avait pas compris, il ne lui avait plus rien dit, mais son approche le faisait tressaillir, et le son de sa voix le clouait à la même place. Sa sœur devinait chacun de ses mouvements ; elle lisait dans son âme et était effrayée de l'intensité d'un mal qu'elle s'accusait de n'avoir pas plus tôt conjuré. Elle résolut d'agir.

—On brûle la morsure faite par un chien enragé, pensa-t-elle ; brûlons cette plaie que chaque heure agrandit, avant que la guérison devienne impossible. Il souffrira, pourvu que je le sauve, ce sera bientôt oublié.

—Et s'armant de son plus doux sourire, elle pourrait lui parler longuement, et voulant, surtout, qu'une fois partie, rien ne vint le distraire des révélations entendues.

—Es-tu couché, Philippe ? lui demanda-t-elle.

—Pas encore. Que veux-tu ? lui fut-il répondu assez brusquement.

—Ouvre.

La porte ouverte, madame Lobeau entra, referma soigneusement, s'installa dans un fauteuil et regarda avec attention son frère.

Il avait le teint flétri d'un homme qui a trop veillé, et son œil triste et fatigué racontait ses angoisses et ses combats.

—Devine ce qui m'attire ici ? fit-elle gaiement et d'un ton dégagé.

—Qui le sait ! articula-t-il avec effort.

—Des projets d'avenir pour Fernande.

A ce nom, un éclair passa sous la paupière de Philippe ; son cœur dut battre avec violence, car ce fut d'une voix altérée qu'il répéta :

—Des projets ?

—Eh ! oui, cher. Je me suis attaché à cette enfant ; son sort m'intéresse ; je veux lui créer une position. Soyons de moitié dans l'œuvre.

—Comment ?

—C'est facile ! en lui accordant ce qu'elle désire . . .

—Et . . . que désire-t-elle ?

Il ne respirait plus ; son anxiété était visible. Madame Lobeau le vit-elle ? toujours est-il qu'elle continua avec le même calme gracieux :

— Secret de jeune fille, cher. Fernande aime.

— Tu dis ! bégaya-t-il.

— Une chose fort simple et qui surprendra un sceptique en amour tel que toi : elle aime ; c'est son âge. Marions-la.

— A qui ?

Il râlait. Aussi froide qu'un médecin qui, le scalpel à la main, va faire une opération dangereuse, elle répliqua :

— A celui qu'elle aime.

— Elle a donc avoué ?

Il y eut une inénarrable détresse dans ces mots.

— Cet aveu coûte toujours, mon ami ; aussi, ne l'ai-je point exigé. Je sais qu'elle aime, je crois deviner qu'elle aime ; je peux faire son bonheur, et, si rien ne s'y oppose, je le ferai. Elle est pauvre, nous la doterons. Y consens-tu ?

— Je rêve, vraiment !

— Tu es bien éveillé. Je comprends ta surprise. Ce qui arrive est assez naturel, pour tant. Quelle joie elle va éprouver ! Ne lui en dis rien ; je veux être la première à la féliciter. Elle ne se douta guère de ce qui nous occupe. N'as-tu pas remarqué le changement opéré en elle ? C'est si visible que mes amies s'en sont aperçues et en ont deviné la cause. La pauvre petite lutte contre son propre cœur. Elle voudrait chasser cette amour qui l'obsède et ne le peut. Elle en a peur ; elle se sent chanceler, non qu'elle ne soit fière de sa vertu, mais parce qu'elle se devine vaincue d'avance et qu'elle craint le mariage.

— Pourquoi le craindrait-elle ? interrogea-t-il avidement.

— Parce que le mariage a des exigences que sa position ne lui permet pas d'affronter. C'est cet obstacle que nous briserons, et nous ferons deux heureux . . . . . Je compte sur toi, poursuivit-elle en se levant . . . . . Ah ! j'oubliais ! . . . . . comme moi, tu approuveras son choix : elle aime M. Anatole.

Elle disparut sans se retourner. Peut-être eut-elle honte de son œuvre, ou craignait-elle de rencontrer le regard dilaté du malheureux Philippe. Le bruit que fit la porte en se refermant, l'empêcha, sans doute, d'entendre le cri qui vint râler sur les lèvres de son frère. Arrivée au milieu du long couloir qui aboutissait à son appartement, elle s'arrêta, et, retenant son souffle, elle revint sur ses pas et écouta devant la chambre de Philippe. Il y régnait un silence de mort. Elle rentra chez elle et se coucha tranquillement. Le jeune homme, après son départ, s'était jeté sur son fauteuil comme s'il eut été frappé de vertige. Son désespoir fut muet mais effrayant à voir. Ses traits, contractés par un rire farouche, avaient des tons de cire : ses lèvres blanches étaient rigides ; son œil atone ne reconnaissait rien ; sa respiration saccadée et sifflante avait peine à se faire. Il resta longtemps ainsi, si longtemps que sa lampe s'était éteinte et qu'un vague crépuscule emplissait sa chambre des clartés indécise du matin, lorsqu'il revint à lui. Il passa alors ses mains sur son front glacé, se souvint, et un torrent de larmes jaillit de sa paupière : il était sauvé.

Nul n'avait assisté à sa terrible veille ; il le croyait du moins. La douleur à ses pudeurs, elle cherche l'ombre, le mystère, un œil profane la blesserait dans ce qu'elle a d'intime et sacré, elle a l'instinct de la solitude et voudrait fuir jusqu'à son propre bruit. A peine Philippe eut-il conscience de son être, il regarda autour de lui et se vit seul ! il eut alors comme un éclair de soulagement : personne ne connaîtrait sa détresse. Il se trompait. Fernande, nous le savons, occupait la chambre parallèle à la sienne à l'autre extrémité du château. Les deux pièces, formant saillie, se regardaient l'une l'autre. Le soir, quand le calme se faisait partout, que la jeune fille était seule enfin avec elle-même, elle aimait à se perdre dans l'infini de l'horizon et dans celui de ses pensées. C'est ainsi que, par la fenêtre de Philippe laissée par lui entr'ouverte, elle avrit pu le voir et assister de loin à son agonie.

Ce qu'il avait, elle ne le prévoyait guère, et ne devinait qu'une intolérable douleur dont elle se trouvait alarmée. Un moment, elle l'avait cru mort, et une terreur sans nom s'était emparée d'elle. Elle avait voulu faire quelques pas pour appeler au secours ; impossible. Elle semblait frappée de paralysie. Quelques mouvements désordonnés de Philippe lui dirent qu'il existait puisqu'il souffrait. Un peu de remise, elle se hasarda jusque dans les couloirs vaguement éclairés par la veilleuse de nuit. Le moindre bruit résonnait dans ce silence. Effrayée, elle recula et revint à sa porte d'observation. Philippe paraissait dormir. Trompée par cette calme apparence, la jeune fille songea à pren-

dre elle-même un court repos. Ce fut en vain. Elle croyait qu'une voix déchirante l'appelait, et que des sanglots arrivaient jusqu'à son oreille.

Avec le jour, la vision désolée s'évanouit. Fernande essaya de traiter de folie ses terreurs de la nuit, mais l'expression du visage de Philippe, après la visite de sa sœur, lui était toujours présente. Elle ne se rendit pas compte de l'attraction qui l'avait tenue debout pendant des heures ; de l'angoisse qui l'avait pénétrée ; du sentiment qui l'avait portée à voler au secours de Philippe ; de celui qui l'avait fait reculer, car malgré son trouble, un je ne sais quoi lui avait fait comprendre que là n'était pas sa place ; des pressentiments qui lui avait murmuré que cette uétrese ne réclamait pas de soins matériels, que l'affaissement était plus moral que physique et qu'il était inutile d'avertir celle qui l'avait probablement provoqué. Sa pensée flottait sur un point fixe jusqu'à l'hallucination.

—J'ai fait mauvais rêve, se dit-elle au matin.

Non, ce n'était point un rêve et sa veille avait été douloureuse.

### XXXVII

#### LA CURE.

De plusieurs jours, nul, dans le château, si ce n'est son valet de chambre, n'aperçut Philippe. Madame Lobeau n'en témoignait aucune surprise, personne n'osa manifester ce que cette vie avait d'étrange. Fernande se sentait troublée et inquiète comme à la veille d'un orage. Elle recherchait la solitude, et les larmes venaient l'y trouver. Tout semblait joie autour d'elle, et cette joie lui faisait mal et raisonnait à son oreille ainsi qu'une note fausse. Elle s'interrogeait avidement sur le secret de cette tristesse incompréhensible, et sa tristesse seule lui répondait. Ployée sur elle-même, elle poursuivait cette part de son âme qui lui échappait, et ne s'apercevait pas qu'une image chère la remplaçait peu à peu, l'enlaçait, l'étreignait, prenait possession de sa pensée, de son cœur, de son imagination, de tout ce qui était elle. Une mère eut deviné ce mystère : Fernande n'avait plus de mère. Pas un sein ami pour reposer son pauvre être endolori.

—En sera-t-il toujours ainsi, soupirait-elle, et ne trouverai-je toujours en moi que moi ? Dois-je renoncer à tous les bonheurs d'ici-bas, et irai-je par le monde sans père, sans frère, sans soutien, sans affection ? La pitié seule m'accueillera, peut-être encore ! Cet irrésistible besoin de me dévouer, d'aimer, se transformera-t-il en un froid égoïsme ? Vivrai-je en indifférent au milieu d'indifférents, et, lorsque je mourrai, une main étrangère fermera-t-elle ma paupière ? Qu'ai je fait pour mériter un tel abandon ? . . .

Et, le moment d'après, s'accusant de ces murmures, elle en demandait pardon au Dieu qui, si souvent, l'avait sauvée, et dont elle reconnaissait la protection invisible.

Philippe, plus malheureux qu'elle, sentait grandir son amour à raison des obstacles ; il s'en revêtait comme d'un cilice et se martyrisait, non pour lui échapper, mais pour en mourir. Il n'accusait point Fernande. Il s'accusait, lui, et évoquant ce gracieux fantôme si longtemps caressé, il le voyait auprès d'un autre, accordant au privilégié les trésors devinés par lui et qu'il n'avait pas su obtenir. Ceux qui le voyaient passer, morne, le front baissé, le regard vide désolé ou se demandaient si la démence était bien loin. Lui, ne voyait plus rien, plus rien ne l'intéressait, il fuyait sans cesse, faisait et rejetait des projets de voyage, et revenait invinciblement vers les lieux où elle respirait.

Si sa sœur eût pu pénétrer la grandeur de l'abîme creusé par elle, elle aurait reculé devant son fatal entourage. Elle restait aveugle et poursuivait son œuvre. Cette femme-là n'avait jamais aimé, elle ne comprenait donc pas les ravages que peut faire un amour vrai, surtout à l'âge et dans la position de son frère. Elle ne sentait pas sa faute.

Elle s'était fait un acte méritoire de son mensonge, et, par de sophistiques raisonnements, elle en était venue à croire à la réussite de son plan.

Le précepteur ne pouvait manquer d'accepter la position qui lui était offerte ; jamais, quoi qu'il fit, il ne parviendrait à en obtenir une semblable. Sa persistance à savoir ce que faisait Fernande, n'était-ce pas de la jalousie ? Or, de qui est-on jaloux, sinon de ceux que l'on aime ? De cette induction, madame Lobeau tirait les conséquences les plus avantageuses pour ses projets. La plus difficile à gagner était Fernande. Elle devinait, en elle, une fierté native de nature à tout frêre échouer. Elle comptait moins ici sur la puissance de l'argent que sur les propres sentiments de la jeune fille. Fernande n'était

pas de celles que l'on peut jeter dans les bras d'un premier venu. Si elle aimait Philippe, c'en était fait du mariage prémédité, et évidemment elle aimait. Restait à savoir si elle se doutait de cette affection. Dans ce cas, et en laissant Philippe persuadé du contraire, il fallait absolument l'éloigner.

Madame Lobeau se plaçait sur une pente bien glissante et où la chute devient imminente. Que de mauvaises passions l'attendaient là pour la conseiller et l'entraîner fatalement ! Qu'allait devenir cette réputation d'honnêteté jusque là sans tache ! Et quand même son habileté la tirerait de ce mauvais pas, n'avait-elle pas à craindre ses propres remords à la vue de la ruine qu'elle aurait préparée ?

Madame Lobeau ne voyait que le but ; elle disait ses intentions louables. Son frère, selon elle, était en danger, à elle le soin de sa guérison. N'était pas sien, et de quel droit viendrait-on la lui disputer ? A cause de lui n'avait-elle pas manqué une union selon ses goûts, n'avait-elle pas consumé sa jeunesse auprès de son berceau, contracté un mariage plébeien, renoncé au monde, à tout ? Il lui fallait une compensation. Il avait promis, du reste, de remplacer le père de ses enfants ; il devait tenir sa promesse. Eh ! qui lui donnerait autant qu'elle ?

A l'œuvre ! à l'œuvre ! Madame ! broyez ce cœur, éteignez cette intelligence, faites votre chose de cette être, soyez sans pitié pour cette insolence passion qui menace vos ambitions et vos tendresses. Ce cœur saignera, qu'importe ! Frappez, atrophiez-le ! L'argile que vous avez pétrie n'a pas encore la dureté du marbre ! Frappez, frappez, tous jours ! N'oubliez pas votre sourire ! frappez, comprimez, étouffez, l'heure est à vous et l'avenir à Dieu.

### XXXVIII

#### UN FUTUR INCOMPRIS.

Joyeuse et satisfaite, madame Lobeau en voyant son frère reprendre ce qu'elle appelait ses allures d'autrefois, s'applaudissait de son stratagème. Le coup était porté, Fernande était renversée de son piédestal où Philippe l'avait placée. Il devait rougir de sa folie passagère et s'envelopper de philosophie. Sans rien précipiter, il était pourtant de donner un dénouement à cette comédie. C'était là le nœud gordien. Elle commença par Anatole. Celui-ci épiait madame Lobeau et affermissait le terrain sous ses pieds.

— Elle prépare quelque chose, préparons-nous, murmura-t-il.

Il avait pensé tout, exceptée à la proposition qui lui fut faite.

— Vous êtes un heureux mortel, mon ami, dit enfin la sirène ; Fernande vous adore.

— Vous flattez trop mon personnage, madame, répliqua-t-il, je ne suis pas cet heureux mortel, vous ne l'ignorez pas.

— Toujours cette vieille chanson ? Je dois vous avouer que vous n'y entendez rien. Oui, elle sera votre femme, quand vous le voudrez.

— Jolie affaire !

— Pas mauvaise, mon ami. Mon frère et moi nous dotons Fernande.

— M. Philippe ! Ce serait renversant !

— Je me suis entendue avec lui.

— Et vous avez son adhésion ?

— Je l'ai.

— Vous me l'affirmez, madame, cela doit être. Convenez avec moi que c'est à n'y rien comprendre. Il en est fou.

— Erreur, mon ami, grave erreur ! et ceci vous le prouve. Réfléchissez, nous en reparlerons. Faites votre cour à Fernande, ne lui dites rien de nos bienveillantes intentions.

Maître Anatole, resté seul, partit d'un éclat de rire homérique. Tant de générosité e confondait.

— Madame Lobeau doter Fernande ! Elle, capable d'un tel sacrifice ! Bah ! on ne doit pas marchander quand il s'agit d'un pareil enjeu ! Pour deux millions, et M. Philippe a bien cette fortune, on peut abandonner quelques sacs d'écus. Oh ! l'inépuisable bonté !

Et il riait, toujours, se promettant de savoir jusqu'où serait poussée cette prodigalité sans précédents. D'une façon ou d'une autre, il ne pouvait que gagner à ce jeu. Qu'il épousât ou non, la mine lui était ouverte, et il comptait bien en fouiller les moindres filons.

— Qu'elle se livre complètement et ma fortune est assurée, pensait-il. Que veut-elle ? se débarrasser de Fernande. Soit. Je l'en débarrasserai. Allons, masques en avant ! Emmiellons nos phrases, adoucissons nos regards, endossons la livrée sentimentale, *mons* Philippe est un homme à terre ! Vive la politique ! guerre aux imbéciles et aux sots !

Le programme était tracé, il le suivit à la lettre. Jamais fiancé plus assidus auprès de sa bien-aimée. Poses languissantes, soupirs comprimés, la comédie des comédiens, rien n'y manquait. Madame Lobeau était rayonnante : elle touchait au but. Mesdames de Lacaze et de Blanchemin ne voyaient plus dans le précepteur que le futur le plus adorable ; Gaston et Hermine se sentaient émus malgré eux et commençaient à rêver, l'un aux ravissantes créations évoquées par sa fraîche imagination, l'autre à quelque apparition de Shakspeare ou de Gœthe qu'elle idéalissait et dont elle faisait son héros. Hermine cherchait autour d'elle et se transformait à son insu. Elle jetait au loir les langes de l'enfance, et sa tête d'éphèbe se faisait songeuse. Mère, mère, quelle imprudence !

Seule, Fernande ne s'apercevait de rien. Les compliments du précepteur la fatiguaient voilà tout. Plus d'une fois, il ne put se méprendre à son geste d'impatience ou à son mutisme dédaigneux. Tant d'assiduité offensait ses instincts de femme ; elle se sentait venir une sourde revolte, et se trouvait blessée, sans en deviner la cause, des mots à double entente qui se débitaient autour d'elle et auxquels elle n'attachaient aucun sens.

Que lui voulait-on, et que se passait-il !

Elle souffrait d'un état de choses qu'elle ne pénétrait pas, et des propres agitations de son cœur.

Pauvre Fernande ! que de passions s'agitent pour ta perte ! Fais provision de forces, les coups qu'on te prépare seront rapides et foudroyants. Ta chère et sainte réputation va être livrée à l'envie et à la calomnie. Lustre et garde, ô ma colombe, les blanches plumes de tes ailes ; reste dans ses régions sereines où la pureté te maintient. Voici que le malheur arrive, et celui-là implacable, horrible, pire que la faim, le désespoir et la mort. Il te guette, tu es sa proie assurée, à moins que Dieu ne fasse un miracle. Prie, jeune fille, l'arène s'ouvre devant toi et le martyr s'avance.

Comme la victime choisie que l'on couronne de fleurs avant le sacrifice, ainsi était traitée Fernande. Pas un sourire qui ne fut pour elle, pas une parole flatteuse dont elle n'eût pas sa part. On l'enveloppait à l'envi d'une atmosphère de tendresse, et il n'est pas de maternelles prévoyances que madame Lobeau n'eût à son égard. Elle s'en voulait presque de répondre si peu et si mal à tant d'empressement sympathique ; et elle en était venue à désirer les heures du commun repos pour échapper à cette influence.

Ce n'est pas ainsi que Philippe révélait son affection :

Les expressions les plus chaudes viennent de l'âme. Un mot de lui valait plus que mille protestations, mille actes d'aucun de ceux qui l'entouraient. Mais seul, entre tous Philippe se taisait ; il évitait jusqu'à son regard dans les rares occasions où le hasard les rapprochait. Ce silence avait pour Fernande une éloquence désolée et puissante qui la frappait avec une incompréhensible vigueur. Elle fut tentée souvent de lui en demander la cause, elle recula toujours, retenue par une crainte indéfinissable, et souffrant de cette souffrance dont elle devinait l'intensité sans en pénétrer la raison.

Philippe vivait tellement en lui que tout bruit humain lui était devenu insupportable, et qu'il cherchait les endroits les plus déserts pour avoir un calme qui le fuyait toujours. Si parfois il allait s'asseoir au milieu de la famille rassemblée, le précepteur faisait plus que jamais l'aimable, et madame Lobeau ne manquait pas de faire remarquer bien bas l'air préoccupé de Fernande et ses fréquentes distractions. Le malheureux retournait ainsi, et comme à plaisir, le fer dans sa blessure ; il s'énevrait de sa douleur, et ne regimbait plus sur l'aiguillon.

### XXXIX

#### COMÉDIEN ET COMÉDIENNE

Ils étaient trois réunis dans le grand salon de Fineste : Philippe à demi caché par une draperie, lisant un journal dans l'embrasure d'une fenêtre ; madame Lobeau, absorbée par un point de tapisserie ; maître Anatole, atisant machinalement des bûches qui ne réclamaient pas son office.

Cette pièce immense, naguère si brillante et si animée, était terne et morne comme le ciel devenu gris et bas. Au dehors, la pluie fouettait les vitres et roulait dans les eaux fangeuses les premières fleurs du printemps. Nul autre bruit que ce bruit monotone. Plus d'horizons, plus de perspectives, partout des bornes au regard et quelque chose de la tristesse des tombeaux. Les âmes semblaient être en rapport avec cette nature. Philippe, l'œil attaché, de longs instants, sur le même mot, lisait plutôt en lui-même des pages inconnues dont nul ne pouvait pénétrer le sens. Il se sentait à un moment décisif de la vie, et sa pensée cherchait aussi les lointains horizons, le soleil de l'âme qui rend rayonnants les dehors les plus austères ; mais, comme sur la terre, toute perspective paraissait effacée en lui.

Ce lourd silence pesait à oppresser. Chacun craignait de parler ou suivait les pentes de ses rêves.

Madame Lobeau leva enfin la tête et murmura :

— On se croirait au Carmel, ici. Avez-vous fait vœu de mutisme, Messieurs.

— Pour ma part, madame, répliqua le précepteur, ce vœu me serait difficile à tenir. Me priver de la parole ! Impossible ! La parole n'est elle pas la plus magnifique manifestation du génie divin en nous ? Il y a pourtant des heures où l'on aime à se recueillir,

— Oh ! oh ! monsieur le songeur ! N'y aurait-il pas indiscretion à pénétrer dans les profonds arcanes où vous vous étiez égaré ? On aurait dit vraiment que, semblable à la sorcière, vous traciez dans les cendres quelque cercle magique ; il n'y manquait que les incantations, la lune voilée d'un nuage noir et la ronde des esprits. Avouez que vous consultiez le sort.

— J'admire votre pénétration, madame, les rôles son intervertis.

— Vraiment ?

— Eh ! oui, c'est vous qui êtes . . .

— La sorcière ?

— La sibylle, madame

— Ces dames se ressemblent fort. Vous disiez donc ?

— Que je consultais non l'oracle, mais mon cœur.

— Ah ! j'y vois d'avance la divinité qui l'occupe.

— Hélas ! oui, madame.

— Pourquoi cet hélas ?

— Madame . . . madame ! . . . j'en souffre cruellement, mais . . .

— Achevez !

— Vous n'avez donc pas compris ?

— Non ! malgré vos dires, je ne jouis pas du don de seconde vue.

— Mademoiselle Fernande.

— Eh ! bien ?

A ce nom de Fernande, on aurait pu entendre le journal, que tenait Philippe, crier sous sa main frémissante. Et lui, jusque-là indifférent, prêta une oreille attentive.

— Mademoiselle Fernande, reprit avec quelque hésitation le précepteur, a détruit mes illusions les plus chères, les plus saintes.

— Vous le prenez bien haut, mon ami.

— N'est-il pas cruel, madame, de voir s'évanouir ses espérances ? Voyez ces pétales blancs et roses qui semblaient défier le ciel sur leur tige gonflée de sève, les voilà souillés, flétris ; une minute a suffi à cela. J'adorais une fille charmante, un ange de douceur et de vertu, et . . .

— Continuez.

— Mon ange a perdu ses ailes, et je pleure sur mon bonheur détruit.

Philippe était devenu aussi pâle qu'une statue. Il comprima sa poitrine de peur de la voir éclater.

Mme Lobeau, avec une mansuétude de prêtre et de mère, se rapprocha d'Anatole et, lui prenant les deux mains, elle lui dit avec une compassion tendre :

— Que vous arrive-t-il, mon pauvre ami ?

— Ne me le demandez pas, madame, ce serait évoquer sa funeste image . . . Et pourtant, il le faut . . . je dois parler. Le devoir l'exige . . . Mon Dieu, un peu de courage ! . . . Madame, ma seconde mère, — mon cœur vous donne ce doux nom — vous m'aviez fait entrevoir le plus riant avenir, vous vouliez me constituer une famille ; beau rêve longtemps caressé, il disparaît pour toujours : mademoiselle Fernande ne sera jamais ma femme.

Deux ah ! furent poussés à la fois avec des intonations si différentes qu'un observateur y eut découvert bien des significations.

— Cela vous étonne, madame ?

— D'où vient ce changement d'avis ?

— Je n'aime pas mademoiselle Fernande.

— Vous l'aimiez hier.

— Hier je l'estimais.

— Ce qui revient à dire ?

— Que je ne l'estime plus.

Philippe fit un bond aussitôt réprimé.

— La raison, monsieur ?

— Je vous blesse, Madame, qu'importe ! Il n'est plus possible de reculer.

— Parlez ! articula-t-elle d'un ton qui voulait paraître foid et qui n'était qu'anxieux.

— A quelle épreuve me soumettez vous, Madame !... Et vous qui lui avez confié ce qui vous est le plus cher !... Qui ne se serait laissé prendre à cet air candide !...

— Vous me beuleversez, hâtez-vous !...

— Savez-vous le secret qui lie mademoiselle Verneuil au docteur Alfaut ?

— Son protecteur ?

— Et son confident, Madame. Vous ne savez pas ce secret ?... Avec qui correspond-elle ? Avec le docteur. A qui adresse-t-elle son argent ? Au docteur. Croyez vous que le docteur ait besoin des deux mille francs qu'elle lui envoie ? Erreur. Cet argent a un emploi et vous ne le devinez pas !...

La voix du précepteur était devenue stridente et haineuse.

— Monsieur ! s'écria Philippe l'œil étincillant d'un souverain mépris, et qui s'était levé avec impétuosité, Monsieur, vous êtes un infâme et un lâche !

Le précepteur courba la tête sous cette injure, et, avec une résignation parfaitement jouée, il continua :

— j'ai cru un moment que mon imagination l'était, monsieur Philippe, j'ai dû me convaincre par des preuves palpables.

— Ces preuves, je les veux, je les exige !

— Calme-toi, mon ami, soupira madame Lobeau suppliante.

— Ces preuves, les voici.

Et Anatole montra une riche croix de diamants, la même qu'avait baisée la duchesse mourante, et l'anneau de fiançailles qu'elle avait tiré de son doigt et donné à sa fille.

— Qu'est cela ? demanda madame Lobeau.

— Je l'ignore, Madame. Seulement, comment se fait-il que des objets semblables soient entre les mains d'une fille pauvre ?

— Cette croix me paraît fort belle, en effet, dit madame Lobeau en examinant le bijou. Cette bague porte une couronne ducale et des armes qui, bien sûr, sont anciennes. Regarde Philippe, je m'y perds.

— Toi, toi, Lavinie, murmurait Philippe avec agitation, la laisser insulter ? Sont-ce là des preuves ? Oser, sur de pareilles vétilles, déchirer sa réputation comme de vils haillons.

— Ce n'est pas tout, monsieur, reprit le précepteur, bien que ces objets aient pu exciter mes soupçons.

— Quoi encore ?

— Je vous dois une confession entière. La douceur et la grâce touchante de mademoiselle de Verneuil m'avaient séduit ; avant de lui révéler mon affection, j'ai voulu avoir quelques renseignements sur sa famille. J'ai écrit à Paris. Nul ne connaît et n'a jamais connu les Verneuil. Des faits, jusque-là passés inaperçus, m'ont amené à découvrir la correspondance avec le docteur Alfaut. La directrice de la poste, que j'ai fait parler, m'a appris, sans y ajouter la moindre importance, la route que prenaient les appointements de la jeune fille ; j'ai su par elle l'adresse du docteur. Voilà la réponse qu'il fait à la lettre que je lui ai envoyée.

Il tira un pli d'une enveloppe et le remit à Philippe.

« Monsieur, écrivait le docteur,

Il m'est impossible de vous fournir les renseignements que vous me demandez, sans trahir un secret qui n'est pas mien. Croyez que je le regrette. Il y a des malheurs ici-bas dont on ne peut sonder la profondeur : mademoiselle Fernande est la courageuse victime d'une erreur involontaire dont elle subit les terribles conséquences. Plaignez-la. Je l'admire, c'est tout ce que je peux et dois dire sur elle.

Recevez, etc."

Philippe lut et relu ces quelques lignes. Peu à peu, le calme se faisait en lui, mais un calme plus effrayant que la colère la plus insensé.

Anatole tendait la main pour reprendre la lettre :

—Permettez-moi de la garder, dit onseigneur de Fineste avec fermeté, et ces bijoux aussi.

Et il prit la bague et la croix, les enveloppa dans le billet, et plaça le tout dans sa poche. Se tournant alors vers Anatole :

—De qui tenez-vous ces bijoux, demanda-t-il avec autorité.

—C'est aussi un secret, Monsieur, répondit Anatole ; comme le docteur je dois me taire.

—C'est bon ! qu'avez-vous à ajouter pour baser l'opinion que vous venez de formuler ?

—Le docteur Alfaut est explicite, ce me semble, ce qu'il ne dit pas, je le devine aussi bien que madame. N'avoue-t-il pas que sa protégée est la victime d'une erreur involontaire ? . . . . Or, qu'elle soit victime ou non, il y a là quelque chose qui refroidirait le plus chaud prétendant.

—Vous persistez donc dans votre pensée ?

—Je persiste.

—Je persiste aussi dans la mienne. . . . Vous savez ce que l'on fait des reptiles ? On les écrase. Si j'ai le malheur d'en rencontrer un sur ma route, je ne l'épargnerai pas, soyez-en sûr.

—Mon ami, que veux-tu faire ? s'écria madame Lobeau, réellement inquiète cette fois

—Mon devoir.

—Ménage cette pauvre fille, supplia-t-elle,

—A chacun selon ses œuvres : je serai juste.

—Si tu me laissais libre d'agir, cette justice, je saurais m'en servir. . . . Ne crains pas ma faiblesse. . . . Ne disons rien. . . . encore de la prudence. . . . il ne faut pas perdre celle qui, peut-être, se reprend et expie.

—La perdre ! exclama Philippe avec un rire amer, Eh ! n'est-elle pas perdue aux yeux de monsieur d'abord —il désignait Anatole—aux tiens aussi, avoue-le, à d'autres, sans doute, encore. Nous sommes bien fous, n'est-ce pas ? de nous être laissés jouer de la sorte ? La lumière se fait assez tôt si le mal est réparable. Où est mademoiselle Verneuil ?

—Hérmine et elle se sont fait conduire au village.

—Par ce temps-là ?

—C'est fête demain ; elle voulaient voir monsieur le curé.

—C'est bien, j'attendrai.

—Et il se retira.

Quelle résolution avait-il prise ? Ni madame Lobeau ni le précepteur n'auraient pu le dire. Croyait-il on non à la culpabilité de la jeune fille ? Enigme que nul des deux n'avait su pénétrer.

—Je suis anéantie, monsieur Anatole. Une enfant que j'ai jamais tant !

—Je suis donc bien habile, Madame, que vous vous y voyez laissés prendre ? répliqua tranquillement maître Anatole.

—Eh ! quoi ! ce que vous venez d'avancer ?

—A été fait dans vos intérêts. Madame Que vouliez vous ? Que Fernande ne se fit pas épouser par M. Philippe, Je me suis mis à l'œuvre. Oh ! ne niez pas, c'est inutile ! jouons franc jeu.

— Monsieur !

— Vous refusez ? Je retire mes dires ; j'affirme que la jalousie seule m'a fait parler, et avant un mois, vous avez une belle sœur. Mieux vaut s'entendre, n'est il pas vrai ?

— Vous posez des conditions, je crois. . . .

—Dieu m'en garde, madame ! Je vous suis trop dévoué, et je vous en donnerai des preuves. Donc, ce que j'ai fait jusqu'à ce jour a été une simple comédie, vous vous en doutiez bien un peu. Ainsi, j'ai pu à l'aise surveiller Fernande. C'était inutile : le stratagème était excellent : M. Philippe s'est cru dédaigné. Je détruis cette barrière, j'en élève une autre plus formidable en renversant l'idole et la couvrant de boue.

—Et si le jour se fait ?

—M. Philippe épotise. Rassurez-vous, Madame, le jour ne se fera pas.

—Expliquez-vous.

—Chargez-moi du soin de conjédier l'institutrice :

- Après un tel éclat, je ne peux la garder.  
 —Parfait !  
 —Mais . . . . .  
 —Vous redoutez une explication entre elle et monsieur votre frère. C'est précisément ce qu'il faut éviter. Surveillons la place.  
 —Philippe est homme à la lui demander devant nous.  
 —Cela vaudrait mieux . . . Le plus sage est de ne pas la lui laisser voir.  
 —C'est difficile.  
 —Pas impossible, madame. Ecrivez deux lignes au curé pour le prier de retenir à dîner les jeunes filles au presbytère, pour des raisons que vous lui ferez connaître plus tard. Monsieur le curé les garde, et nous prenons le repas du soir sans ces demoiselles.  
 —C'est faisable . . . Et après ? . . . Et si elle n'est point coupable ? . . .  
 —Elle l'est toujours et quand même, madame, ne serait-ce que d'avoir tourné la tête à ce pauvre M. Philippe. Voyez de quelle façon il m'a traité . . .  
 —C'est vrai . . . Que faire, mon Dieu ?  
 —Ce soir, en votre nom, lui donner son congé. Elle part demain à la première heure, et demain, M. Philippe apprend qu'elle a tout avoué.  
 —Ce serait un mensonge.  
 —La vérité, madame. Je lui ferai avouer son amour, car elle l'aime, et je le lui prouverai. N'est-ce pas suffisant ! Pour tous, vous aurez agi en mère prudente, et votre frère vous restera.

Madame Lobeau était si absorbée qu'elle ne s'était pas aperçue du ton familier qu'avait pris Anatole. Elle ne se sentait pas sans reproches, et les raisonnements du précepteur lui étaient indispensables pour régulariser sa conduite à ses propres yeux.

### SANDERS

Elle voulait se débarrasser de la jeune fille ; il lui fallait un prétexte. Ce prétexte lui était offert. Le repousser, était selon elle, une faute ; l'accepter, une faute aussi ; garder Fernande devenait un danger, il était urgent de la condamner au départ. Au reste, ce secret, dont parlait le docteur, quel pouvait-il être, sinon un acte déshonorant ? Il y avait là un doute qu'en toute autre circonstance, elle aurait approfondi d'abord, mais la situation était pressante ; impossible de reculer. Voilà comment madame Lebeau accueillit favorablement la proposition du précepteur ; comment aussi elle devint son complice. A cette même heure, Fernande s'interrogeait devant Dieu, et confiait à son ministre la garde de son âme pure.

## XL

### OU LE CŒUR N'A PU SE TAIRE

Le matin du même jour, à un moment où il savait trouver Fernande seule dans la salle d'étude, Philippe, n'en pouvant plus, torturé par l'idée du mariage de la jeune fille, par le besoin d'entendre de sa bouche ce qu'il appelait son arrêt, avait été la trouver. C'était la première fois qu'il lui parlait sans témoins depuis le dernier aveu qui n'avait pas été compris. Tous les deux restèrent d'abord muets et embarrassés. Il était fort pâle, elle se sentait rougir, et, soit surprise, soit joie, l'une et l'autre, peut-être, son cœur bondissait dans sa poitrine, et sa paupière se baissait devant le regard de Philippe. Celui-ci mit enfin un terme à cette situation, et, après quelques banalités débitées des lèvres, il lui dit d'une voix émue :

- Mademoiselle Fernande, puis-je, dois-je vous féliciter du bonheur qui se prépare ?  
 La jeune fille leva sur lui son grand œil interrogateur.  
 —Eh ! quoi, poursuivit-il, on croirait que vous ne m'entendez pas. On ne parle que de cela autour de moi, et avant de laisser s'avancer d'avantage la chose, j'ai voulu vous consulter, connaître vos désirs, votre pensée qui, quoi qu'il en doive coûter, seront toujours les nôtres. Soyez confiante avouez que vous l'aimez bien.  
 —Qui ? exclama-t-elle avec stupeur.  
 —Se seront-ils trompés ? Qui ? Lui, mademoiselle, celui que l'on vous destine, celui que votre cœur a choisi et dans la main duquel vous placerez la vôtre, celui qui nous sépare pour toujours, Fernande, et pour lequel un autre que lui doit oublier que vous existez.

La jeune fille était tomber sur une chaise, et, les coudes appuyés sur sa table de travail, tenant sa tête à deux mains, elle écoutait, troublée et anxieuse.

— Taisez-vous, taisez-vous, M. Philippe, murmura-t-elle enfin, vous ne voyez donc pas que vous me torturez ! Ah ! je devine maintenant ! Moi, la femme d'un tel homme ! Jamais ! . . . .

— Vous ne l'aimez donc pas ?

— Eh ! qu'est ce que l'amour, sinon la fusion de deux âmes. Avez-vous pu penser que la sienne fut se souffler qui avait pu m'attirer ?

— Ainsi donc, vous ne l'aimez pas ? répéta-t-il avec une joie contenue. Soyez bénie pour cette parole, Fernande, car cet amour c'était ma perte. Ne plus vous voir, vous entendre, ne plus respirer le même air que vous, c'eût été un supplice : vous savoir à un autre, c'était la mort. Mes jours d'angoisses, mes nuits d'agonie qui oserait le décrire, Fernande ? . . . M'aimez-vous un peu ?

Il l'avait attirée sur sa poitrine, et son regard, noyé dans le sien, était plein de supplication et de crainte ; et elle, cachant son front sur ce sein ami, elle murmura :

— Philippe, ne me le demandez pas.

Minute suprême où le bonheur est pur et sans mélange, où l'âme plane vers des sphères sereines et sent palpiter en elle quelque chose de l'infini.

— Vrai, bien vrai ? reprit-il avec une lenteur tendre. Laissez-moi encore vous regarder pour me persuader que je ne me trompe pas.

Et il relevait les bandeaux touffus de sa chevelure.

— Que nous sommes heureux ! soupirait-il, Fernande, votre nom est doux au parler. Je l'ai répété bien des fois. Vous ne m'avez pas entendu ?

Et il lui faisait mille questions pour savoir comment son amour était né ; depuis quand elle avait senti son cœur battre. A quoi elle ne savait répondre par un sourire ou un silence qui la révélait dans l'exquise pureté de ses aspirations.

Il l'avait fait asseoir sur une causeuse et lui dévoilait son affection non comme à une femme, mais comme à un ange dont on craindrait de ternir les ailes. Il lui parla de sa transformation, de la vie végétative qu'il menait avant de l'avoir connue, de sa lutte, car il avait lutté contre ce penchant qui l'entraînait vers elle ; de ses hésitations, de ses désespoirs, de ses espérances, de ses émotions.

— Cela est le passé, continua-t-il. Nous nous aimons, voilà le meilleur des baumes. Je me sens fort désormais. Ne dois je pas l'être pour deux ? Aujourd'hui, ma fiancée devant Dieu, Fernande, et sous peu ma compagne . . .

— Ce serait trop beau, mon ami, interrompit-elle avec effort. Oui, nos âmes sont bien sœurs et un lien impérissable, peu être, les unit, et pourtant, Philippe, j'ai été lâche tout à l'heure ; je devais rester muette, impassible ! Vous avez fait éclater en moi une chaleur, une flamme inconnue, je me connais, enfin, et j'ai été heureuse.

— Soyez-le toujours. Ne sommes nous pas libres ?

— Je ne le suis pas.

— Mariée ?

— Non.

— Alors ?

— Le devoir nous sépare.

— A deux cette charge sera plus légère. Dites, que faut-il faire ?

— Rien, mon ami, qu'oublier cette heure.

— Autant blasphémer Dieu.

— Il le faut, pourtant. Il y a de dures nécessités et d'impérieuses rigueurs. Vivons d'un souvenir, ami. C'est déjà beaucoup pour moi d'avoir senti battre près du mien un cœur loyal et digne. Je vais vous paraître étrange, inexplicable. Je ne suis qu'une fille pauvre et je repousse l'offre de votre main parce que ma position m'empêche d'accepter la vôtre sans rougir. Ce n'est pas un vain orgueil, vous le reconnaîtrez un jour. Ne me tenez pas, mon ami ! Dieu, mon devoir sauraient me défendre contre moi-même.

— Si j'étais pauvre, si, pour vous, je consentais à le devenir.

— Seigneur ! il ne comprend pas qu'il me brise et que tout m'interdit le mariage !

Elle prononça ces mots d'une voix si déchirante que Philippe la rapprocha de lui comme pour la protéger contre le danger qui semblait planer sur elle. Elle se dégagea doucement, et allait sortir sans attendre sa réponse, lorsque Hermine fit irruption dans la pièce, portant triomphalement un billet d'invitation pour un concert organisé, en

faveur des pauvres, par madame la sous-préfète de . . . Sa mère consentait à l'accompagner. De là la joie absorbante de la jeune fille. En toute autre circonstance, elle se serait vite aperçue de l'érotion de son oncle et de Fernande. Le billet sauva la situation.

—A revoir! murmura-t-il, tandis que sa nièce s'installait devant son bureau pour remercier la sous-préfète, et disait à Philippe :

—Mon oncle, vous serez des nôtres? Oh! la charmante soirée!

Fernande ne l'écoutait pas.

## XLI

### LE GOLGOTHA APRÈS LE THABOR.

Tout s'était passé pour les jeunes filles selon les désirs de M. Anatole. Philippe ne reparut pas après la scène rapportée plus haut, et se fit servir chez lui, ce qui lui arrivait parfois. A sept heures, il fit seller son cheval et sortit. Où allait-il? Qui sait! A neuf heures, il s'arrêtait devant l'unique auberge de la première station du chemin de fer, appelait un garçon, lui confiait sa monture avec recommandation de la soigner jusqu'à son retour, et il se dirigeait vers la gare. La pluie ruisselait sur son imperméable; il ne s'en apercevait même pas.

A dix heures quinze, il montait dans un train de passage et filait vers Orléans.

Où allait-il? Seuls, Dieu et lui le savaient. Arrivé à Orléans il prit le train de Paris. Plusieurs fois, pendant le trajet, il avait lu la lettre du docteur Alfaut.

—L'infâme! l'infâme! murmurait-il à part lui; oser l'accuser! Je le confondrai, et le docteur me dira le motif de la résolution de Fernande.

Ainsi absorbé par ces pensées diverses, il entra dans Paris qu'il se croyait à peine parti. Que se passait-il à Fineste? Lorsque Fernande et son élève rentrèrent, elles ne trouvèrent au salon que maître Anatole qui les attendait et qui engagea mademoiselle Lobeau à aller rejoindre sa mère. Fernande, connaissant désormais les projets matrimoniaux du précepteur et tremblant de se trouver seule avec lui, allait se retirer; il la pria de rester, au nom de la maîtresse de la maison. Fernande s'assit et attendit la communication annoncée.

—Mademoiselle, commença-t-il d'un ton hypocrite, j'ai à vous transmettre certains ordres qui me peinent au-delà de toute expression.

—Quels sont-ils, monsieur?

—Madame Lobeau, dont vous connaissez la bonté et l'extrême indulgence, s'est aperçue . . . . .

—Continuez.

—C'est difficile.

—Vous avez commencé.

—Je dois finir, c'est juste. Elle s'est donc aperçue de la préférence bien marquée que M. Philippe a pour vous.

—Monsieur!

—Oh! ne niez pas; elle sait tout.

—Mademoiselle Hermine n'est plus une enfant, c'est une jeune fille, madame redoute pour elle un exemple qui pourrait devenir dangereux.

—Monsieur, vous m'insultez?

—Je suis mandataire, mademoiselle. On chuchote autour de madame; on taxe son indulgence de légèreté; on va jusqu'à lui jeter le blâme.

—A cause de quoi, monsieur?

—A cause de ce qui peut devenir un scandale.

—Qui le provoquera?

—Vous, mademoiselle?

—Moi! oh! c'est offensant, monsieur ce que vous avancez-là.

—Ne m'imputez rien, mademoiselle. Je suis désolé, mais *dura lex, sed lex*. Je suis donc chargé . . . . .

—De m'outrager?

—Oh! mademoiselle! Si vous aviez été moins imprudente, personne n'aurait rien compris. La scène du bal, celle de l'église, les promenades au clair de la lune, dans les cou-

loirs du château, les rendez-vous dans la serre, que sais-je ? cela ne se serait pas su. Les domestiques jasant, votre réputation est perdue, M. Philippe, effrayé devant l'abîme qu'il aperçoit enfin, recule. Vous n'avez jamais espéré devenir madame de Fineste, je pense ?

— Qui m'en eût empêchée, monsieur, si, comme vous le dites, M. de Fineste m'aime ? Une honnête femme vaut un honnête homme, que je sache !

— Lui, se marier, et avec vous ? Chassez cette pensée, je vous le conseille. Deux millions ! joli denier, par ma foi, et propre à tenter bien des cœurs ?

— Vous croyez que le mien a été tenté par cette fortune ?

— Par quoi, alors ?

— Je vous parais bonc bien vénale !

— Vous êtes fille d'Eve.

— C'est-à-dire ?

— Désireuse d'être et de paraître.

— Et pour cela je vendrais mon cœur, ma liberté, mon esprit et ma vie ! je tendrais mes bras à une chaîne et je ne craindrais pas d'en être blessée ! elle serait dorée, n'est-ce pas suffisant ? . . . Tu t'es vendue, pauvre femme ! tu t'es vendue pour un peu d'or ! fais sourire ton visage ; donne à tes accents une fausse tendresse ; balbutie des mots d'amour ; sois au plus offrant, pare-toi de son nom et de sa sottie affection, mais écoute ! ils crient que tu t'es vendue ! . . . Ah ! si l'amour, le saint le véritable amoura germé dans ton âme, cache-le ; il serait insulté aussi. Va-t-en ! va-t-en ! ton trésor est en danger ? Ils voudraient le mettre à nu pour le frapper plus sûrement ; ils voudraient le tuer dans son éclat et dans sa fleur ! Défends-le ; c'est ton bien. Tu n'es plus pauvre puisque tu le possèdes ; assure-le hautement ; dis-leur que l'honneur vaut plus que leur richesse, et que ton bonheur, à toi, est dans ce pur amour qui te fera héroïque et rendra auguste ta pauvreté. . . . .

Fernande parlait avec une agitation, une indignation fébrile. Elle marchait à pas rapides dans le salon à peine éclairé. Elle s'arrêta devant Anatole et continua après une pause :

— Vous direz à votre maîtresse que Fernande. . . . .

— Elle faillit trahir son incognito—que Fernande Verneuil a le cœur trop haut placé pour jamais épouser un homme pour son argent. Qu'elle repose tranquille : je partirai. Mais qu'elle sache bien que c'est moi qui m'en vais et non elle qui me chasse. Monsieur le curé doit venir demain lui faire connaître une décision dont il connaît et approuve les motifs.

— Vous vouliez nous quitter ? hasarda Anatole.

— Ne vouliez-vous pas me renvoyer ? J'ai fait aujourd'hui une rude école. Dieu merci, j'en sors saine et sauve.

— M. Philippe sait-il vos projets de retraite ?

— Que vous importe, monsieur ?

— Et si cela lui déplaisait. . . . .

— A-t-il quelque autorité sur moi, et seriez-vous son confident ?

— Son confident ? Non ! Ce que je peux affirmer, c'est qu'il est furieux contre lui et contre vous. Des nouvelles qu'il a reçues l'ont bouleversé. Votre secret. . . .

— Quel secret ?

— Celui que vous avez intérêt à taire, a excité ses soupçons.

— Sur qui ?

— Sur vous. Et si je vous révèle ce qui se passe, c'est pour vous éviter le désagrément d'être congédié demain avec éclat. Tenez-vous prête à partir à quatre heures du matin, je vous accompagnerai à la gare. Voici le solde de ce qui vous est dû. Adieu, mademoiselle, il est bien triste d'être pauvre et incompris.

Ce fut dit avec une ironie si blessante que Fernande, mordue au cœur, se redressa pour châtier l'insolent. Il avait disparu.

Ainsi donc, c'était de la sorte qu'on osait la traiter ? Chassée ! A cette pensée son sang bouillonnait en elle.

Oh ! qu'alors elle bénit le ciel d'avoir résisté aux prières de Philippe ! On aurait taxé son attachement de mensonge et l'idéale beauté de ses aspirations, d'hypocrisie.

Et pourtant elle aimait cet homme avec une puissance irrésistible ; elle ne le savait que d'un jour, il lui semblait qu'il y avait des siècles. Un mot de lui l'avait remplie d'un

océan d'inénarrable tendresse, et elle devait le fuir; repousser cette main qu'il lui tendait, broyer son cœur par un refus, fermer les yeux devant sa chère image, ne plus le voir, l'entendre, rester sourde à ses cris et aller ensevelir au loin son chaste amour dans un vivant tombeau.

Des tortures infligées par le précepteur, la plus cruelle aurait été celle d'un doute émis par Philippe; mais elle se sentait au-dessus du soupçon, et se serait fait un crime d'une pensée mauvaise à son endroit. Un moment, elle fut tentée d'aller le trouver et de lui découvrir le complot dont elle était la victime. Elle recula pour ne pas donner une arme à ses ennemis; et, frissonnante, bouleversée, n'ayant qu'une idée fixe: le départ, elle courut dans sa chambre, la paupière sèche, la poitrine gonflée, la tête en feu, en proie à une sorte de délire qui tenait du désespoir et de la folie.

## XLII

## LES HYPOTHÈSES DE DEUX ACTEURS.

Quatre heures du matin sonnaient lentement à la grande horloge du château, lorsque madame Lobeau fut brusquement éveillée par deux coups rapides frappés à sa porte. Presque aussitôt, maître Anatole, en habit de voyage, entra, une bougie à la main et s'écriait d'un air tragique:

—Madame, tout est perdu!

Madame Lobeau, stupéfaite, s'était assise sur son lit, et, écartant les rideaux de soie, elle murmura avec une angoisse qui n'avait rien de joué:

—Qu'arrive-t-il? Parlez vite.

—Ils sont partis.

—Qui, partis?

—M. Philippe et elle.

—Impossible!

—Trop vrai, madame! si cela m'eût regardé, rien de semblable n'aurait eu lieu.

—Vous vous serez trompé, balbutia-t-elle. Un pareil éclat! Ils auraient reculé, lui surtout.

—Autrefois, cela aurait pu être... Aujourd'hui, vous n'êtes plus son maître.

—Je ne l'ai jamais été.

—Elle le tient, il ne lui échappera pas.

—Que faire, mon Dieu!

—Nous entendre.

—Avez-vous un moyen de salut?

—Nous le trouverons.

—En attendant, s'il allait l'épouser?

—Cela ne se fait pas si vite. M. Philippe est faible; il tient à vous; ramenons-le

—Comment?

—Soyez malade à la suite de cette commotion, malade à en mourir

—Après?

—Il accourt.

—Qui l'instruira?

—Moi!

—Vous ne savez même pas où il est.

—Je le saurai. Semons l'or, s'il le faut; le temps presse, je pars. Peut-être arrive-  
rai-je assez tôt au train pour entraver leur fuite.

—Pendant mon absence, ne ménagez pas le bruit. Déjà la maison connaît l'événement, et les propos circulent. Dans quelques heures, il faut que l'histoire soit sue à dix lieues à la ronde, et le secret pressenti, divulgué. Fernande doit être traitée de telle sorte qu'un homme d'honneur ne puisse lui donner son nom.

—Cette nécessité est cruelle.

—C'est une nécessité. Optez-vous pour mon départ?

Madame Lobeau, avec un calme qu'on n'aurait pu soupçonner en elle, se passa un peignoir à la hâte et vola à la chambre de son frère. Le lit n'était point défait. La lampe

que Philippe avait oublié d'éteindre, brûlait encore sur sa table chargée de livres et de papperasses. Elle visita sa garde-robe ; rien n'avait été enlevé.

— Il l'épousera ! il l'épousera ! murmurait elle avec une rage concentrée.

Elle quitta cette chambre et se dirigea vers celle de Fernande. Celle ci aussi était éclairée. Aucun bouleversement. On y respirait un parfum de jeunesse, de chasteté qui allait à l'âme.

Madame Lobeau s'était arrêtée sur le seuil. Fernande avait, pour ainsi dire, imprimé à cette pièce quelque chose d'angélique, de reposé et de doux, comme une émanation d'elle-même ; quelque chose qui criait : *Arrière ! aux profanateurs, avec une muette éloquence, et qui rendit songeuse celle qui venait là avec des pensées de déshonneur et de honte.*

— Elle est, elle doit être coupable ! se dit-elle à haute voix pour se convaincre, sans doute. Elle est coupable ! Tout est contre elle, et cette fuite fait, de sa faute, un crime. Elle s'est mise au ban de la société. Une leçon lui est utile, elle l'aura.

Et tranquillement, elle rentra dans ses appartements, se remit au lit, sonna sa femme de chambre, et, d'un ton éploré et dolent, lui demanda des détails sur l'évènement de la nuit. Elle apprit alors que Philippe était parti, ou avait fait semblant de partir à sept heures du soir. Quant à Fernande, nul ne l'avait vue sortir. On ignorait donc l'heure de son départ. Les domestiques de la maison furent mandés tour à tour, les détails s'arrêtèrent là. Quelques-uns brodèrent un peu sur l'histoire, aucun ne put donner une certitude.

À huit heures, le cocher qui venait de conduire le précepteur à la gare, porta à madame Lobeau ces quelques mots d'Anatole : " Je suis sur la voie."

À midi, un télégramme, daté d'Orléans, disait ceci : " Tout va bien sauf retard. Ont pris train mixte de Paris. Monte en express."

Madame Lobeau avait fait défendre sa porte. Madame de Blanchemin n'avait pu la voir. La baronne qui était accourue avec ses papillottes, grand effort dont on aurait dû lui savoir gré, avait eu le même sort. L'abbé Saturnin qui était venu à pied et par un temps horrible, malgré ses pressantes instances, avait dû retourner au presbytère sans l'avoir vue.

### XLIII

#### UN MAJEUR EN TUTELLE.

En arrivant à Paris, le premier soin d'Anatole fut de tâcher de retrouver M. de Fineste ; chose difficile ! Il ne perdit pas le temps en recherches inutiles, alla au bureau de police de la gare, donna le signalement de Philippe et reconnut avec plaisir que ce signalement répondait exactement à celui d'un voyageur arrivé par le premier train.

Comme il se disait porteur d'importantes nouvelles pour le jeune homme, et qu'il fit comprendre qu'il ne reculait devant aucune dépense, il eut bientôt, à sa disposition, les plus fins limiers qui promirent de lui rapporter dans quelques heures l'adresse demandée.

Cela fait, il monta dans une voiture et se fit conduire chez le docteur Alfaut, dans le cas où Philippe, agissant en homme d'honneur qu'il était, lui aurait ramené Fernande. Aucun étranger n'avait pu voir le docteur dans la journée, puisqu'il était absent depuis la veille.

Le précepteur se rendit alors à l'hôtel indiqué aux agents ; et n'eut pas longtemps à attendre : trois de ses hommes arrivèrent presque à la fois.

l'un désigna la maison dorée comme servant de retraite à un couple arrivé dans la nuit. L'autre, l'hôtel des ambassadeurs où deux voyageurs du train d'Orléans avaient mis pied à terre, et dont le portrait se rapprochait beaucoup de celui de Philippe et de Fernande, le nom seul, pas plus que le nom du couple de la maison dorée, ne répondait au nom donné, ce qu'Anatole s'expliqua facilement. Le dernier venu affirma que ses camarades se trompaient et que M. de Fineste était installé au grand hôtel, chambre No 24, qu'il y avait mandé un tailleur pour se faire habiller, car il était en veston de chasse, qu'il était sorti à une heure, s'était rendu à l'école de médecine avec la voiture No 2,035, qu'il avait interrogé le concierge de l'école ; était reparti ; avait acheté en route un annuaire et un guide, et était rentré à l'hôtel où il devait se trouver encore.

Décidément, ce dernier était bien Philippe. Qu'avait-il fait de Fernande ? Avec qui serait-elle partie sinon avec lui ?

Un rapprochement bien simple et auquel il n'avait pas d'abord songé prouva au précepteur qu'il s'était trompé dans ses calculs, que son explication avec la jeune fille ayant eu lieu vers neuf heures du soir, il n'était pas possible, quelque diligence qu'elle eut mise, d'arriver à temps au train de dix heures quinze.

— Ils ont voulu sauver les apparences, se dit-il : elle viendra le rejoindre ; je réponds bien que ce sera trop tard.

On le voit, la nature perverse du précepteur accueillait avec avidité les moindres probabilités. Il jugeait des autres d'après lui-même, et se persuadait, non de la culpabilité de Fernande, mais des espérances, qu'elle devait avoir et qu'elle réaliserait par un coup d'audace ou d'adresse,

C'est par adresse et avec l'hypocrisie la plus raffinée, qu'il était parvenu à accepter la bienveillance de l'excellent prêtre qui l'avait tenu au séminaire jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans ; c'est par adresse encore, qu'il était parvenu à dicter des lois à Fineste ; il comptait sur cette adresse pour empêcher le mariage de Fernande avec Philippe ; sur elle encore, pour rendre brillant son avenir obscur ; il ne trouvait donc pas étonnant qu'un autre déployât autant de persévérance, et usa des mêmes armes pour atteindre au but proposé.

Malheureusement, un plan découvert est un plan avorté. Fernande était battue d'avance, ce qui réjouissait fort le précepteur et mettait un sourire à ses lèvres. Il remercia chaudement et généreusement les agents de police, monta dans la voiture du dernier et toucha enfin au grand hôtel. Philippe de Fineste était dans sa chambre. Un domestique introduisit Anatole auprès de lui. A demi couché sur une ottomane, celui-ci feuilletait un annuaire d'un air distrait et fatigué lorsque parut le précepteur,

— Vous, ici ! fit-il en fronçant le sourcil. Qui vous a permis. . . . .

— Ah ! Monsieur, je vous trouve ? Dieu soit loué ! Je cours après vous depuis quatre heures du matin.

— Vous pouviez vous épargner ce soin. Ne suis-je pas libre de mes actions ?

— Savez-vous ce qu'est devenue mademoiselle Fernande ? interrogea sans préambule le précepteur, pour mieux juger de l'effet produit.

Philippe devint blême et put à peine articuler :

— Pour qui me prenez-vous, Monsieur, et pour qui prenez-vous cette jeune fille ?

— Nous avons cru que, pour la sauver d'une situation périlleuse. . . .

— Je lui en créerais une infâme ? continua Philippe avec violence.

— Vous m'entendez mal, Monsieur. En un mot, nous avons pensé que vous la ramenez au docteur Alfaut, son protecteur.

— Pour que cette fuite, c'en était une véritable, vint confirmer vos propos malveillants.

— Puisqu'il n'en est rien, Monsieur, nous devons repartir au plus vite ; pas une minute à perdre ! Madame Lobeau, désespérée, est dans son lit fort malade ; on a tout caché à M. Gaston et sa sœur, personne ne peut chercher la malheureuse jeune fille.

— C'est alors vrai, elle est partie ? demanda-t-il douloureusement.

— Trop vrai, Monsieur. Elle s'est enfuie dans la nuit à je ne sais quelle heure. Votre voyage inopiné coïncidant avec ce départ, j'ai pris le train et me voilà.

— Pourquoi fuir ? que lui a-t-on fait ?

— Enigme.

— Que lui sera-t-il arrivé pendant cette nuit épouvantable !

— Dieu le sait ! Ma tête se perd, Monsieur. Je tombe de fatigue, qu'importe ! parlons ! Avant tout, sauvons-la du déshonneur ; votre présence seule peut faire évanouir les soupçons. Le monde est si méchant ! Qu'une personne apprenne vos deux disparitions et cette pauvre fille est perdue sans retour.

— Soit, partons ! A quand le prochain train ?

— Dans deux heures, Monsieur.

— Nous avons le temps d'aller prévenir le docteur Alfaut de ce qui se passe, il sera peut-être de retour. Avez-vous une voiture ?

— Elle est en bas.

Nos voyageurs mirent pied à terre devant la maison du docteur. Celui-ci n'était pas rentré.

Et sa femme ? demanda Philippe,

— Madame est avec Monsieur. A Passy.

Philippe donna un pourboire à cet homme et remonta en voiture. A l'heure fixé, il prenait place dans un wagon toujours suivi du désolé Anatole.

Aux premières lueurs du jour suivant, madame Lobeau recevait ce télégramme :  
 « Arrivons, monsieur, moi, train du matin. Envoyez voiture gare. Maladie grave persiste. »

— Résignons-nous à être malade dit madame Lobeau. Aussi bien, ces secousses m'ont horriblement ébranlée.

Elle fit tirer soigneusement les rideaux verts de ses croisées, fit entr'ouvrir les persiennes de sortes que la clarté douteuse, qui arrivait jusqu'à elle, avait des tons blafards qui la faisaient paraître d'une couleur livide. Ether, drogues de tout genre s'étaient déjà sur un guéridon. On respirait dans une atmosphère pharmaceutique ; le service se faisait dans le plus profond silence : Madame était si souffrante et si faible ; il fallait bien lui donner du repos !

## XLIV

### UNE FUITE ET SES CONSÉQUENCES.

Qu'était devenue Fernande ?

En se retirant dans sa chambre, la jeune fille, le cœur gonflé des larmes qu'elle ne pouvait répandre, entendit madame Lobeau dire au précepteur.

— La malheureuse ! elle a osé avouer ! . . . C'est au grand jour que j'aurais dû la chasser et non . . .

Folle de douleur, elle conrnt s'enfermer chez elle, la voix aigrie de madame Lobeau résonnait sans cesse à ses oreilles. Une sorte de vertige s'empara d'elle ; elle crut voir les airs gouailleurs des valets, sentir leurs railleries infâmes ; elle crut souffrir déjà les coups de l'affront et de la calomnie, les tortures imposées à son amour si loyal et si pur, les souillures qui lui serait faites ; et, sa tête s'exaltant peu à peu, elle résolut de se soustraire à ces tourments par la fuite.

Elle sortit. Nul ne l'entendit. Il ne pleuvait plus, mais l'air était humide et lourd ; quelques reflets d'une lune sans rayons éclairait vaguement la terre. Longtemps elle erra dans le jardin, dans le parc. Derrière le banc où elle s'était assise avec Philippe, un rosier portait sa première fleur ; elle la coupa, la porta à ses lèvres, voulut la presser sur son cœur comme un souvenir cher, les pétales chargés d'eau se détachèrent et tombèrent sur le gazon boueux. Le calice de la fleur dépouillée apparut à Fernande dans sa nudité triste et froide, et son aspect fit enfin couler ses larmes.

— Mon Dieu soupira-t-elle, pitié pour votre enfant ? Suis-je condamnée à être flétrie, foulée aux pieds, repoussée et maudite, et mon cœur jeté aux vents, pareils à ces pétales qui ne sont déjà qu'un débris souillé. Adieu, mon bonheur, ma vie, adieu ! . . . Philippe ! Philippe ! Oh ! gardez bien mon âme ! adieu, ami que je ne verrai plus !

Elle marchait, elle courait au hasard. Elle allait franchir une haie d'aubépine qui limitait le parc de ce côté, lorsqu'elle sentit passer sur sa main une chaude caresse. Le chien de Philippe l'avait suivie et la regardait d'un œil doux et tranquille.

Elle le reconnut, prit la bonne grosse tête du fidèle animal et l'embrassa avec une effusion délirante.

— Drak, lui murmura-t-elle, tu diras à Philippe ce qu'ils m'ont fait souffrir . . . Pourquoi suis-je pauvre, si pauvre qu'ils disent que j'ai voulu vendre mon cœur. Mensonge . . . Philippe, vous me l'avez pris et je n'en savais rien ; et maintenant que je le sais, je vous le donne et pourtant je vous fuis ! . . .

Elle prononçait ces mots d'une voix entrecoupée et sourde . . . Perdue dans les ténèbres qui se faisaient plus épaisses, elle allait, revenait sur ses pas, invinciblement attirée vers la fenêtre éclairée de Philippe qui brillait dans l'ombre comme un phare au milieu des mers.

Une terreure étrange, sans nom, s'était emparée d'elle ; il lui semblait être suivie par des fantômes menaçants. Son propre bruit la glaçait d'épouvante. Arrivée sur les bords

de la Vienne, elle glissa, et serait tombée dans ses eaux tourmentées, si Drak, qui ne la quittait pas, ne se fût jeté devant elle. Elle se leva et traversa le pont en hallucinée.

— Mon Dieu conduisez moi, sanglotait-elle. Monsieur le curé, venez à mon secours... Je suis seule. . . . . j'ai peur. . . . . au secours ! . . . .

La pauvre enfant marchait sans cesse, s'égarait, s'enfonçait dans les ornières, retrouvait un chemin battu pour le perdre de nouveau. Vers trois heures du matin, un chien hurlait d'une façon lamentable devant la porte du presbytère. L'abbé Saturnin se leva pour essayer de le chasser. Peine inutile : ses cris redoublèrent à la vue du curé, et celui-ci crut entendre une plainte, mais si faible, qu'il dut écouter longuement pour s'assurer qu'il ne se trompait pas.

Une créature se plaignait, en effet. Le curé se vêtit à la hâte ; descendit au galop, et courut ouvrir la porte extérieure. Une masse énorme lui tomba dessus. Effrayé d'abord, il se rassara, comprenant, aux bonds qu'il faisait, que son ennemi n'était autre que le chien ; alla rallumer sa lampe éteinte par la secousse, et ne fut pas peu surpris, de reconnaître Drak, dans l'animal des caresses duquel il ne pouvait se défendre. L'intelligente bête le précéda, toujours sautant, jusqu'au seuil de la maison.

Quelque chose d'informe gisait dans la boue. Le curé se baissa, et ne put retenir un cri en reconnaissant une femme, et dans cette femme, Fernande. Il souleva la jeune fille et parvint à la poser dans le corridor.

Au bruit qu'il avait fait la servante s'était éveillée et levée.

— Jésus-Maria. Que se passe-t-il, monsieur le curé ? demanda-t-elle du haut de l'escalier.

— Vite, Suzon ! viens vite !

Suzon ne se fit pas répéter l'ordre donné.

— Sainte Vierge exclama-t-elle en voyant Fernande dans les bras du prêtre, une femme assassinée ! Au secours !

— Tais toi ferme la porte et aide-moi.

— La demoiselle du château ! fit-elle stupéfaite, en découvrant le pâle visage de Fernande. Où faut-il la porter ?

— Devant le foyer de la cuisine, sur un matelas que tu vas y mettre. Du feu, et rapidement.

Ce fut aussitôt exécuté. Fernande restait sans mouvement. L'excellent prêtre prit des linges, les fit chauffer, tandis que Suzon déshabillait, non sans peine, la jeune fille, et l'enveloppait à la hâte, dans une couverture de laine. Il lui ordonna de la frictionner vigoureusement, et alla lui même arranger un lit pour la recevoir. Lorsque tout fut prêt, l'abbé Saturnin et Suzon transportèrent la malade dans la chambre d'honneur.

Le curé, malgré les observations de Suzon exigea qu'elle laisse Fernande enveloppée dans la couverture de laine ; il fit continuer les frictions, et, un peu médecin comme tout curé de campagne, prépara une boisson sudorifique dont il parvint, à force de précautions et de patience, à faire avaler quelques cuillerées à la malade.

— Philippe ! Monsieur le curé ? tels furent les premiers mots qui sortirent de sa bouche.

— Pauvre chère enfant ! murmura le bon prêtre attendri ; c'est moi qu'elle cherchait. Que s'est-il donc passé là-bas !

L'évanouissement avait cessé pour faire place à un sommeil févreux, voisin du délire. Fernande parlait par monosyllabes. C'est ainsi que l'abbé Saturnin comprit qu'on avait chassé ou qu'on avait voulu chasser la jeune fille du château ; qu'elle avait fui pour éviter cette honte, et qu'elle venait lui demander une protection qu'il ne lui refuserait pas. Il était déjà tard quand le curé songea à aller dire la messe.

— Veille bien sur cette enfant, recommanda-t-il à Suzon, et surtout, pas un mot à qui que ce soit.

— Suffit, Monsieur le Curé !

La messe finie, l'excellent vieillard revint au presbytère. Fernande dormait toujours. Il appela Drak et se dirigea vers Fineste. Nous savons comment il fut accueilli.

La position était délicate, il résolut de se taire et d'attendre, espérant que Fernande aurait laissé quelques mots pour révéler le lieu de sa retraite, et, attribuant le refus de le recevoir, au déplaisir qu'avait dû causer à madame Lobeau la détermination de la jeune fille :

— Elle m'en veut, pensa-t-il, cela passera.

Dans la journée, il apprit, avec le départ de Philippe, l'histoire infâme mise en circulation par les gens de Fineste. Il retourna en toute hâte au château, et, malgré les protestations, il pénétra de force dans l'appartement de madame Lobeau, et, le rouge de l'indignation au visage, il lui demanda ce que signifiait la comédie qui se jouait.

Madame Lobeau fit un signe et resta seule avec le prêtre.

—De quelle comédie parlez-vous, mon vieil ami, fit-elle d'une voix affaiblie. Vous ne savez donc pas le malheur qui m'arrive ; peut-être n'y croyez-vous pas ?

—Y croyez-vous, vous, Madame ? interrogea le curé presque durement.

—Puis-je en douter, mon Dieu ! Lisez ces télégrammes.

—Inutile ! que prouvent-ils ? Rien.

—Au contraire.

—Ainsi, vous croyez votre frère capable de faire une action condamnable et vile ?

—Il est circonvvenu et n'a plus son libre arbitre.

—Et la jeune fille ?

—Oh ! elle ! elle nous a dupés à commencer par vous et moi, mon pauvre ami. Démasquée enfin, elle a hasardé son *va tout*.

C'est-à-dire son honneur. Savez-vous bien ce que vaut l'honneur, surtout l'honneur d'une femme ! Vous l'ignorez ou vous l'oubliez, sans cela vous ne tiendriez pas ce langage.

—Les faits sont là. Effacez-les, réduisez-les à néant, et je déclare mon erreur.

—J'en doute, Madame.

—Monsieur le curé, vous êtes plus que sévère.

—Je suis juste. Une jeune fille a perdu mère, fortune, amis, il ne lui reste rien que son innocence et le sentiment du devoir, et c'est parce qu'elle n'a que sa pauvreté et son abandon, que le premier venu pourra lui jeter l'injure à la face, souiller sa robe blanche lui ravir son unique bien, cet honneur qui fait sa force et sa puissance, qui la rend capable des sacrifices les plus sublimes, des héroïsmes les plus saints ! . . . Détrompez-vous, Madame ! Vos coups ne pourront l'atteindre !

—Monsieur le Curé, vous m'accusez, je crois ?

—Oui je vous accuse d'avoir osé accuser Fernande.

—Sa fuite ne l'accuse-t-elle pas ?

—Ne l'avez-vous pas fait chasser ?

—Qui vous l'a dit !

—Je le sais, cela doit vous suffire.

—Eh ! bien ! oui, on l'a congédiée en mon nom parce que je ne pouvais supporter plus longtemps ici, la . . . . .

—Vous n'achevez pas ?

—Mes lèvres se refusent à prononcer ce mot.

—O pudeur angélique ! A mon tour, je vous dirai : oui, Philippe aime Fernande et Fernande l'aime ; oui Philippe a demandé sa main à Fernande et a déposé à ses pieds son blason, sa richesse, son avenir et ses espérances.

—Que vous faut-il encore ?

—Attendez ! Fernande l'aime, et Fernande a tout refusé.

—Pour se faire désirer ; c'est habile !

—Elle a refusé parce qu'elle ne veut pas que l'on dise qu'elle a vendu son amour.

—Mensonge !

—Parce que le devoir, un devoir impérieux, sacré, s'oppose à cette union. Pour ne pas fléchir dans sa résolution énergique, elle est venue hier me prier de vous annoncer son départ.

—Il est dommage qu'elle ait pris les devants ; on la canonisait de suite.

—Savez-vous où elle est ?

—A Paris, avec Philippo.

—Vous le croyez ?

—Bien sûr.

—Et vous doutez toujours de sa vertu ?

—Certainement.

—Fernande n'est pas à Paris.

—Vous voulez rire, Monsieur le Curé.

—On ne rit pas de pareilles erreurs.

—Vous savez où elle est ?

- Elle est chez moi.
- Ce fut un coup de foudre pour madame Lobeau.
- Pardonnez-moi ! s'écria-t-elle d'un accent si navré que le curé crut au repentir.
- Il faut réparer le mal.
- De quelle manière !
- Hier, j'applaudis aux projets de retraite de Fernande ; tout est changé depuis, je change aussi d'avis.
- En changera-t-elle ?
- C'est nécessaire.
- Inutile ! Je me charge d'arranger cette triste affaire. Comptez sur ma prudence, Monsieur le Curé. Pas un mot de ceci à Philippe ; il est déjà assez malheureux. Quant à Fernande, je respecte sa détermination, et, pour lui prouver l'estime que, malgré les apparences, je lui avais conservée au fond du cœur, vous lui donnerez de ma part une gratification de mille francs.
- Elle n'acceptera rien ; Madame.
- Elle en a pourtant grand besoin.
- Son sacrifice est de ceux que l'argent vulgarisait. Je ne veux point lui donner cette humiliation.
- Prenez toujours, et que ce soit le prix de ces services.
- Que vous connaissez peu mademoiselle Verneuil, Madame, si vous espérez qu'elle ne devinera pas la pensée qui vous guide ! Gardez votre or ; elle laisse ici un trésor que tous les biens de la terre ne pourraient remplacer ; elle y laisse son cœur, ce cœur placé si haut que bien peu l'on compris. Adieu, je regrette cette compagne à mon pauvre Philippe. Quel isolement va être le sien !
- Je lui reste et mes enfants aussi, n'est-ce pas assez ?
- Cela ne lui suffit plus. Mais Dieu est bon !... A l'avenir, soyez moins prompte dans vos jugements, vous vous éviterez plus d'un mécompte. Jugez les autres, non d'après l'esprit du monde toujours incliné au mal, mais d'après l'esprit divin, et vous n'aurez pas de remords. Adieu.

## XLV

## LE BANDEAU.

Lorsque Philippe mit pied à terre devant le château, il jeta les rênes de sa monture à un garçon d'écurie, et se dirigea rapidement vers l'appartement de sa sœur. Inquiet du profond silence qui régnait dans la maison, craignant une catastrophe, il se précipita dans la chambre de madame Lobeau, courut à son lit et la contempla quelques instants ans mot dire. Celle-ci avait jeté un léger cri et s'était soulevée en lui tendant la bras. Mais vaincue par l'émotion ou la souffrance, elle était tombée sans force sur ses oreillers.

Philippe, bouleversé, appelait déjà au secours, lorsqu'elle murmura d'une voix si faible qu'il l'entendait à peine :

— Ce n'est rien, mon ami, cela va se passer... Quel coup tu m'as donné !... Partir ainsi !... J'ai cru mourir... Tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas ?... Viens, que je te touche, que je sente que c'est bien toi.....

Et se tournant vers le précepteur qui entra et qui s'était mis au courant de la situation :

— Monsieur Anatole, en me rendant Philippe, c'est plus que la vie que vous me rendez ; je ne l'oublierai pas.

— Tu parles beaucoup, hasarda Philippe, convaincu de la maladie de sa sœur.

— J'en ai besoin, mon ami... Que tu m'as fait mal, et, quelles heures tu m'as fait passer ? Te voilà, ne pensons plus à ces angoisses.

— Tu auras la fièvre.

— Cela ne me préoccupe guère. Je t'écoute.

— M. Anatole est aussi bien renseigné que moi. Tu ne me demandes pas des nouvelles de mademoiselle Fernande ?

— A quoi bon, mou ami ! Nous avons tous un moment perdu la tête ici, à commencer par M. Anatole ; cela m'a servi, puisque tu me reviens plutôt. Mademoiselle Verneuil n'est pas partie ; elle est chez monsieur le curé.

—Tu l'as chassée, alors !

—Que tu me connais peu ! Elle est là de son plein gré. Tu voulais voir le docteur Alfaut ! C'est inutile ; il ne pourrait dévoiler le secret de Fernande sans manquer à son serment. Avec une franchise dont je la loue, elle a avoué ce que j'appelle sa faiblesse. Je la plains, mon ami, plains-la aussi. Il y a dans l'existence de si étranges mystères ! Oh ! oui, je la plains ! elle porte au cœur un ver rongeur qui lui prend le meilleur de son être. Malheureuse fille ! Elle doit renoncer à tous les bonheurs. Quel exemple, mon Dieu ! quel exemple ! Une nature vulgaire souffrirait moins !... Mais elle... l'infortunée ! Elle nous fuit... il le faut... De loin, je veillerai sur elle...

Elle aurait pu parler longtemps sans être interrompue par Philippe. Il devinait trop bien les réticences de sa sœur, et malgré les révoltes de son cœur, le doute, l'affreux doute, s'emparait de lui. Sa sœur ignorait son amour, et, le connaîtrait-elle, elle était incapable de mensonge et de médisance. Au contraire, le sort de la jeune fille excitait sa pitié ; elle la *plaignait*. Pas un blâme, pas une accusation ! Dans sa générosité exquise, elle allait jusqu'à vouloir la protéger quand même. Elle vantait la nature de Fernande, la louait de la franchise d'un pénible aveu, et voulait sauver aux yeux de tous sa réputation menacée. Quelle bonté ineffable ! quel abîme d'indulgence et d'ingénieuse charité !

Il ne demanda rien, croyant avoir trop deviné, et, sans prononcer un mot, il serra la main de sa sœur, à la briser, et alla s'enfermer dans sa chambre.

Ils furent terribles les moments qui suivirent cet entretien. On n'a pas longtemps vécu d'une affection semblable à celle de Philippe pour Fernande, sans souffrir cruellement, lorsqu'on songe qu'il faut renoncer pour toujours, lorsque les ailes de l'ange rêvé tombent dans la fange, et qu'au lieu d'avoir à lever la tête pour la contemplation, il faut la baisser devant la déplorable réalité.

## XLVI

### LES HABILITÉS DE TARTUFE II.

Madame Lobeau et son complice eurent un sourire de satisfaction en voyant l'attitude de Philippe : leur cause était désormais gagnée. Madame Lobeau ne s'avoua pas à quel prix. En somme qu'avait-elle avancé ? Rien qui ne fût la vérité ; tout dépendait de l'interprétation. Fernande n'avait-elle pas confessé qu'elle aimait Philippe ? C'était une faiblesse condamnable, dans sa position surtout. Tant pis pour Philippe s'il avait mal saisi l'idée.

Ainsi, madame Lobeau, par des sophismes machiavéliques, réduisait à néant ses derniers scrupules et franchissait, sans s'en apercevoir, la voie du juste et de l'honnête.

Elle raconta à Anatole la visite du curé dans ses détails ; celui-ci, de son côté, la mit au courant de son expédition parisienne.

—Nous avons été servis à souhait, dit-il, en finissant. Si le docteur Alfaut eût été là, il fallait avoir recours à un nouveau plan.

—A moins que le docteur n'eût confirmé vos soupçons.

—D'aucune façon il ne l'eût fait, Madame. D'abord parce qu'il est assermenté et puis, parce que je devine aussi bien que vous la destination des deux mille francs : mademoiselle Verneuil a une famille.

—Sa mère est morte.

—Et son père ?

—J'ignore s'il existe ou non, et n'ai jamais cherché à l'apprendre. Vous savez la prière faite par la supérieure des Oiseaux ? Je me suis tu. Il y a là un mystère.

—Facile à découvrir, Madame.

—L'essentiel est qu'elle quitte le pays. J'ai donné ordre de transporter ce qui lui appartient au presbytère, et j'ai fait mettre une voiture à sa disposition. Elle était souffrante et ne partira probablement pas aujourd'hui. Vous a-t-on remis une lettre à votre adresse ?

—Non, Madame.

—Sonnez, on vous la donnera.

—Quelques instants plus tard, Anatole avait en main la lettre annoncée.

- Vous pouvez lire, fit madame Lobeau.
  - Tiens, exclama le précepteur.
  - Qu'est-ce ?
  - Le docteur Alfaut m'écrit.
  - Que peut-il vouloir ? Lisez.
- Anatole, après avoir parcouru la lettre des yeux, lut ce qui suit :

Monsieur,

“ D'après le pli que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous, j'ai cru comprendre que vous vous intéressez à mademoiselle Verneuil, vous vous chargerez donc d'une mission pénible et délicate pour elle. Elle doit venir de suite si elle veut embrasser pour la dernière fois son père. Ménagez-la. Je compte sur madame Lobeau de Fineste et sur vous, Monsieur, pour atténuer la douleur d'un semblable coup. Elle ne croit qu'à un malaise, comme j'y croyais moi-même il y a quelques jours. A l'heure qu'il est, tout espoir est perdu.

Daignez, etc.”

—C'est parfait ! reprit Anatole, la lecture achevée. Je cours chez monsieur le curé pour hâter le départ.

—Allez, et soyez prudent.

—Je tâcherai de vous imiter, Madame répliqua-t-il avec un fin sourire.

—Cet homme est de fer, pensa madame Lobeau. Quel dévouement !

Lorsqu'il revint, le précepteur avait la mine allongée.

—Eh ! bien ? interrogea madame Lobeau.

—Pas de chance, cette fois, Madame.

—Elle est partie ?

—Ce serait trop heureux. Elle ne part pas, au contraire.

—Pourquoi ?

—Elle est malade, si malade, qu'on la veille, que le médecin demande une consultation ; que le curé ne la quitte pas ; que les jeunes filles du village s'offrent pour la soigner ; qu'on ne voit rien au-dessus d'elle ; qu'on nous accuse de l'avoir tuée par jalousie, et que l'on guette M. Philippe pour lui révéler notre prétendu complot. Madame de Blanchemin, elle-même, fait chorus. Il n'y a pas de soins qu'elle ne lui prodigue ; pas de louanges qu'elle n'invente. Si on la sauve, elle gagne la partie, d'autant, que l'abbé Satornin a provision de bonnes raisons pour la décider à accepter la main de M. Fineste.

—Que faire ?

—De l'opposition.

—Impossible ! On ne nous croira pas, et se serait peu politique.

—Aussi devons-nous rester à l'écart. Me permettez-vous d'écrire quelques mots ?

—Ecrivez, vous trouverez ce qui est nécessaire dans ce bureau.

Anatole s'organisa ; ouvrit la lettre du docteur et écrivit avec une si patiente lenteur qu'on eût dit qu'il dessinait.

Lorsqu'il eut terminé, il soumit ce qu'il venait de tracer à madame Lobeau. Celle-ci, feignant la surprise, l'interrogea sur la provenance de la feuille qu'il lui présentait.

—Ne reconnaissez-vous pas l'écriture, Madame ?

—C'est celle du docteur.

—Bravo ! donc voilà sa lettre.

—Ne l'avez-vous pas laissée au curé ?

—Non. Et, celle-ci qui m'est arrivée :

—Je ne comprends pas.

—Le docteur ayant deviné qu'il s'agissait de mariage pour sa protégée, me répond et me fait cette demi-confidence ajoutant que Fernande la complètera. Ce qu'il dit est si clair que le secret de la jeune fille s'explique de la façon dont vous l'avez expliqué à M. Philippe.

—Après ?

—Je néglige de me servir de cette arme. Mais je la laisse tomber par mégarde chez une de vos amies ; la baronne, par exemple. On la trouve, on la lit, on la commente. Desespéré, je la cherche, on me la rend, et tout le pays sait ce que M. Philippe croit.

—C'est habile, mais . . .

—Aucune objection. Il n'y a dans la lettre que strictement ce que vous avez avancé. Le docteur parle en ami, en protecteur.

—Si ce pli ne nous revenait pas ? . . . Si Philippe . . .

—Il me reviendra, j'en suis sûr.

—Si l'on y découvrirait une différence d'écriture avec celle de l'enveloppe ?

—Comparez ! je suis prêt à recommencer. Je vous fournis un témoignage indéniable ; usez-en. S'il devait rester en main étrangères, vous pourriez craindre. Il n'y restera pas. Nous ne jouons alors qu'une petite comédie, rien de plus, en faisant dire à un indifférent ce que nous avons dit nous-mêmes. Je ne vois pas de meilleur moyen.

—Quand irez-vous chez la baronne ?

—Je cours faire ma toilette, et je pars.

Il y alla en effet ; eut avec la baronne un air préoccupé et malheureux ; la pria avec instances de ne pas prononcer devant lui le nom de Fernande ; lui confia le retour de Philippe ; la mit au courant de l'état de madame Lobeau, lequel, affirma-t-il, lui donnait des inquiétudes, et prit congé de la bonne amie de sa maîtresse.

Ce fut la femme de chambre de la baronne qui, en traversant le boudoir où venait d'être reçu le précepteur, découvrit la fameuse lettre. Elle la posait sur une table-bureau, lorsqu'elle remarqua l'adresse. Quelques mots qu'elle lut au hasard lui firent désirer d'en savoir davantage. Sans scrupule, elle tira le pli de l'enveloppe et parcourut la prétendue communication du docteur.

Cette fille était vaine et jalouse, elle ne pouvait souffrir Fernande, parce que, payée comme elle, disait-elle, elle se faisait servir ; vivait presque sur un pied d'égalité avec la baronne, et avait le talent d'attirer la sympathie. Heureuse de sa trouvaille, elle courut en faire part au personnel de la maison ; éclaira les passages obscurs, et se fit le plus ardent champion de cette nouvelle. Elle aurait bien voulu prendre copie de ces quelques lignes, elle ne le put, faute de savoir écrire. Jamais, peut-être son ignorance n'avait été autant maudite par elle. Le ton mystérieux avec lequel elle l'aborda, fit demander à madame de Lacaute ce qu'elle avait.

—Madame va être bien peinée, dit hypocritement cette fille, Madame tient tant à mademoiselle Fernande ?

—Que lui arrive-t-il ?

—Que madame se donne la peine de lire, et Madame verra . . .

—Vous savez donc ? . . . Qui vous a permis ? . . .

—Dam ! le papier était au trois quarts hors de l'enveloppe, j'ai porté les yeux dessus, et . . .

—Vous avez mal fait, Mademoiselle, interrompit sèchement la baronne. Un domestique bien élevé doit être aveugle à l'occasion. Ceci ne vous regardait nullement. Allez, et n'y revenez plus, sinon je vous congédie.

—Que peut-on apprendre à M. Anatole concernant Fernande ? pensa-t-elle, lorsque la femme de chambre eut disparu.

Elle regardait le papier qu'elle tenait, mais ne voulant pas avoir à s'adresser le reproche qu'elle venait de faire à une autre, elle le serra dans son élégant portefeuille, et sortit. Sachant madame de Blanchemin à la cure, elle s'y rendit. Là, elle raconta l'incident. Monsieur le curé et madame de Blanchemin résolurent avec elle de renvoyer de suite la lettre à Anatole.

—Monsieur Anatole m'a parlé de ce pli, reprit le curé, réflexion faite ; il voulait m'en communiquer le contenu et l'avait oublié au château. Lisez, Mesdames, vous vous convaincrez qu'il s'agit simplement de faire partir mademoiselle Verneuil pour Paris où la réclame un parent très-malade.

Les deux femmes ne se firent pas prier. A leur physionomie stupéfaite, le bon curé comprit qu'il n'aurait pas dû accorder cette permission.

—Ah ! monsieur le curé ! s'écrièrent-elles, nous qui accusions notre amie de dureté et d'égoïsme ! Voyez.

L'excellent prêtre frotta vivement ses lunettes ; les plaça, et lut avec une attention de commentateur.

—Eh ! bien ? interrogèrent-elles.

—C'est si infâme, Mesdames que, malgré l'habillé de l'auteur, je n'y crois pas.

—C'est pourtant le docteur qui écrit.

—C'est possible, mais peu probable.

—Comment cela ? Les timbres de la poste, la signature font foi.

—Fernande aurait-elle à se rapprocher une faute, un vieil ami comme le docteur ne le révélerait pas ainsi. Malgré les apparences de sincérité de ces quelques lignes, on y sent un désir de nuire manifeste,

—C'est vrai ? murmura madame de Blanchemin.

—S'il m'était permis de révéler ce que je sais, je réduirais à néant ces mensonges odieux, poursuivit le curé. Fernande est la plus pure, la plus sainte des créatures, c'est ce qui la fait redouter, malgré son abandon et sa pauvreté. Qui a pu tracer ces mots ? Je l'ignore. J'ose affirmer que ce n'est pas le docteur Alfaut. Rendez ce chiffon de papier qui s'est égaré d'une façon si intelligente. Gardons le plus profond silence là-dessus ; je compte sur la Providence qui veille sur les plus petits, et saura bien sauver Fernande.

## XLVII

### LE SECRET DÉVOILÉ

Philippe ne quittait son appartement que pour passer dans celui de sa sœur. Il était dans un état de prostration complète, et se disait avec joie qu'il ne résisterait pas à ce coup. Parfois, il maudissait son cœur d'avoir battu pour une femme ; d'autres fois, madame Lobeau qui n'avait pas su l'épargner, et lui avait parlé comme à un indifférent. Il ne pouvait se résoudre à haïr Fernande, encore moins à l'oublier, et, lorsqu'il se représentait son attitude noble et résignée en refusant sa main, il ne pouvait croire qu'elle eût jamais été capable d'un acte indigne. Un mot, une allusion de sa sœur, faisait de nouveau flotter le doute devant lui, et les jours passaient en stériles regrets, en résolutions sans issue, en perpétuelles angoisses, en un profond dégoût des choses de la vie.

Madame Lobeau assistait à cette lutte sans s'émouvoir. Elle s'était promis de guérir sa victime, elle ne comptait pas les blessures qu'elle ouvrait pour arriver à son but.

Un jour que Philippe, plus affaîssé qu'à l'ordinaire, s'inquiétait de la santé de sa sœur, celle-ci voulut absolument lui faire connaître leurs positions respectives.

—C'est utile, dit-elle, d'un air triste et doux ; savons-nous si demain sera à nous ?

Elle avait fait porter les livres de compte près de son lit. Malgré les protestations de Philippe, elle lui prouve que son avoir, loin de périliter entre ses mains, était de beaucoup augmenté.

—Mon père t'avait laissé soit en propriétés, soit en inscriptions diverses, un million-cinq-cent-mille-francs, fit-elle en terminant. J'ai capitalisé l'excédant de ton revenu ; bénéfice net, cinq-cent-vingt-huit mille quatre-cent-trente-cinq francs dont les titres sont déposés dans ton bureau.

—Tu peux les reprendre.

—Non, la plupart de ces valeurs sont au porteur ; s'il m'arrivait malheur, je ne veux pas que mes enfants ou leur tuteur puissent t'inquiéter. Tu trouveras mon testament dans le second tiroir à droite de mon secrétaire.

—Tu es folle, vraiment.

—Je suis prévoyante. N'abandonne pas mes pauvres enfants.

—Quelle prière !

—Celle d'une mère. Ils n'ont que toi.

—Et toi donc.

—Oh ! moi !

—Ne me torture pas de la sorte, Lavinie. Ne suis-je pas assez malheureux ? . . .

—J'ai fait mon devoir ; je ne me plaindrai plus, et, quoi qu'il en soit . . .

—Encore !

—Oui, mon ami, à la volonté de Dieu.

—Puisque tu te sens si souffrante, pourquoi ne pas appeler un autre médecin ?

—A quoi bon ! mon ami. Celui-ci connaît mon tempéramment.

La femme de chambre entra, portant les journaux et la correspondance. Philippe jeta un regard distrait sur le paquet. Une lettre cachetée de noir l'ayant frappé, il la prit la regarda avec attention.

—C'est du docteur Alfaut, à ton adresse, fit-il à sa sœur ; tu permets ? . . .

Et sans attendre la réponse, il brisa le cachet et lut ce qui suit :

“ Madame,

“ J’ai eu l’honneur de vous prier de laisser venir à Paris l’institutrice de mademoiselle votre fille. Mes télégrammes ne vous seraient-ils pas parvenus ? Gardez-la auprès de vous : il est désormais trop tard : la malheureuse enfant est complètement orpheline ; elle n’aura pas même la consolation de donner à son père le dernier baiser. A l’heure où vous recevrez ces lignes, tout sera terminé.

“ Je ne vous dirai pas, Madame, d’adoucir ce que cette perte a de douloureusement cruel pour ma jeune amie. Vous êtes femme, vous êtes mère, mieux que moi vous savez quel langage employer. Aimez bien cette pauvre fille ; jamais cœur plus loyal et plus pur, âme plus héroïque et plus sainte. Rien ne lui coûte, et c’est en souriant qu’elle se sacrifie. Aujourd’hui que je peux parler, Madame, je veux lever le voile qui la couvre, révéler le secret qui fait sa gloire ; aussi bien, quelqu’un autour de vous semble désirer connaître cette vie, la vie d’un ange.

“ Fernande est la fille du duc de Valdepine que trop de confiance, trop de libéralité, trop d’imagination, le besoin d’innover, avait ruiné. Victime de l’erreur paternelle qui lui a coûté sa mère, elle a dû, à dix ans, renoncer à tout. Je ne vous dirai pas son dévouement filial pendant les trois ans passés à Passy auprès de son père. Pour lui, elle a scuffert la faim, le froid, les humiliations, la misère, et, lorsqu’elle a consenti à aller chez vous, elle ne possédait plus qu’une croix et une bague lui venant de sa mère, souvenir précieux, dont elle ne se serait défaite qu’à la dernière extrémité. Mais son père n’avait eu à supporter au rne privation ; elle oubliait le reste. Le duc était fier ; il ne s’est séparé de sa fille qu’à la condition qu’elle adopterait le nom de Verneuil, d’une ancienne terre.

Il m’a fait jurer de ne rien révéler, et j’ai dû me taire. Pauvre duc ! Il espérait toujours un emploi ou voir rentrer des sommes très-fortes qu’il avait avancées à des intrigants, ce qui lui aurait permis de reprendre sa fille. Il a dû vivre des deux mille francs qu’elle lui faisait tenir par mon canal. Depuis son départ, il allait s’affaiblissant toujours, il lui cachait son état pour ne pas l’effrayer. Il y a huit jours, il s’est alité pour ne plus se relever. Que n’est-elle venue lui fermer les yeux ! Il l’appelait sans cesse et semblait retenir son dernier souffle pour pourvoir l’embrasser encore en la bénissant. Dites à sa fille, que ma femme et François se l’ont pas quitté, que je suis resté à son chevet le plus possible, qu’il est mort doucement, en chrétien, et que nous avons fait transporter son corps au caveau de la famille.

“ Ma femme se dispose à aller voir l’orpheline, la consoler si c’est possible, lui porter quelques reliques. Je regrette de ne pas pouvoir l’accompagner et la serrer dans mes bras cette noble enfant que je voudrais être mienne.

“ Je la baise paternellement au front, et vous prie de croire, Madame, etc.”

Madame Lobeau était anéantie. Cette lettre détruisait d’un seul coup l’échafaudage si habilement préparé, Philippe eut assez de force de volonté pour lire jusqu’au bout cette longue épître. Sa pâleur, le frémissement de sa voix accusaient ce qui se passait en lui. Il reste un moment absorbé après cette lecture, puis, lentement, et avec une résolution évidente, il se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? interrogea sa sœur.

— Lui demander pardon pour toi et pour moi.

— Attends-moi nous irons ensemble.

— Tu es trop malade, répliqua-t-il durement et avec ironie. Quand on a comme moi des accès de délire, on se soigne,

— Mon ami !

— Pauvre enfant ! oser la flétrir, devant moi, et moi, avoir la lâcheté de les croire !

— Tu auras mal compris.

— L’aven qu’elle t’a fait, n’est-ce pas ? Ne me force pas à te haïr, c’est bien assez de te mépriser.

Philippe.

— Philippe n’existe plus pour toi.

— Seigneur, ayez pitié de lui, il devient fou !

— Au train dont tu allais, je n’aurais pas tardé à l’être. Je réglerai mon compte, moi aussi, et, je le jure ! justice sera faite. Ah ! vous avez cru jouer impunément avec ma

bonne foi, vous avez cru pouvoir manier sans crainte la calomnie et l'outrage ! Détrompez-vous ! Les coupables seront punis !

—Philippe, reviens à toi, tu me brises !

—M'avez-vous épargné ! N'avez-vous pas tué celle que j'aime ? Car je l'aime, cette enfant ; c'est pourquoi vous vous êtes acharnés à sa perte.

—Que n'avouais-tu . . . . .

—Vous le savez trop bien et je devine tout.

—La douleur t'égaré, mon ami ! tu oublies ce que j'ai toujours été pour toi.

—Le présent efface le passé. Adieu.

Il disparut.

Elle voulut se lever, courir après lui. Elle sonna ; se fit habiller à la hâte ; donna l'ordre d'atteler, et, un quart d'heure plus tard, elle montait en voiture. Anatole n'avait point paru.

## XLVIII

### L'ÉLOQUENCE DE L'INDIGNATION.

Le plus profond silence régnait autour du presbytère ; on se parlait bas et une grande-anxiété était peinte sur les visages. Lorsque madame Lobeau descendit de voiture, personne ne se trouva là pour la recevoir. La baronne qu'elle rencontra dans l'escalier de la vieille maison s'inclina seulement devant elle ; madame de Blanchemin la salua d'un froid : bonjour, Madame ! et ne quitta pas son poste auprès du lit de Fernande. Philippe, agenouillé devant la jeune fille, lui murmurait des mots navrants. Fernande ne l'entendait pas. Oppressée, respirant à peine, elle tendait ses bras amaigris à l'ombre que voyait ses yeux et prononçait des paroles sans suite dans lesquelles on distinguait parfois le nom de son père, celui de Philippe, puis de déchirants appels à la bonté de Dieu.

—Un peu de vie, encore un peu, Seigneur (souponna-t-elle). Moi, morte, que deviendrait mon père ? . . . Du travail . . . Du pain, je n'en ai plus ! . . . Chassée ! . . .

—Fernande, revenez à vous ! suppliait Philippe.

—Cette nuit, j'ai vu mon père ; il prenait ma mère dans ses bras, et, tous les deux m'appelaient doucement. J'étais morte ! . . . Non, non ! je ne puis pas mourir, Philippe pleurerait, Philippe ! . . . Il aime la pauvre fille ! . . . De l'or, beaucoup d'or, une montagne d'or, qu'on ne dise plus que j'ai vendu mon cœur.

Sa voix était brève, saccadée, sifflante ; elle haletait. Philippe était suspendu à son souffle ; il ne voyait et n'entendait qu'elle, et ne se retourna que lorsqu'il reconnut l'accent de sa sœur.

—Que ne m'a-t-on fait prévenir ! balbutiait-elle. Je ne croyais pas . . .

—Regarde-la bien ; tu dois être satisfaite de ton ouvrage, n'est-ce pas ? Oh ! l'honnête femme, l'excellente femme, qui ne recule pas devant l'opprobre du paria !

—Philippe, cette erreur . . .

—Assez ! voilà ta victime ! compte les pulsations de son artère, calcule les heures de son existence ; prend la dernière goutte de son sang ; frappe encore ! mais frappe donc ! elle respire, elle pourrait t'échapper !

—Mon frère !

—Profanation ! Ce nom n'est plus le mien !

—Je ne suis point coupable. Ne m'accuse pas. J'ai été trop . . .

—Silence ! commanda-t-il.

—Comment le convaincre ! mon Dieu ! fit-elle d'un ton lamentable.

—Me convaincre ! répéta-t-il. Oh ! je suis convaincu, et à mon tour, je te chasse ! . . .

Va-t-en !

—Seigneur je lui pardonne, il ne sait ce qu'il fait ! Pauvre ami !

Et lentement, elle alla baiser Fernande avant que son frère eût pu s'y opposer, et s'en retourna calme, digne, en jetant à Philippe un long regard de commisération. Elle sortit pénétra dans l'église et trouva le curé au pied de l'autel de la Vierge, entouré des enfants et des jeunes filles du village, et priant pour la mourante.

—Que voulez-vous, ma fille ? lui dit-il dès qu'ils purent se rapprocher.

—Causer avec vous, monsieur le curé.

—Venez ! et il se dirigeait vers le confessionnal.

—Pas aujourd'hui, monsieur le curé, reprit-elle.

—Aujourd'hui plus qu'un autre jour, ma fille, vous auriez besoin de faire *mea culpa*, d'accuser vos fautes, fit gravement le prêtre.

—Et quoi ! vous aussi, monsieur le curé ! exclama-t-elle douloureusement.

—Moi aussi. Vous êtes sur une pente fatale, ma fille. Quel mobile vous pousse ? Je ne veux pas le connaître. Vous avez fait une profonde chute, et vous ne craignez pas la vengeance de Dieu ? Que vous faisiez cette enfant pour la briser comme un obstacle ? N'auriez vous pas dû être heureuse de l'amour qu'elle a inspiré, parce qu'elle en est digne : Loin de là ! Vous vous prêtez au plus lâche des complots : vous allez plus loin encore, peut-être !

—Monsieur le curé !

—Qui a écrit certaine lettre signée Alfaut ?

—Le docteur a écrit.

—Possible ! Il est une lettre portant son nom qui pourrait bien conduire l'auteur au bagne. Prenez garde ! Tôt ou tard vous paierez cher votre condescendance ! On ne s'expose pas ainsi sans motif et surtout sans espoir.

—Dans quel espoir le docteur . . .

—Le docteur n'est pour rien dans ceci, et vous le savez parfaitement. Avouez votre folie ; humiliez vous : un faux a été fait pour confirmer indirectement vos dires et perdre Fernande aux yeux de tous. La colonnie a grossi peu à peu, et, des cuisines, est passée au salon. Quelques-uns seulement ont soupçonné une partie de la vérité ; il faut qu'elle éclate entièrement. Vous êtes conseillée et mal conseillée ; vous vous donnez un maître. Anéantissez cette lettre, et puis, agissez en honnête femme, l'estime publique vous sera rendue.

—Eh ! l'ai-je perdue ?

—Oui ! L'égoïsme est la plus honteuse des maladies morales ; il vous a entraînée bien loin. Ne vous récriez pas ! Il vous a fait commettre plus qu'une faute : il a tué Fernande et a voulu tuer son honneur ; il aurait annihilé Philippe, et, quand il a senti que Philippe lui échappait, il l'a frappé au cœur. Dieu veuille que ce ne soit pas mortellement aussi.

—Vous êtes impitoyable. Je suis donc un monstre !

—Vous êtes une égarée à laquelle la religion tend les bras. Là, pas ailleurs, vous trouverez un refuge contre vous-même. Prêtre, je dois vous dessiller les yeux et vous découvrir la profondeur de l'abîme où vous êtes tombée ; ami, je déplore votre erreur en la condamnant ; l'un et l'autre, je vous conjure de chasser votre tentateur et de demander pardon à votre victime si elle peut encore vous entendre.

Suis-je si coupable d'avoir voulu empêcher une sottise, et dois-je être responsable des erreurs d'autrui ? Si j'ai été trompée par celui que vous ne nommez pas, je saurai me faire justice. Je comprends enfin l'attitude des uns et des autres. On me méprise ! Et pourquoi ? pour avoir fait mon devoir ? Vous prétendez qu'il y a un complot ; c'est bien ! j'en chercherai la trame, et quoi qu'il arrive, je forcerai mes ennemis au respect et à la confiance. Vous parlez de victime ; qui vous dit que je ne suis pas aussi une victime ? Vous m'avez éclairée, merci ! Je saurai prouver ce que je vaudrai, et, si j'ai été jouée, je me souviendrai que je suis chrétienne. Adieu, monsieur le curé, vous regretterez un jour le jugement porté.

—C'est mon désir, Madame. En attendant, priez que la lumière se fasse et que Dieu sauve la pauvre orpheline. C'est une horrible chose que le remords !

L'abbé Saturnin salua madame Lobeau, et, étonné de ce qu'il avait eu le courage de dire, il revint s'agenouiller devant le sanctuaire.

## XLIX

### UNE TACTIQUE NOUVELLE.

A peine de retour à Fineste, madame Lobeau fit mander le précepteur. Mis en présence, ils gardèrent le silence comme deux athlètes avant le combat ; l'un, respectueux et soumis, l'autre toujours impénétrable.

—Monsieur Anatole, dit-elle enfin, vous m'avez fortement compromise.

—Comment cela, Madame ?

— Vos imprudences rejaillissent sur moi ; on va jusqu'à m'accuser de la maladie de Fernande, et, ce qui est pire, on me soupçonne de n'être pas restée étrangère à l'affaire de la lettre du docteur Alfaut. Qui a pu vous inspirer une idée semblable ? Je vous disais bien que vous aviez tort de vouloir en profiter. Vous auriez dû suivre mes conseils et non pas vos caprices.

— N'y avez-vous pas acquiescé ?

— Je vous ai fait des observations que vous avez réfutées.

— N'avez-vous pas consenti à ma visite chez madame de Lacaute ?

— A la visite, oui ! Vous ai-je autorisé à laisser entre ses mains une pareille arme ?

— Ce n'était qu'un prêt *involontaire*, le lendemain, la lettre retrouvée a été de nouveau en notre possession.

— Qu'importe ! si le souvenir est resté !

— Il produit son effet puisqu'on en parle ; vous devez être satisfaite.

— Il y a lieu, en effet ! Ce que le docteur écrit aujourd'hui renverse ce que vous aviez si habilement préparé.

— Ce que *nous* avons préparé aura toujours été utile à quelque chose : vous êtes débarrassée de Fernande ; le reste s'arrangera, surtout, si, comme on l'affirme, elle est aussi mal.

— On prétend qu'elle est perdue ; je veux que chacun sache que je la regrette.

— C'est d'une excellente politique.

— De plus, vous devez vous éloigner pendant quelque temps.

— Oh ! oh ! ceci se complique !

— Non ; je vous promets de vous rappeler au plus tôt. Vous savez si je vous suis attachée ! Vous êtes de la maison. Ce que je fais, c'est pour calmer l'opinion publique.

— Pas mal ! je serais le bouc émissaire ! cer rôle ne me convient pas.

— Vous m'êtes trop dévoué pour me refuser un pareil service.

— Le dévouement a des bornes, madame ; le mien est de ceux que seule l'absence a le don d'amoinrir.

— Vous mentez à votre cœur, mon bon ami.

— Je dis la vérité, Madame. Croyez-moi, soutenons-nous, et, si c'est utile, défendons-nous. Nous n'avons rien dit de *notre* petite lettre à personne. M. Philippe ne l'a pas vue ; reste la baronne.

— Et madame de Blanchemin, et l'abbé Saturnin, et tant d'autres ? . . . . .

— Si l'on s'en occupe, affirmons qu'elle est venu par la poste et que si le docteur ne l'a pas écrite, c'est un ennemi de Fernande qui a voulu lui nuire et qui l'a expédiée . . . . Vous me croyez quelque habileté ; je vous tirerai de ce mauvais pas. Encore un effort, et la victoire est à nous.

— Cette lettre doit disparaître.

— Nous la brûlerons. D'abord, calmons, par notre attitude, M. de Fineste. Pour commencer, envoyons une dépêche au docteur Alfaut lui révélant l'état de Fernande et le priant de venir de suite. Ce sera probablement un peu tard ; qu'importe ! L'effet sera produit.

— Agissez, je suis incapable de penser.

— Il est cinq heures un quart, la dépêche ne sera remise à la station qu'à sept heures un quart ; elle ne partira pas de la nuit, et le docteur ne pourra être ici qu'après demain. Un jour de gagné. Dans quelques minutes on saura ce que vous faites pour la malade, grâce au porteur de la dépêche.

— Merci d'avance, mon ami ; vous n'obligerez pas une ingrate.

Tout se fit selon les désirs du précepteur.

## L

### LES FIANCAILLES DE FERNANDE.

Qui de nous n'a passé les nuits devant un lit de souffrance, et suivi avec angoisse et horreur le mal qui détruisait tout espoir ; qui de nous n'a épié sur un front blême le signe de la douleur pour découvrir un reste de vie, n'a essayé d'arrêter ce souffle qui s'échappe, de fixer ce regard sans étincelle, de raviver cette chaleur qui disparaît ? Ainsi faisait

Philippe pendant la nuit qu'il voulut passer au chevet de Fernande. C'est avec une sorte d'égarément qu'il regardait ces bras amaigris traînant sur les couvertures, cette figure que crispait la douleur, et qui, dans les moments de calme semblait emprunter déjà quelque chose à l'immobilité de la mort. Il comptait avec épouvante les pulsations saccadées des artères, et s'accusait de sentir son cœur plein de sève sans en pouvoir rien donner.

Nul ne décrira de pareilles détresses.

Philippe, debout, contemplait cette lutte de la jeunesse avec la mort ; il interrogeait avidement chaque nouveau symptôme ; il s'accusait hautement, et cette agonie lui était un remords. Madame de Blanchemin qui avait voulu veiller la jeune fille pendant cette nuit redoutée, la soignait et encourageait Philippe du geste et du regard. Le vieux curé priaït devant un autel improvisé au pied du lit de Fernande. Il suivait, lui aussi, les progrès du mal, mais sa profonde anxiété s'appuyait sur une religion consolante, il conservait la sérénité des beaux jours et murmurait cette magnifique parole de la prière divine : " Que votre volonté soit faite."

Vers trois heures du matin, l'œil de Fernande perdit de sa fixité. Elle regarda longuement autour d'elle comme au sortir d'un lourd sommeil, reprit peu à peu possession d'elle-même, sourit à ceux qui l'entouraient, et, reconnaissant Philippe, elle prononça son nom.

Celui-ci couvrit sa main de larmes.

— Ne me pleurez pas, ami, lui dit-elle doucement ; Dieu me fait une immense faveur en m'appelant à lui. Notre rêve était trop beau pour la terre, je vais le continuer, en vous attendant, dans le ciel. Une voix ma dit que mon père est mort. Oh ! j'en serais heureuse ? Pauvre père ! que deviendrait-il sans moi ! Mon ami, je vous le lègue ; soyez pour lui un fils ; qu'il soit fière de vous comme j'en étais fière. Je ne suis pas celle que vous croyez et j'avais le droit de marcher votre égale. Ma pauvreté, voilà ce qui nous séparait. . . . le monde est si méchant. Riche, je vous aurais tendu la main, pauvre, j'ai dû repousser la votre. . . . Si c'est de l'orgueil, que Dieu me pardonne. C'est un héritage de famille. Vous trouverez dans une boîte laissée, à Fineste, une croix de diamants et une bague.

— Les voici, murmura Philippe, en prenant ces deux objets sur lui.

— Laissez moi baiser cette croix ; elle a recueilli le dernier soupir de ma mère ; elle recueillera le mien. Je vous la donne en souvenir de notre amour aussi pur que ces diamants. Quant à la bague, c'est celle des fiançailles de ma mère ; prenez-la aussi, pensez à moi en la portant, et si mon père refusait votre appui, montrez-lui cet anneau, c'est un titre que je vous transmets. Et maintenant, ami, puisque Dieu m'en donne la force, permettez-moi de songer à mon âme.

Cela avait été prononcé d'une voix si basse et si faible qu'on avait peine à l'entendre.

— Vous vivrez ! soupirait Philippe, vous vivrez, ne serait-ce que pour pardonner !

— Je vivrai . . . là-haut . . . reprit-elle avec un navrant sourire.

Madame de Blanchemin entraîna Philippe, et Fernande resta seule avec le curé. Un quart d'heure s'était à peine écoulé qu'ils étaient de nouveau réunis. La physionomie de la jeune fille s'était revêtue d'une beauté nouvelle et impérissable ; la foi lui donnait une sorte de rayonnement mystique ; on eût dit que l'espérance lui découvrait les lointains horizons du ciel que son âme flottait déjà dans ce monde idéal où plane sans mystère la grande ombre de Dieu.

— Prions, mes amies leur dit-elle, pendant que je le peux encore ; pour mon père d'abord que le Seigneur dans sa prévoyance n'a pas voulu laisser seul ici-bas.

— Vous savez donc . . .

— Cette faveur ? Oui. Monsieur le Curé m'a jugée digne de la connaître.

Elle commença le *De profundis*. Philippe ne savait que comprimer ses sanglots. Elle fit réciter ensuite les dernières prières auxquelles elle répondit ; elle demanda le viatique et l'extrême Onction, et désira communier couronnée de roses blanches. On posa sur son front une couronne de la Vierge, et, soutenue par madame de Blanchemin et la vieille Suzon, elle reçut les sacrements avec une piété attendrissante. Après l'action de grâces, l'abbé Saturnin fit mettre Philippe à genoux près du lit de la pauvre fille, et, unissant leurs mains, il les bénit au nom de Dieu.

Rien d'aussi émouvant que cette scène dans sa touchante simplicité. Cette jeune agonisante, le front ceint de fleurs comme une martyre des premiers siècles ; ce profond silence du dehors, l'éclat des cierges, cette cérémonie au bord d'une tombe, aurait arraché

des larmes au plus indifférent. La voix de l'abbé Saturnin était tremblante et mouillée, des pleurs muets coulaient sur les visages, seul, celui de Fernande avait conservé son calme angélique. Philippe mordait les draps du lit pour ne pas éclater.

— Consolez-vous mon ami soupira-t-elle, lorsque tout fut terminé ; nous voilà fiancés ; bénissons Dieu de ce bonheur inespéré, au ciel nous attend l'union éternelle. Je m'en vais avant l'heure, alors que ma journée commence à peine ; que votre douleur n'arrête pas sur mes lèvres le *fiat* qu'elles balbutient . . . Unissons nos pensées dans la même prière . . . Adieu, mon ami . . . mes amis, adieu . . . le froid me gagne . . . mon regard devient confus . . . Jésus, Marie, prenez mon âme . . .

Elle murmura ainsi quelque temps de sa voix entrecoupée, peu à peu les mots se firent plus rares, la respiration devint plus haletante, ses mains qu'elle avait jointes, retombèrent sans force ; sa paupière alourdie s'affaissa sur son œil voilé ; on n'entendit bientôt que les litanies récitées par le prêtre et le chant d'un oiseau qui saluait l'aurore nouvelle. Madame de Blanchemin et Suzon répétaient, sans plus rien comprendre les *répons* consacrés ; Philippe écoutait battre son cœur croyant ouïr celui de Fernande. Elle, avec sa longue chevelure défaits et sa couronne de roses blanches, ressemblait à une de ces vierges que le pinceau idéalise et revêt de cette mystique auréole qui appelle l'invocation ; elle semblait sourire et écouter le cantique du mystérieux amour que les anges chantent sur leurs harpes d'or.

## LI

### UN CRÉANCIER INATTENDU

Ce matin-là, Hermine, Gaston et Anatole s'agenouillaient dans l'humble église du village au milieu de quelques jeunes filles en larmes qui priaient pour l'âme de Fernande. Le précepteur engagea ses élèves à aller visiter, de la part de leur mère, celle qu'on disait morte ; il confia Hermine à son frère et reprit le chemin de Fineste. Il marchait d'un pas délibéré, souriait à sa pensée, et, comme le chercheur d'or qui a trouvé un riche filon, son œil s'allumait de convoitise et rayonnait d'espérance. Il franchit en courant la cour du château, monta aux appartements supérieurs, et, bientôt après, il était installé dans la chambre de madame Lobeau.

— Eh ! bien ? tels furent les premiers mots qu'elle lui adressa.

— Partie gagnée, Madame, répondit-il.

— C'est-à-dire ?

— Fernande est morte.

— Pauvre petite ? soupira-t-elle en appelant les larmes.

— La voilà heureuse, Madame, ne la plaignons pas.

— On plaint toujours ce qui est jeune.

— *Et rose elle a vécu*, fit-il avec une componction jouée. Que serait-elle devenue ? La mort a été intelligente.

— Que fait mon frère ?

— Je l'ignore. M. Gaston et mademoiselle Hermine que j'ai envoyés en mission au presbytère, nous l'apprendront. Le docteur Alfaut est arrivé.

— Il a donc reçu la dépêche ?

— Probablement. Je pensais que ce service se faisait mieux. Causons sérieusement, Madame de Lacaute croit fermement ce que j'ai voulu lui faire croire. Dans la journée, chacun saura avec quelle délicatesse nous avons gardé le secret de la lettre.

— Vous êtes un homme précieux.

— Vous vous chargez des funérailles.

— Certainement.

— C'est nécessaire. M. de Fineste sera triste, soyons à l'unisson de sa douleur.

— Pauvre Philippe ! gémit la sœur, que je souffre de le voir souffrir ! Je le soignerai tant, je lui prouverai si bien mon attachement qu'il me reviendra.

— C'est lui qui s'avouera coupable d'avoir osé vous soupçonner.

— Il est si loyal !

— Et vous si persuasive, Madame.

— Que voulez-vous, mon ami, j'ai toujours été pour lui d'une faiblesse . . .

—Dont il n'a pas abusé, veuillez en convenir. Soyons deux à le gâter.

—Je le veux bien. Restez notre providence, mon ami. Qu'aurais-je fait sans vous ? Vous êtes désormais de la maison.

—De la maison, Madame ! Oh ! l'excellente, la douce parole ! A l'affection que j'ai pour chacun de vous, au profond dévouement dont je me sens animé, je me suis souvent demandé si j'aurais été plus fortement attaché aux miens, et voilà que vous allez au-devant de mes espérances, que vous offrez une famille au déshérité, à l'orphelin ?... si j'osais....

—Parlez, mon ami ; il n'est rien qui je ne fasse pour votre bonheur.

—Vous êtes bonne, et vous aurez pitié de ma folie.

—De votre folie ?

—Eh ! oui, Madame. Cet espoir que vous venez de me laisser entrevoir.....

—Achevez !

—Il est réalisable.

—Vous l'aurais-je donné, sans cela.

—C'est ce qui m'enhardit. Soyez ma protectrice, mon salut, ma mère, enfin ; rapprochez-moi de vous ; que le nom de fils tombe de vos lèvres ; que j'aie quelqu'un à chérir avec cette concentration, cette puissance que je devine en moi. Ne me repoussez pas, oh ! ne me repoussez pas !... J'aime.....

—Qui ? interrogea-t-elle avec trouble.

—Votre fille.

—Hermine !

—Oui ! fit-il d'une voix étoffée.

—C'est impossible !

—Interrogez-la.

—Malheureux ! vous avez osé.....

—Elle m'aime aussi, et vous supplie avec moi.

—Fou ! Et c'est là le but que vous vous proposiez ! Je comprends votre dévouement !.

Hermine, ma fille !... J'ai mal entendu, n'est-ce pas ? Ce serait affreux. Elle que je préfère ; elle qui a le droit d'aspirer si haut, devenir votre femme ! Vous plaisantez ou vous voulez m'éprouver. Ne savez-vous pas qu'il lui faut un titre, qu'il faut que ce nom de Lobeau disparaisse ; que si, un jour, Gaston hérite du blason de mon frère, et il le peut, Philippe étant le dernier des Fineste, ma fille doit être au moins son égale. C'est là mon but, mon rêve, ma seule ambition, la passion de ma vie, et vous viendriez tout détruire ? Non !... Vous êtes trop honnête homme pour avoir égaré mon enfant.... Que voulez-vous ? De l'or, une position ?

—Je vous en offre une, Madame, en apportant deux millions dans la communauté. Sans moi, vous ne l'ignorez pas, à l'heure qu'il est, monsieur votre frère serait marié. Or, il a plus de deux millions. La conséquence est facile à déduire. Je ne suis pas un parti à dédaigner. Reste la question de la particule à laquelle je n'avais pas songé ; mais mademoiselle Hermine n'y tient guère, moi, pas davantage, le différend n'existe plus, et votre consentement ne peut nous faire défaut.

—Jamais !

—On revient souvent sur ce mot, Madame ; ne le prononcez pas encore et veuillez réfléchir à ma proposition.

—C'est inutile.

—Vous avez tant vanté votre reconnaissance que j'ai cru pouvoir transformer la situation en vous offrant de devenir votre obligé. Le voulez-vous ? Je serai un fils si soumis et si tendre !

—Il est des questions qu'on ne cherche même pas à résoudre. La vôtre est de ce genre, et mon devoir me force à ne point vous laisser d'illusion. Une minute d'entretien avec ma fille la mettra en garde contre elle-même si, comme vous l'affirmez, elle a pour vous une préférence.

Hermine ira demain dans une maison d'éducation pour finir ses études.

—Elle n'y consentira pas.

—Quant à vous, veuillez passer chez mon intendant dans la journée, il aura reçu mes ordres et vous les transmettra. Adieu, monsieur.

—Elle s'était levée et ouvrait la porte à Anatole, celui-ci la retint et la regardant avec une fixité étrange, il reprit :

—Vous refusez ?

—Je refuse. Hermine ne sera jamais votre femme.

Il lut une fermeté si énergique dans l'accent de madame Lobeau, qu'il sentit la partie perdue. Un changement extraordinaire se fit aussitôt dans sa physionomie et dans ses manières. Il réfléchit une seconde, et, d'un ton incisif.

—Je ne me tiens pas pour battu, Madame, poursuivit-il. Si mademoiselle Hermine quitte la maison, si dans huit jours je n'ai pas une réponse affirmative....

—Des menaces ?

—Je formule contre vous une accusation que je dépose au parquet.

—Décidément vous êtes insensé !

—Attendez avant de vous prononcer. Je vous attaque en diffamation et vous révèle comme faussaire.

—Moi, faussaire ! On ne vous croira pas.

—On me croira, Madame. C'est vous qui aurez fait la lettre du docteur Alfaut.

—Infâme ! Prouvez-le.

—Je le prouve par induction. Que désiriez vous ? Perdre Fernande. Que contient la lettre ? Ce que vous aviez déjà fait pressentir à votre frère. A qui doit profiter le célibat de M. de Fineste ? A vous, à vos enfants. Tout est contre vous, tout, jusqu'à la fuite de l'institutrice, jusqu'à sa maladie, à votre réclusion, à sa mort, tout, même la générosité apparente de votre conduite d'hier et d'aujourd'hui. Et le tribunal saura le mobile qui vous a poussé, vous venez de me fournir des armes. Le nom de Lobeau vous pèse ; il doit disparaître avec vous. Le vicomte Gaston de Fineste ! cela sonne agréablement. Les juges le comprendront sans peine.

—Vous ne m'intimiderez pas, et je dévoilerai la fausseté de vos dires.

—En m'accusant à votre tour. Ce cas est prévu. Je suis plus blanc que neige. Rien contre moi ; je vous ai servi de jouet. La première, vous avez mis mon mariage avec Fernande en avant : il fallait vous délivrer de l'institutrice. Et, lorsque vous avez vu que je ne prenais pas au sérieux vos projets matrimoniaux, vous avez eu recours à d'autres moyens. C'est vous qui avez glissé dans l'enveloppe de la vraie lettre du docteur, la pièce que vous vouliez lancer ; et ce n'a été que votre insistance à avoir ce pli que vous m'aviez prié d'égarer à dessein chez madame de Lacaute, pour faire cesser, prétendiez-vous, les bruits malveillants qui circulaient à propos de Fernande, qui m'a fait vouloir relire cette fameuse lettre. Alors seulement, j'ai vu celle qui la remplaçait.... Les arguments ne me manqueront pas. Choisissez entre la guerre ou la paix. J'aime assez votre fille pour ne reculer devant rien. Amis ou ennemis, pas d'autre alternative. Je reste, et attends votre décision dans le délai déterminé. D'ici là, je le répète, rien de changé ici. La moindre tentative, et j'expédie mes documents. Votre obstination peut tout perdre, et alors, je me sauve, en me vengeant. Vous ne le voudrez pas, j'espère. La partie serait terrible ; un des deux combattants y périrait.

Madame Lobeau avait trouvé son maître. Elle aurait voulu répliquer qu'elle n'aurait pu. Tremblante, se soutenant à peine, elle s'était affaissée plutôt qu'assise sur une causeuse, et elle écoutait, avec une épouvante croissante, la parole mordante du précepteur. Elle avait perdu son énergie, ne protestait plus que du geste ; son regard seul conservait la trace d'une inflexible volonté combattue par une terreur sans nom.

Anatole avait disparu depuis longtemps déjà qu'elle croyait l'entendre encore. Peu à peu, ses membres devinrent rigides, son œil fixe ; elle était dans un état complet de catalepsie.

## LII

### LA VEILLÉE AU PRESBYTÈRE

Le docteur Alfaut était en effet arrivé. L'immense berline de madame de Blanchemin l'avait déposé, lui et sa femme, devant la maison curiale. A l'anxiété de leur physionomie on comprenait le sympathique empressement qu'ils avaient mis à accourir à l'appel qui leur était fait. Le précepteur s'était-il trompé dans ses calculs en espérant que la dépêche arrivant un quart d'heure après la fermeture des petits bureaux, éprouverait le retard annoncé, ou le docteur avait-il eu un autre avertissement ? Le télégramme reçu par lui était signé Philippe et daté de cinq heures du soir. De là la venue immédiate du prince de la science. Il était attendu. Le curé lui tendit silencieusement la main,

salua madame Alfaut, et, précédant ses hôtes, il les introduisit dans la chambre occupée par Fernande. Au bruit qu'ils firent en entrant, Philippe releva sa tête pâlie, fit quelques pas au-devant du groupe et ne put que murmurer avec une émotion poignante :

— Il est trop tard !

— Elle est morte ! exclama madame Alfaut.

Personne ne répondit, les respirations étaient suspendues à celle du docteur Alfaut. Il examina la jeune fille, se pencha sur ses lèvres, colla son oreille à sa poitrine, souleva son corps inerte dans ses bras, l'ausculta, la replaça maternellement sur son oreiller, étudia ses traits, revint encore à sa poitrine et ne se prononça pas.

— C'est fini, n'est-ce pas ? interrogea le curé.

— Peut-être ! articula lentement le docteur comme se parlant à lui-même.

— Vous la sauveriez ! soupira Philippe avec angoisse.

— Je ne sais . . . encore, répliqua le docteur.

Il se fit expliquer la cause et le développement du mal, les soins donnés, l'opinion du médecin qui la voyait . . .

— C'est bien cela, poursuivit le docteur : fluxion de poitrine, compliquée d'accidents divers, délire, fièvre . . . Depuis quand ?

— C'est la neuvième nuit.

— Cette crise a été la plus forte ?

— Oui.

— Cela devait être. Cet état dure depuis ?

— Six heures du matin.

— C'est long !

— Pas trop, pourtant ? demande Philippe.

— Dieu est grand, Monsieur.

— Vous désespérez, alors !

— On ne doit jamais désespérer. Notre nature est si bizarre et la jeunesse si forte !

— Oh ! sauvez-la !

— Je suis venu pour essayer de le faire. Me voilà médecin et garde-malade ; je réclame du calme, une seule personne auprès de moi, et, à ma portée, une autre sur l'intelligence et le bon vouloir de laquelle je puisse compter. Le choix n'est pas difficile ici.

Madame de Blanchemin s'occupa de madame Alfaut ; l'abbé Saturnin, de Philippe qui en avait grand besoin et le docteur commença ses doubles fonctions avec l'aide de Suzon dont il eut bientôt gagne les bonnes grâces.

Cependant, dans le village, il n'était bruit que de la mort de Fernande. Chacun vantait ses qualités, sa piété simple et douce, sa grâce charmante, la réserve de ses manières, le *savoir donner* qu'elle possédait au plus haut point. On parlait de ses malheurs ; on pleurait sur sa jeunesse ; on lui donnait les noms d'ange et de sainte ; c'était à qui cueillerait des fleurs pour en orner son cercueil et son front.

Lorsqu'on apprit qu'un long évanouissement avait provoqué l'erreur, on fit des vœux pour sa santé, et les enfants eux-mêmes renoncèrent à leur jeux bruyants pour ne pas troubler son repos. Qui fut surpris ? C'est Gaston et Hermine. Cette dernière aimait son institutrice et la regrettait ; elle supplia si bien le curé et madame de Blanchemin, quelle obtint de passer la journée au presbytère. Et s'installa non loin de la chambre de Fernande dans l'espoir d'être utile et bien résolue à rendre service le plus possible. Le docteur ne quittait pas la malade. Grâce à ses soins, la crise avait cessé, mais la faiblesse était si grande et l'oppression si forte qu'on n'osait compter sur un mieux. La nuit fut terrible. Le docteur était anxieux aussi bien que son confrère. Personne ne dormit au presbytère. Ces heures s'écoulèrent dans la prière et dans l'angoisse. Philippe souffrait tant qu'il ne sentait plus la souffrance. Il entr'ouvrait parfois la porte de la chambre où agonisait la jeune fille, jetait un long et douloureux regard sur son visage ravagé, et revenait se joindre au groupe pieux qui demandait au ciel un miracle. Lui aussi balbutia bien des prières. Il avait retrouvé la foi ; il suppliait Dieu de lui accorder l'espérance et ne pouvait se résoudre au sacrifice. Il ne comprenait pas *la joie des larmes*, ni cette parole admirable qui a remué les peuples et les générations : *Heureux ceux qui pleurent !* il n'écoutait que son cœur, le cri de son amour et cette horreur instinctive du néant, de la tombe, qui nous porte à disputer sa proie à la mort.

Considérations humaines, diront quelques ascètes ou quelques sages : Philippe était homme et il aimait.

## LIII

## MUETTE.

Que devenait madame Lobeau, seule avec ses remords et les menaces du prochain orage ? A l'heure du déjeuner, le précepteur, ne la voyant pas paraître et sous le prétexte de lui apprendre que Fernande n'était point morte, s'était dirigé vers ses appartements. N'entendant aucun bruit, après avoir inutilement frappé, il entra et la trouva dans l'état décrit plus haut. Il crut ou feignit de croire qu'elle dormait, recommanda aux domestiques de respecter ce sommeil, alla rejoindre Gaston qui l'attendait dans la salle à manger, et l'engagea, le repas fini, à aller faire quelques visites. Lorsqu'il fut seul, il remonta chez madame Lobeau. La crise avait cessé ; la malade était revenue à elle ; sa pâleur était effrayante encore et sa faiblesse extrême. A la vue du précepteur, elle voulut se lever et ne le put ; parler, impossible ! Il eut pitié d'elle, sans doute, il sortit et lui envoya sa femme de chambre.

Vers le soir, se sentant plus forte, elle désira être seule, et, dès qu'elle le put, elle se traîna à son secrétaire, écrivit quelques lignes, les mit sous enveloppe, les enferma soigneusement, et, frissonnante, elle se remit au lit et donna l'ordre de la prévenir si son frère rentrait. La nuit, elle ne voulut personne auprès d'elle et sembla heureuse d'apprendre qu'Hermine restait au presbytère. Le matin, sa femme de chambre jeta un cri d'épouvante en l'apercevant. Elle gisait, étendue par terre, roulée dans ses couvertures en désordre ; son visage était contracté à être défiguré ; aucun mouvement ; elle respirait pourtant encore, mais pourquoi cette rigidité des membres, cette pupille dilatée, le rictus affreux de cette bouche ? Que s'était-il passé ?

Au cri de la femme de chambre, les domestiques étaient accourus, mais nul ne songeait à porter secours à la malade lorsque Gaston attiré par le bruit pénétra jusqu'à elle et la souleva dans ses bras.

— Un médecin, vite ! vite ? ma mère se meurt, s'écria-t-il.

— Qu'est-ce ? demanda le tranquille Anatole en apparaissant sur le seuil de la chambre.

— Ma mère ! voyez !

— Que lui est-il arrivé ?

— Dieu le sait !

Le précepteur ne put retenir une exclamation en voyant de près madame Lobeau. Il la fit poser sur le lit, et, une heure plus tard, lui et Gaston essayaient vainement encore de la ranimer ; alors arrivèrent Philippe et le docteur Alfaut. Un coup d'œil suffit à ce dernier pour reconnaître le terrible mal. Il prodigua à la malade des soins énergiques, et déclara enfin qu'elle était sauvée mais qu'elle resterait paralysée. En effet, lorsque quelques jours plus tard, l'attaque fut atténuée, que madame Lobeau reprit peu à peu l'usage de ses sens, elle n'articulait plus un seul mot, une seule syllabe s'échappait hésitante de ses lèvres : no . . . no . . . ses mains étaient inertes ; elle marchait difficilement, alors, comprenant son état, elle pleura sur elle-même. La présence du précepteur la bouleversait ; elle faisait des efforts inouïs pour se faire entendre : impossible ! toujours la même syllabe. Elle voulait toujours sa fille auprès d'elle ; si elle était un moment absente, elle la cherchait du regard, et au retour, elle semblait vouloir, l'attirer à elle, comme pour la conjurer de ne pas s'écarter. Seul, le précepteur devinait ce qui se passait en elle ; il n'en faisait rien paraître, et, malgré l'aversion évidente de la malade, il continuait, à lui prodiguer son dévouement avec un air de si parfaite résignation que chacun vantait son attitude et mettait sur le compte du caprice celle de madame Lobeau.

Philippe avait oublié les torts de sa sœur pour ne songer qu'à sa souffrance. Il ne l'avait pas quittée tant que le danger avait été là ; le danger passé, il avait supplié madame de Blanchemin de se laisser remplacer par madame Alfaut auprès de Fernande, et de s'installer à Fineste. Heuseuse d'être reconnue utile, poussée aussi par sa vieille affection, madame de Blanchemin avait pris la direction de Fineste, et sa prodigieuse activité ne lui fit pas un instant défaut.

Quant à madame de Lacaute, se sentant inutile, elle ne faisait qu'apparaître soit au presbytère, soit à Fineste ; elle se disait désolée du malheur de ses amis, mais son chagrin ne la faisait pas s'oublier, elle était toujours aussi soigneusement parée.

## LIV

## UN MARTYR MORAL

— Hermine n'était déjà plus la pétulante enfant qui faisait tout plier sous sa loi ; instinctivement effrayée de ce qui se passait autour d'elle, elle se demandait avec crainte ce que serait désormais sa vie. Elle aimait sa mère, mais le vice de son éducation l'avait rendue quelque peu personnelle. Idole toujours encensée, il lui coûtait de descendre du piédestal où l'amour maternel l'avait placée ; il lui coûtait surtout de regarder les sombres profondeurs d'un avenir qui promettait d'être si brillant, de boire à la coupe de la tristesse. Eh quoi ! déjà des larmes ! que ferait-elle désormais sans sa mère ? Serait-elle forcée d'ensevelir sa jeunesse et ses illusions dans une chambre de malade ? Qui l'accompagnerait dans le monde ? Son oncle ! Il n'y fallait pas songer, pas plus qu'à son frère . . .

Hermine se préoccupait plus des souffrances de madame Lobeau pour ce qu'elles lui enlevaient d'espérances, que de ces souffrances elles-mêmes : et cela, sans s'en rendre compte, tant on l'avait peu habituée à s'intéresser aux autres avant de penser à elle. Dans ses heures de regret, elle se rappelait la soumission respectueuse d'Anatole, la délicatesse de ses prévenances, l'affection profonde qu'il lui avait constamment témoignée, son désir évident de lui plaire ; elle se rappelait aussi les propos qu'il lui tenait parfois et dont elle riait volontiers alors qu'elle ne songeait qu'à rire, et elle savouait que le précepteur serait le protecteur le plus convenable pour elle, qu'avec lui, elle serait toujours maîtresse, que, lui devant tout, il se trouverait flatté d'obéir.

Mademoiselle Hermine cherchait un esclave docile ; la souplesse d'Anatole convenait à ses vues. Lui, développait ces dispositions, et se disait avec joie qu'il devenait indispensable. Il savait bien que ce n'était pas là de l'amour. Que lui importait ! Il se courbait plus bas encore, s'occupait activement des affaires de la maison, soumettait les comptes à Hermine qui ne voulait rien voir, rien entendre, faisant l'important et le courtisan, et s'arrangeait si bien, qu'il avait décidé la jeune fille à révéler leurs projets à monsieur de Fineste.

— Inutile de consulter madame Lobeau, avait-il insinué. Son mal est de ceux qui annihilent la volonté.

Pour la première fois, peut-être, Hermine se troubla en abordant son oncle pour la confidence.

— Qu'as-tu, fillette ? lui demanda-t-il doucement.

— Elle balbutia, rougit, prononça le nom d'Anatole, s'expliqua mal ou pas du tout, si bien que Philippe, la traitant toujours en enfant gâtée, lui répondit :

— Je vois ce que c'est : tu as assez de monsieur Anatole.

— Ce n'est pas cela, mon oncle.

— Quoi donc ?

— Je voudrais me marier.

— Te marier !

— Eh ! oui ! ma mère ne guérira jamais, et . . . je suis si seule . . .

— C'est un peu vrai, fillette . . . Nous avons pourtant le temps de réfléchir, de faire un choix . . .

— J'ai choisi.

— Vraiment ! quand et qui, petite étourdie ?

— Ne vous moquez pas mon oncle ; n'ai-je pas seize ans ?

— Oh ! la vieille jeunesse ! Le nom du chevalier ?

— Monsieur . . .

— Monsieur ?

— Je n'ose pas.

— Tu deviens timide ?

— C'est que vous me traitez . . .

— En enfant que tu es. Causons raison, si c'est possible. Tu veux te marier ? C'est bien ? Pourquoi ? Pour être un peu libre, pouvoir commander. Je t'avertis, tu te trompes étrangement. Te souviens-tu que, petite fille, tu forçais toujours ton frère à jouer au cheval, et que tu réservais pour toi seule les rênes et la cravache ? C'est ainsi ou à peu

près que tu crois pouvoir agir avec un mari. Erreur, fillette, grave erreur ! Tu mépriserais bientôt un mari de cette trempe. Ne pourrais-tu aussi te fourvoyer, et rencontrer un maître là où tu comptes trouver un esclave ?

—Non, non, mon oncle, je suis sûre de lui ; il fera ce que je voudrai, et rien autre.

—Oui-dà ! ma chérie ! Il te l'a fait accroire.

—Je l'ai mis à l'épreuve.

—L'aimes-tu au moins ?

—Je n'en sais rien. Il me va ; c'est ce que je puis dire. Evidemment je dois l'aimer.

—Et il s'appelle ? le marquis de \*, le comte de \* ?

—Ni comte ni marquis. C'est M. Anatole.

M. de Fineste n'eut plus envie de plaisanter. Il avait cru d'abord à un caprice de jeune fille, le nom du précepteur lui avait mis un nuage au front et l'inquiétude au cœur. Il devina de suite les machinations de cet homme, et le but des intrigues infâmes dont Fernande avait été la victime. Ce n'était pas à l'humble orpheline qu'aspirait son ambition. Il avait voulu en faire l'instrument de sa fortune en flattant les idées de sa sœur, et avait fatalement entraîné cette dernière sur la pente où elle avait failli se perdre en voulant perdre Fernande. Quelle astucieuse persévérance il avait dû aussi déployer pour amener sa nièce à une démarche semblable !

Hermine, étonnée du silence de son oncle lui en demanda le motif.

—C'est très-sérieux, mon enfant, ce que tu viens d'avancer, lui répondit-il ; en as-tu instruit ta mère ?

—A quoi bon, mon oncle ?

—Si ta mère ne parle plus, elle comprend.

—La comprenez-vous, vous ?

—Veux-tu en faire l'épreuve ? Allons la trouver. Ménageons-la, elle en a grand besoin.

Il la prit par la main et l'entraîna vers la chambre de madame Lobeau.

Celle-ci était à demi couchée dans un vaste fauteuil ; ses yeux étaient rougis par des larmes récentes, elle courbait péniblement la tête, et l'abbé Saturnin appelait sur elle la paix et le pardon du ciel. Philippe et Hermine s'arrêtèrent un instant interdits.

—Vous pouvez entrer, dit l'excellent prêtre, mais qu'avez-vous l'un et l'autre ?

Ils paraissaient en effet fort agités. Monsieur de Fineste fit signe à Hermine de s'asseoir près de sa mère, et, entraînant le curé à part, en quelques mots, il le mit au courant de la situation.

—Je tiens la clef de l'énigme, enfin, murmura le prêtre. Voilà le mobile ; agissons, je n'ai que trop tardé !

—Vous vous doutiez de ce qui arrive ?

—Pas précisément, mais monsieur Anatole ne me convenait plus. Je ne pensais pas, pourtant, qu'il poussât l'audace jusque là. Je ne sais ce qu'il a fait à votre sœur, elle ne peut souffrir qu'on lui en parle.

—Il faudra bien qu'elle sache...

—Tout, mon ami.

Et se tournant vers madame Lobeau, il ajouta :

—Ne vous ai-je pas trop fatiguée, Madame ?

Elle sourit tristement et secoua négativement la tête.

—Me promettez-vous d'être raisonnable !

Elle fit signe qu'elle le serait.

—Consentiriez-vous à accepter un gendre ?

—No... no... fit-elle avec inquiétude.

—Oui ou non ?

Elle haussa légèrement les épaules comme pour dire qu'elle n'en savait rien.

—Cela dépendrait, n'est-ce pas ? et puis Hermine est bien jeune.

Son mouvement fut affirmatif.

—Savez-vous qui se présente ?

—Monsieur le curé ! intercéda Hermine tandis que madame Lobeau disait encore oui.

—Vous le savez ?

Oui, toujours.

—C'est maître Anatole.

Même signe.

—Et vous l'accepteriez ?

—No.... no.... no.... no... répéta-elle vivement en attirant des yeux sa fille sur son sein.

—Et si Hermine le désirait ? interrogea Philippe.

—No.... no.... fit-elle en regardant sa fille avec anxiété et montrant le secrétaire.

On fut une minute à deviner qu'elle voulait qu'on ouvrit le meuble.

Quelle dut être alors terrible et poignante l'angoisse où la plongeait son impuissance ! Elle avait voulu frapper, et elle était frappée à son tour ! elle avait voulu briser celle qui semblait s'opposer à ses ambitions, à son tour elle était brisée, et sa bouche ne pouvait prononcer un son pour exhaler sa plainte, révéler sa pensée et défendre son trésor menacé ! Torture morale au-dessus de toutes les tortures ! devra-t-elle assister comme un vivant cadavre à l'abominable forfait qui lui prend son enfant ! Elle sera là, et ne pourra crier : arrière ! à celui qui s'est fait son bourreau ! Et sa fille jurera devant Dieu, devant elle, amour, fidélité à ce monstre, sans qu'une protestation éclate sur ses lèvres ! Mais elle parlera ! dût sa poitrine se déchirer sous l'effort ; dût son cœur prendre tout le sang de ses artères pour se rompre en un cri sauteur ; elle parlera ! le ciel ne voudrait pas lui infliger un supplice semblable, et sa vengeance dépasserait la faute !

Le meuble fut ouvert. Guidé par les regards de sa sœur, Philippe chercha dans les tiroirs, sonda les cachettes : rien : rien ! Un éclair de folie passa dans l'œil de la malade à cette découverte. Elle se fit traîner jusque-là, et regarda attentivement : Rien ! rien !

Un son rauque, désespéré sortit de son gosier, et des larmes plus cruelles que des larmes de sang coulèrent le long de ses joues pâles, les révélations qu'elle avait écrites après la scène avec Anatole, avait disparu. Seul, le précepteur avait pu s'emparer, pendant la crise, de cette pièce accablante pour lui ; le moyen de sauver sa fille lui échappait, et sa langue, pauvre mère était désormais muette, et ses mains inertes était incapables de tracer un mot !

Hermine attendait et ne cherchait pas à pénétrer le secret de cette détresse. Philippe et le prêtre devinaient, sans comprendre, qu'une grande déception venait d'atteindre la malade. Quel rapport cette déception avait-elle avec le précepteur et la demande d'Hermine ? Evidemment un papier était l'objet de leurs recherches. Que renfermait-il ? Ils l'ignoraient probablement toujours, et madame Lobeau devait se tromper en croyant le retrouver là.

Elle ne se trompait pas, et le désespoir lui montait au cerveau et le faisait bouillonner à en perdre la raison. La fatale syllabe s'échappait tumultueusement au milieu des cris confus, et cette lutte de la volonté aux prises avec les organes était épouvantable à voir ; un bout de crayon frappa ses regards. Ses lèvres le saisirent avec avidité, et, sur un des papiers épars devant elle, elle essaya de former quelques lettres. Elle était si émue qu'elle ne traça que des caractères informes. Accablée, mais non vaincue, elle essaya longtemps, et, au mouvement du crayon plutôt qu'aux jambages qu'il traçait, Philippe épela : " je ne... veux... pas."

La sœur interrogée, donna un signe affirmatif.

—M. Anatole est si bon, mère, et il est si dévoué ! exclama Hermine, s'irritant de l'obstacle qu'elle pressentait, et voulant d'autant plus que l'opposition se manifestait.

La mère se consumait en efforts et sa physionomie se revêtit d'une expression si désolée que le prêtre et Philippe murmurèrent à la fois :

—Ce mariage n'est pas fait ; il ne se fera pas sans votre assentiment.

—Ma mère voudra toujours ce qui doit me rendre heureuse, répliqua l'obstinée.

—Ma chère enfant, répartit le prêtre, votre mère a pu céder à vos caprices jusqu'au présent ; dût-elle vous paraître injuste ou impitoyable, si à part la naissance, les préjugés, son devoir exige qu'elle vous refuse son adhésion, vous devrez vous résigner.

—Non ! Pourquoi ce changement dans les idées ? M. Anatole m'a affirmé, le jour même où elle est tombée malade que, dans la semaine, nous serions fiancés par elle. Mère l'aurait-elle oublié ?

—Tais-toi ! imposa Philippe ; tu la tortures. Elle n'a pu s'engager ainsi.

—No.... no.... prononça sourdement madame Lobeau.

—Qui croire ? Mon Dieu ! exclama Hermine.

La malade continuait fiévreusement son travail. Philippe put lire le nom d'Anatole et devina le mot : *Chassez-le.*

—Qu'on me chasse aussi, dans ce cas ? s'écria la fougueuse enfant.

—Il m'a tuée ! put déchiffrer Philippe.

—Ma mère rêve, vraiment ! répliqua vivement Hermine.

—Il m'accuse d'un faux.... continua Philippe lisant toujours. A fait la lettre signée Alfaut....

—C'est bien cela ?

—Oui, fit-elle.

—L'infâme ! articula Philippe.

—Si je refuse consentement.... menace de la justice....

—Mère, ce n'est pas possible ! Dans quel but.....

—Le but, mon enfant, interrompit le prêtre, celui d'obtenir par intimidation ce qu'il n'aurait jamais de bonne grâce. Cet homme nous a trompés.....

—Mais cette lettre, la justice, que viennent-elles faire en ceci ? demande Hermine.

—Cette lettre, je l'ai vue, elle existe, répartit le vieillard, elle est infernale d'astuce et d'hypocrisie ; elle a été écrite pour perdre Fernande aux yeux de tous, et l'auteur, le faussaire, c'est Anatole.

—Vous, Monsieur le curé, porter un pareil jugement ! reprit Hermine.

—Oui, moi ! votre mère a cru ne trouver qu'un instrument dans le précepteur, à l'heure des comptes, il a révélé ses prétentions, et ses menaçantes exigences ont déterminé la catastrophe qui a failli vous rendre orpheline.

—C'est trop affreux pour être vrai.

—Interrogez votre mère et vous verrez si je n'ai pas raison, appuya le curé.

La malade fit un geste affirmatif. Son visage bouleversé se détendait peu à peu et semblait reprendre vie. Philippe restait muet, mais son silence avait une éloquence farouche. Eh ! quoi, sa sœur s'était abaissée jusque là ! La pitié l'emporta bientôt sur la colère, au souvenir des tortures qu'elle devait subir. Il ne songea plus qu'au précepteur. Il sonna vivement ; le fit appeler, et pria devant lui le curé d'aller visiter la chambre, dont Anatole dut, bon gré, mal gré, donner les clefs. Le curé revint sans avoir rien découvert.

—Qu'on le fouille ! commanda Philippe.

Anatole eut beau protester, l'étreinte de M. de Fineste était de fer ; les laquais obéirent. Le précepteur rugit lorsqu'il se vit enlever son portefeuille. Il voulut le reprendre ; vains efforts ! Le curé l'ouvrit ; il en tira des lettres, et, parmi, la lettre accusatrice. Il feuilleta encore, et trouva un pli d'une écriture bien connue : c'était la confession de madame Lobeau.

—Lisez ! ordonna le prêtre à Hermine.

La jeune fille émue prit le papier en tremblant. Seulement alors, Anatole se sentit perdu. Sa hauteur l'abandonna ; il se traîna aux genoux de tous, arrosa de larmes les mains immobiles de madame Lobeau, sanglota qu'une affection désordonnée avait pu seule le pousser à ces actes condamnables, qu'on eût pitié de sa folie ! Il se recula aux pieds d'Hermine et voulut lui parler au nom de son amour. La jeune fille se roula, et d'une voix indignée et vibrante, elle ordonna aux valets de chasser le précepteur.

—Gaston, s'écria-t-elle en apercevant celui-ci qui accourait au bruit, tu vois cet homme, soufflette-le à la face de tous.... Non, ne le touche pas, car le bain l'attend !....

—Mon enfant ! interrompit gravement le prêtre, vous êtes assez vengée : qu'il parte ! Oubliez. Fernande a pardonné.

## LV

### LE DERNIER COMBAT.

Fernande revenait lentement à la vie. Elle avait accueilli, lorsqu'elle les reconnut, M. et madame Alfaut par un sourire, sans se demander encore pourquoi ils se trouvaient là. Elle sortit enfin peu à peu de ce vague dans lequel flottait son esprit, et put témoigner sa joie d'être si bien entourée. Quand le docteur partit, laissant sa femme, la jeune fille était hors de danger, mais avait besoin de beaucoup de ménagements. Il lui restait des suites de sa maladie, une toux inquiétante que l'on espérait voir disparaître avec le retour des forces et des beaux jours. Malheureusement, la saison était pluvieuse et humide, la faiblesse était toujours grande : on rappela le docteur Alfaut qui parla d'un voyage dans le midi. Comment l'effectuer ?

M. de Fineste proposa le seul moyen jugé praticable, c'est-à-dire son mariage avec Fernande

—Je serai son protecteur, son ami, dit-il au docteur, je veillerai sur elle et la ramènerai guérie.

Fernande fut consultée par le curé et M. Alfaut.

—Ne me pressez pas, répondit-elle. Puis-je, dois-je condamner M. de Fineste au rôle de garde malade ? Sans doute, il me serait doux de me sentir sous sa tutelle. . . . Quelle vie, pour lui ! C'est impossible ! Vous avez vaincu ce que vous appelez mon orgueil en me faisant consentir à nos tristes fiançailles. Je croyais mourir alors. Aujourd'hui. . . .

—Aujourd'hui, mon enfant, vous devez vivre : Philippe a besoin de vous. Il vous demande non-seulement le bonheur, mais encore la tranquillité. Reculeriez-vous devant le dévouement ? Philippe compte sur le vôtre jusqu'au moment qui n'arrivera jamais ou Hermine pourra vous remplacer à Fineste.

—M. le curé, ne me tentez pas, ne me faites pas oublier que je ne suis guère valide et que mon pouvoir ne saurait me donner des forces.

—Quelques mois aux îles d'Hyères et vous serez complètement sur pied, ma chère enfant. répliqua le docteur.

—N'est-ce pas une illusion, docteur ?

—Avez-vous confiance en moi ?

—Certes !

—Laissez-moi donc arranger votre vie. M. de Fineste vous aime, il n'a jamais aimé que vous ; vous l'aimez, vous aussi, que vous faut-il encore ? *L'amour*, dit Schiller, *est la seule chose ici-bas qui ne veuille d'autre acheteur que lui-même*. C'est ce trésor qu'il vous offre, et disons-le bien bas, qu'il vous demande. Préférez-vous qu'il l'enfouisse ? Il ne trouverait certainement pas de lieu qui sût lui convenir. Et vous ? Il y aurait vraiment cruauté. Ne me parlez pas d'obstacles : il n'en existe pas entre gens tels que vous.

—Docteur, vous devenez diplomate !

—Ce serait difficile.

—Pas autant que vous semblez le croire.

—D'abord, je réponds de votre sarté et aussi de votre fortune.

—Docteur !

—Ne m'interrompez pas. Le souscripteur dont le paiement des billets a achevé la ruine du duc de Valdepine est dans une situation florissante. J'ai fait déjà réclamer en votre nom les sommes versées, et, si besoin est, je poursuivrai, ce qui est faisable, cet homme habitant une de nos colonies.

—J'abhorre la chicane et les procès ; s'il est honnête homme, il fera son devoir. Inutile de poursuivre.

—Soit. Mais notre fille de cœur et d'adoption ne saurait nous empêcher de la traiter paternellement en lui laissant. . . .

—Docteur ! Docteur ! vous ne commettez pas pas cette injustice ! s'écria Fernande.

—Nous n'avons aucun héritier direct ; personne n'est frustré.

—Et vos pauvres ?

—Ils auront leur part.

—Il la leur faut tout entière. Je suis sûre que M. de Fineste pense comme moi. Vous affirmez que je peux lui être utile, que nul ne songera à accuser mon cœur, que ma pauvreté et ma santé ne doivent pas me détourner de ce mariage. J'accepte ! Oui, le nom de M. de Fineste et sa loyale affection, et je vous avoue que j'ai cruellement souffert en repoussant cette main qui m'était offerte. Il me veut telle que je suis ? Riche, moi aussi, et lui dans ma position, je ferais de même. Et maintenant, mes amis, laissez-moi vous remercier de la douce violence que vous me faites. Grâce à vous, j'aurai quelque chose à faire ici-bas ? Pauvre-sœur si cruellement frappée ! Je la soignerai et l'aimerai si bien qu'il faudra aussi qu'elle m'aime. Consent-elle ?

—Elle ne peut qu'être heureuse de votre détermination, répondit le curé. Que deviendrait-elle sans vous ? Votre tâche sera lourde ; elle n'est pas au-dessus de votre courage. Que de bien à faire !

—Vous m'aidez, monsieur le curé.

## LVI

## LA DOT DE FERNANDE.

Il y a trois ans que Fernande et Philippe sont mariés. Le climat du midi a rendu la santé à la jeune femme. Nous retrouvons l'heureux couple à Paris, installé dans l'hôtel de Valdepine, acheté au nom de Fernande pour cadeau de noces par M. de Fineste. La famille est réunie dans le grand salon. Tous les visages sont sereins même celui de la paralytique, qui, assise dans un fauteuil, embrasse un jeune enfant qu'Hermine tient dans ses bras. A deux pas, un autre baby se blottit dans le sein de Fernande, puis, relevant sa tête mutine, semble jouer à cache-cache avec Philippe, rajeuni, beau de bonheur et de tendresse.

L'abbé Saturnin ferme son bréviaire et contemple cette scène d'un œil attendri. Gaston, un charmant jeune homme, ma foi, sourit à ses groupes aimés en feuilletant d'un air distrait des ouvrages de droit qu'il vient de déposer sur une table. Entrent M. et Madame Alfaut. Les enfants, deux jumeaux, sans doute, leur tendent les mains en bégayant un nom, et ce sont des caresses, des gazouillements à réjouir l'âme la plus triste.

La conversation s'engage. C'est ainsi que nous apprenons que le docteur et Hermine, Gaston et madame Alfaut sont les parrains et les marraines des enfants de Fernande ; que mademoiselle Lobeau va devenir vicomtesse de Sodery ; que madame de Lacaute aime toujours la toilette et s'ennuie à mourir au fond de son manoir ; que madame de Blanchemin est devenue la providence de la contrée grâce à l'exemple de Fernande, affirmet-elle ; que l'abbé Saturnin se risque de temps à autre jusqu'à Paris, non pour la capitale, mais pour les amis qu'elle lui enlève les deux tiers de l'année ; que maître Anatole, ce qui ne surprendra personne, est entré dans la police secrète après avoir longtemps cherché en vain une position sociale. François, le serviteur dévoué du duc, a retrouvé avec joie Fernande. Il vit sous son toit, et désire y mourir. Drak, lui-même, a suivi son maître à Paris et est devenu le favori des enfants.

Le bonheur a embelli Fernande. Le monde est venu la retrouver ; elle ne l'aime guère et préfère oublier ses souffrances passées au milieu de la famille que son contact et le malheur ont transformée. Avec madame Alfaut et Hermine qui veut l'imiter, elle visite souvent la demeure du pauvre, se rappelant qu'elle a été pauvre aussi, qu'elle a eu faim et froid. et que le pain de la misère est rude et amère à la bouche comme le sable des grèves.

L'avoir de ses pères est bien anéanti. Qu'importe sa dot est plus durable et plus belle. N'a-t-elle pas porté l'économie, la prévoyance, l'ordre, l'esprit du devoir dans ce qu'il a de plus élevé et de plus sublime, le courage pour l'épreuve, l'abnégation pour le sacrifice ? Combien, avec des fortunes plus immenses, ne recherchent que leur plaisir et les triomphes d'un sot orgueil, gaspillent follement ces richesses enviées ! Bienheureux les maris qu'elles n'entraînent pas à la ruine.

Philippe le dit à Fernande lorsqu'elle rappelle ses bontés. Philippe a-t-il raison ! Aux sages à répondre.

FIN.

---

LA COMPAGNIE DES VINS DE BORDEAUX, (Bordeaux claret Co.) établie à Montréal en vue du traité Franco-Canadien, offre les meilleurs vins à \$3.00 et \$4.00 par caisse de 12 grandes bouteilles, aussi bon que n'importe quels vins à \$6.00 et \$8.00 vendus sur leur étiquettes, adressez la Compagnie des vins de Bordeaux (Bordeaux claret Co.) 3<sup>e</sup> Rue Hospital, Montréal.

---

LE PROCHAIN NUMÉRO PARAÎTRA DANS LES

**PREMIERS JOURS DE JANVIER 1895**

Nous préparons à nos lecteurs

**UNE VÉRITABLE SURPRISE AVEC CE NOUVEAU ROMAN  
AU COMPLET 10c.**

(Tournor S. V. P.)

# Nouvelle Société de Publications Françaises

LEPROHON & LEPROHON,

— ÉDITEURS DE —

“ La Bonne Littérature Française ”

25 RUE ST. GABRIEL, - - - - - MONTREAL, Canada

Plus de 100,000 volumes repandus sur tout le globe depuis l'apparition de  
LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE en janvier 1894.

10 CENTS  
le Volume

**LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE**

10 CENTS  
le Volume

**PUBLICATION MENSUELLE**

**CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET EN UN VOLUME**

Cette publication a pour but de rendre accessibles à tout le monde sous une forme populaire, les œuvres les plus justement réputées de nos grands écrivains contemporains qui sont, à raison de leur prix élevé, le privilège d'une certaine classe de lecteurs. LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE formera la collection la meilleur marché, la plus complète et la plus précieuse des principaux ouvrages des romanciers les plus éminents.

Chaque volume se compose de 100 à 125 pages, grand format, renfermant la matière d'un ouvrage de 350 à 400 pages de format ordinaire et contient une œuvre entière et complète, dont la lecture sera en même temps saine et attrayante.

**IL PARAIT UN VOLUME PAR MOIS.**

**ABONNEMENT \$1.25 PAR ANNEE**

## VOLUMES PARUS

1er—"Follement Aimée ou le Torpilleur 20," par Pierris Maël.  
2ème—"Les Mystères de Montréal," par Auguste Fortier.  
3ème—"Le Martyr de l'Amour," par Pierre Zaccane.  
4ème—"La Roche qui Pleure," par Chs. Valois.  
5ème—"Le Remords d'un Faussaire," par M. Du Campfranc.  
6ème—"Rêves Dorés," par M. Maryan.

7ème—"Le Drame de l'Hôtel Woronzoff," par Marie Maréchal.  
8ème—"Les Fiançailles de Lorette," par Ph. St. Hilaire.  
9ème—"Le Sacrifice d'un Fils," par Ernest Daudet.  
10ème—"Le Coureur de Dot," par M. Du Campfranc.  
11ème—"Souffrance et Bonheur," par Pierre Maël.  
12ème—"Sous presse, pour paraître en décembre 1894 "Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre," par Elisa Gay.

Bon pour 25 Cents.

# La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

**LEPROHON & LEPROHON, - - EDITEURS**  
25 RUE SAINT-GABRIEL, - MONTREAL, CANADA.

Découpez ce bon et adressez-le avec \$1.00 aux éditeurs, et vous recevrez les 12 Volumes mentionnés plus haut de **La Bonne Littérature Française** ou un an d'abonnement, donnant également 12 Volumes à paraître.  
N. B.—Nous prenons l'argent et les titres américains.

Bon pour 25 Cents.

FONDÉ EN 1826



PAR  
AUGUSTE NORBERT MORIN  
ET LUDGER DUVERNAY.

# LA MINERVE

JOURNAL QUOTIDIEN DU MATIN

JOSEPH TASSÉ,  
DIRECTEUR.



EUSÈBE SÉNÉCAL,  
IMPRIMEUR.

Imprimé et Publié à Montréal, au Numéro

**1610 RUE NOTRE-DAME,**

Coin de la rue St-Gabriel

—:0:—

Edition quotidienne, livrée à domicile .....	\$6.00
Edition quotidienne, par la poste .....	\$5. 0
Edition hebdomadaire de 8 pages .....	\$1.00

Les abonnements sont payables d'avance.

—:0:—  
Annonces, 10 cents la ligne, 1<sup>ère</sup> insertion.

5 Cents la ligne les insertions subséquentes.

Toutes réclames seront payées 20 cts. la ligne.

Naissances, mariages et décès, 25 cts pour trois lignes.

Taux spéciaux pour contrats réguliers et contrats à la ligne.

—:0:—  
*Toutes impressions de livres, brochures, circulaires, cartes, exécutées  
dans les derniers goûts et à des prix modérés.*

—:0:—  
Toutes communications doivent être adressées à

**LA MINERVE,**

Montréal.

Telephone No. 324.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attraits journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantages exceptionnels des primes mensuelles dont voici la liste attrayante :

1ère Prime.....	\$50
2ème do .....	25
3ème do .....	15
4ème do .....	10
5ème do .....	5
6ème do .....	4
7ème do .....	3
8ème do .....	2
86 primes à \$1.00 .....	86
<hr/>	
94 primes .....	\$200

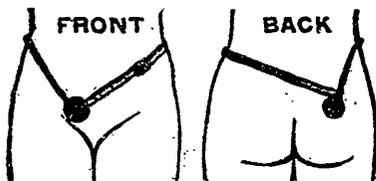
Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique par trois personnes choisies dans l'assemblée. **ABONNEMENT** : Un an \$3; Six mois, \$1.50; Quatre mois, \$1.

## BERTHIAUME & SABOURIN

PROPRIÉTAIRES

PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL.



## SILVER TRUSS

L'HERNIE est une des affections les plus commune de la famille humaine. Le marchand et l'ouvrier, le pasteur et l'éditeur en sont également les victimes. Le sexe n'en est pas exempt. L'âge ne protège pas, l'enfant et le vieillard en souffrent également. L'her-

nie est causée ordinairement par un effort. Un accès de toux opiniâtre peut la provoquer. La statistique montre que ce mal est moins fréquent parmi les athlètes et les gymnastes, mais il n'en est pas moins vrai qu'un dixième de la population en est affligé. Aussitôt que l'hernie est constatée on doit immédiatement consulter un médecin ou un spécialiste, qui ordonnera une opération ou l'usage d'un bon bandage. Un bon bandage ne presse pas trop sur l'abdomen et n'irrite pas en serrant les parties osseuses. Personne ne devrait être sans bandage une seule journée, un instant peut être fatal en produisant la strangulation. Le plus grand danger est qu'on devient habitué à l'hernie et qu'on la néglige. L'hernie doit être contenue aussitôt constatée sous peine de mort terrible car la science est souvent impuissante quand la strangulation a pris place.

Tient l'hernie en place et c'est un appareil léger, propre et aisé à porter. C'est le plus parfait connu. Un spécialiste pour les hernies est toujours présent.

**MONTREAL SILVER TRUSS CO.**

Bureau, 180 rue St-Jacques.

Chambre 6, 1er étage. Prendre l'ascenseur.

## PATENT DAMPER CO.

### ATTENTION !

Pourquoi ne pas épargner de l'argent quand on le peut si aisément en usant le "PATENT STOVE PIPE DAMPER" de Sigel & Flanzer. Par son usage on épargne 10 piastres dans un hiver.

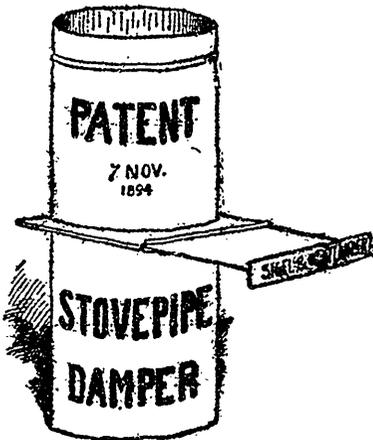
Ce Damper ne coûte que 75 centins et est de l'usage le plus facile du monde.

Adressez vos ordre à la

## Patent Damper Co

SIGEL & FLANZER, Propriétaires

62, Rue St-Antoine, - Montréal.



**Dr. J. G. A. GENDREAU,**

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électroïtite et par l'anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m.

Téléphone 2318.

**VIN VIGER**

VIN RECONSTITUANT PAR EXCELLENCE

RECOMMANDE PAR

Les Principaux Médecins.

**ALBERTO DINI**

IMPORTATEUR DE

Marchandises Italiennes et Françaises de choix et à bas prix.

Spécialité:—Huile d'Olive vierge, de Lucca, Pâtes italiennes et françaises, etc. Fromages, Saucissons, Macaroni, etc., aussi produits du Canada et des États-Unis, en gros et en détail.

2026B, Rue Ste-Catherine  
MONTREAL.

**EDMOND HARDY**

Editeur et Importateur de

Musique et d'instruments. Fournisseur des pensionnats et maisons d'éducation catholiques. Agent pour la célèbre maison d'instruments, de fanfares et d'harmonies, de C. Mahillon, de BRUXELLES. Violons, Mandolines, Guitares, etc.

Cordes pour tous les instruments.

No. 1637 RUE NOTRE-DAME,

Tel. Bell 2466.

MONTREAL.

**L. N. LAMARCHE & CIE**

RELIEURS

No. 11 RUE STE-THERESE,

(Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel)

MONTREAL.

**N. LEVEILLEE,**

MARCHAND  
TAILLEUR

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

No. 138 Rue St-Laurent, Montréal.



Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

**PAPETERIE**

LIVRES FRANCAIS ET ANGLAIS  
CATHOLIQUES.

**PARFUMERIE**

**Mad. M. J. LeBOEUF**

PROPRIETAIRE

**ORFEVRERIE**

1111 RUE ELM,  
MANCHESTER.

**BIJOUTERIE**

**CHAMBRE ET PENSION**

DE PREMIERE CLASSE

REPAS A LA CARTE.

41 RUE DES ALLEMANDS.

